



Laska

Heinz G. Konsalik

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

KONSALIK

LASKA



un nom hongrois qui signifie l'amour

HEINZ G. KONSALIK

LASKA

un nom hongrois
qui signifie l'amour

ROMAN



PRESSES DE LA CITÉ
PARIS

Le titre original de cet ouvrage est :
MEIN PFERD UND ICH

traduit de l'allemand par
Jeanne-Marie GAILLARD-PAQUET

© Heinz G. Konsalik 1973

© Les Presses de la Cité 1974 pour la traduction française

LES TZIGANES SONT LÀ

LES FEUX DE CAMP FLAMBOYAIENT, des bûches de bois pétillaient au milieu des flammes, le vent emportait les étincelles haut dans le ciel nocturne, l'air sentait la viande grillée, les vêtements humides de transpiration, l'aventure romantique et l'étranger.

Des tziganes étaient arrivés au village. Dix grosses voitures étincelantes avec des roulottes vastes comme de petits bungalows. Elles avaient traversé lentement la rue calme de Barsfeld le matin même, sous les yeux étonnés des enfants et soupçonneux des paysannes qui avaient rentré en toute hâte leur linge suspendu au jardin.

Mais les tziganes n'arrivaient pas à l'improviste. Un « fourrier » était venu la veille à Barsfeld pour demander l'autorisation de s'installer quelque part pendant deux jours avec sa famille et de donner une représentation de cirque.

— Nous avons de bons chevaux, dit l'homme aux cheveux noirs et frisés, au visage sillonné de rides et bronzé par l'air.

Il portait un élégant costume coupé sur mesure, des chaussures italiennes, une cravate française et un chapeau anglais. Les tziganes ne se promènent plus en haillons, de nos jours, comme on les voyait dans les opérettes ou les films à clichés... Ce sont des marchands, ils possèdent une licence d'ambulants et paient des impôts – ils attachent une valeur toute spéciale à ce dernier point. Ainsi l'élégant aventurier posa ses papiers sur la table devant le bourgmestre de Barsfeld, et il les feuilleta un à un : passeport, carte de sécurité sociale, patente d'entrepreneur de cirque et de représentant en textiles, la dernière déclaration de départ signée des autorités d'Ebbenrode, située à quarante kilomètres au nord de Barsfeld. Et il y avait même une lettre de l'évêque de Paderborn, confirmant que la famille de Zuga Kalman était une petite communauté affermie dans la foi au Christ.

C'est cela surtout qui emporta la décision. Le bourgmestre de Barsfeld envoya les tziganes sur un pré appartenant à la commune, au bord du Bar. Jens Bisterfeld, l'agent de police local, reçut pour mission de veiller au maintien de l'ordre.

Et maintenant, ils étaient là. Une caravane de voitures de luxe et de

roulottes. Une démonstration des capacités commerciales de cette race.

— Tout comme pour une réunion de gros industriels, commenta Rumppe, le paysan qui avait fait le tour du camp tzigane avec son tracteur pour apporter aux Barsfeldiens les premières nouvelles. – Ils sont assis là, comme de gros pachas, c'est fou, je vous le dis. Des complets sortis du catalogue de Neckermann, et, en plus, un feu de camp comme au Moyen Âge. – La main sur la bouche, il ajouta avec un clin d'œil : – Et des femmes drôlement chics, avec ça. Des cheveux noirs, ondulés, vous savez bien... avec le feu aux fesses.

Il se mit à rire en gloussant, se frotta la paume des mains sur son pantalon de velours côtelé et but un nouveau schnaps. Dans la salle du café-restaurant « Au Gros Chêne », le seul et unique de Barsfeld, la tension monta. Qu'est-ce que Barsfeld pouvait bien avoir à offrir ? Des pâturages gras, une briqueterie, une bonne forêt, du gibier, et H.H.

Ces initiales, H.H., signifiaient Horst Hartung. C'était le numéro sensationnel de Barsfeld, le seul élément de liaison avec le vaste monde, car Hartung ne possédait pas seulement un domaine qui pouvait servir de modèle, d'une étendue moyenne mais soigné comme un coffret à bijoux, un petit élevage de chevaux et une école d'équitation, mais il était aussi un cavalier célèbre dans le milieu des championnats internationaux. Chaque fois qu'avait lieu quelque part un concours hippique et que la télévision transmettait en direct la lutte pour quelques centimètres et quelques secondes, tout Barsfeld, installé devant le petit écran, avait les yeux fixés sur Horst Hartung. Qu'il gagnât, on buvait à sa santé ; qu'il vînt à perdre, on l'abreuvait de critiques amères.

C'était vraiment là tout ce que la petite cité avait à offrir aux étrangers. La grande vie s'écoulait loin d'elle, comme un fleuve hors d'atteinte, la politique se terminait au conseil municipal, et à part un décès de temps en temps, la monotonie quotidienne était rarement troublée.

Et voilà que les tziganes étaient arrivés. De belles femmes aux cheveux noirs ondulés, des hommes libres, une caravane venue de l'Orient, en quelque sorte. Ils placèrent leurs voitures aux chromes étincelants de manière à former une espèce de forteresse ; les Barsfeldiens connaissaient cela, la télévision leur avait déjà montré souvent les caravanes de camions dans le Far West ; la musique s'échappait de toutes les roulottes, une petite tente fut montée. Cela rappelait un cirque au romantisme en voie de disparition. Quatre chevaux attachés hennissaient. Muckemann, le paysan, apporta une livraison de balles de paille et un grand tas de foin, puis il tendit immédiatement la main et fut payé cash. Le soir vint, les feux se mirent à flamboyer, les premiers visiteurs entourèrent le campement

des tziganes et contemplèrent les étrangers venus d'un autre monde.

La première représentation avait lieu à 20 heures, selon le programme diffusé par tracts. Bisterfeld, l'agent de police local, vérifia les mesures de sécurité et s'étonna de l'étrange combinaison cirque et commerce de textiles. Car à côté du manège, une piste en forme de cercle et couverte de sable livré par Vierbach l'entrepreneur, au prix de dix marks la tonne, franco de port, les tziganes installèrent des stands avec de la lingerie, des tabliers, des robes de coton, des pantalons de velours côtelé, des chemises, des nappes, des lits de plume, des édredons et des tapis.

— Ils restent ce qu'ils sont, des filous, dit tout bas Bisterfeld au bourgmestre, l'invité d'honneur. Mais les gars connaissent les combines comme personne d'autre. Parions qu'ils vont faire des affaires d'or chez nous !

Le spectacle était mauvais. Siffa, jeune, magnifiquement belle, vêtue d'un maillot collant, bondit du sol sur un cheval au trot, et vice versa ; elle se mit à genoux sur le dos de l'animal, tendit à l'horizontale sa jambe gauche avec un sourire tellement séduisant que les applaudissements crépitèrent comme si elle avait accompli un triple saut périlleux. Puis le chef de la tribu, Zugan Kalman, arriva à son tour dans le manège, il mangea du feu et le vomit, avala dix torches allumées puis souffla sur une montagne de papiers qui s'enflamma.

— Un vieux truc, dit tout bas Bisterfeld à son bourgmestre. Avaler des flammes et les souffler par le trou de balle, ça, ce serait un numéro !

Les spectateurs se mirent à rire et à claquer des mains. Zugan s'inclina et donna encore un petit feu d'artifice en supplément de programme.

Puis les quatre chevaux entrèrent au trot sur la piste ; pour un mark, chacun pouvait monter trois tours. Bien qu'on pût faire du cheval gratuitement à Barsfeld, car la plupart des paysans possédaient encore une écurie, la foule se pressa sur le manège. Siffa, la merveilleuse créature venue du Sud était là pour aider les amateurs, et cela valait bien un mark à soi tout seul.

Horst Hartung était arrivé lui aussi au campement, pendant le spectacle, sans que personne le vît, ou presque. Il apparut près des chevaux, tel qu'on le connaissait, en pantalon clair, bottes brunes et veston à carreaux. Ses cheveux châains étaient couverts d'une casquette marron. Il mit pied à terre auprès du stand de lingerie de table et lança les rênes sur la tête de son cheval. Celui-ci ne bougea plus, grattant l'herbe de son sabot avant droit, puis, les oreilles dressées, il fixa le feu de camp proche du manège.

Les quatre chevaux trottaient sur la piste de sable, toujours en rond,

la tête pendante, avec patience et d'un pas bien dressé. Zugan Kalman se tenait au centre ; de temps en temps, il faisait claquer sa cravache en criant : Hoi ! Hoi !, pour augmenter la tension. Les chevaux tziganes allaient se cabrer... le claquement du fouet et les cris, cela devait suffire à les emporter... Mais non, ils continuèrent à trotter sagement, doux comme des agneaux, en se contentant de lever de temps en temps la tête et de gonfler les naseaux. La seule manifestation de leur tempérament.

Hartung s'adossa à l'une des roulettes et observa les pauvres bêtes. Il s'y connaissait si bien en chevaux, que si la métempsychose existait, affirmait-on à Barsfeld, il avait dû être cheval autrefois. Son écurie était célèbre et le monde entier connaissait ses deux sauteurs. Dans sa grande salle de séjour, les trophées gagnés aux concours étincelaient dans des vitrines de plusieurs mètres de longueur : coupes, assiettes, médailles, statuettes, une galerie d'or et d'argent.

— On croirait même qu'il a une cervelle de cheval ! disaient les habitants de Barsfeld. C'est la raison pour laquelle il ne se marie pas. Quelle femme accepterait dans son lit un homme qui hennit ?

C'était un peu exagéré, mais une chose était certaine : H.H. était le célibataire le plus endurci de Hambourg à Münster. Pourquoi ? — Il n'en parlait jamais. On avait bien essayé, au bistrot, de soutirer quelques renseignements à Pedro Romanowski, son palefrenier et confident ; mais Romanowski, Prussien de l'Est, élevé à Berlin, se contentait de fixer son verre en grognant :

— Allez vous faire foutre !

On finit tout de même par apprendre que Horst Hartung avait été fiancé avec une comtesse ; mais ce grand amour s'était heurté aux chevaux. Tout le temps par monts et par vaux, à la recherche de tournois et de coupes, de la gloire et de la renommée, c'était trop. Une jeune femme veut être aimée, elle ne supporte pas que son bien-aimé soit loin du lit, sur la selle du matin au soir. Dès lors, sans toutefois les éviter, H.H. ne rechercha plus la compagnie des femmes.

C'est ce que de nombreuses visites au bistrot avaient réussi à faire dire à Romanowski.

Les petits chevaux des tziganes firent une pause. Les cavaliers, jeunes adolescents pour la plupart, mirent pied à terre. Siffa, la belle aux yeux de feu, montra l'étendue de son art : elle sauta sur le dos d'une jument, écarta les bras, et accomplit deux fois le tour complet du manège. D'un saut périlleux, elle se retrouva debout sur le sol.

Ce n'était pas Siffa que Horst Hartung contemplait, les yeux plissés, bien que le saut périlleux eût dévoilé une poitrine avantageuse, mais la jument. Il regardait la tête aux contours réguliers, la bouche fine, l'encolure robuste et gracieuse, l'arrière-main vigoureuse. Si vigoureuse, pensait Hartung, qu'elle devait se rire des obstacles.

Il s'écarta de la roulotte et marcha vers la tente-écurie, les mains dans les poches.

La jument aux reflets d'or donnait une représentation spéciale. Debout sur les jambes de derrière, elle dansait sur une musique de magnétophone en hennissant haut et fort, mais son cri paraissait désespéré, découragé. Hartung le comprit sur-le-champ. Il vit les yeux, la position des oreilles, le maintien du cou, le martèlement des sabots sur le sable. Il entendit le claquement sec du fouet de Zugan Kalman : le cheval dansait, mais c'était pour gagner sa ration d'avoine.

La représentation prit fin. Les spectateurs retournèrent à Barsfeld, la plupart d'entre eux s'engouffrèrent dans le café du Chêne. Le spectacle donne soif. Quatre jeunes garçons cependant se dirigèrent vers la roulotte de Siffa. Ils quittèrent les lieux, en hâte, à l'arrivée de Geza Bodvany, une espèce de colosse qui les menaça de ses énormes poings.

Zugan Kalman observait pensivement l'homme en tenue de cavalier qui se tenait près de la tente sans manifester l'intention de partir. Il y avait déjà trois chevaux au repos, seule la belle jument travaillait encore. Elle tournait en rond autour de la piste, au bout d'une longe. Mais tout était changé. La représentation terminée, elle dépensait librement son trop-plein de vitalité.

Zugan lâcha la longe et alla vers Hartung. Livrée à elle-même, la jument se mit à galoper. Un galop merveilleux, jeu de muscles qui trahissait une indomptable joie de vivre.

— Belle bête, hein ? dit Zugan en claquant de la langue. Un arabe tout ce qu'il y a d'authentique.

— Pourquoi mentez-vous ? lui reprocha Hartung en riant aux éclats. Cette jument est une hanovrienne, avec un petit quelque chose de Holstein.

— Oh ! dit Zugan, vous vous y connaissez ?

— J'en élève. Comment l'avez-vous eue, cette jument ?

— C'est un de mes meilleurs amis, un expert, qui me l'a envoyée d'Espagne.

— Vous n'espérez pas que je vais vous croire ?

— Et pourquoi pas ? Vous voyez une autre réponse ?

— Bien sûr que non. Quel âge a-t-elle ?

— Cinq ans. Parole d'honneur.

— Ça, je veux bien vous croire. Vous permettez que j'entre ? J'aimerais la voir de plus près.

— Elle va vous renverser, monsieur !

En un geste dramatique, Zugan se tordait les cheveux de ses deux mains.

— Elle est très sauvage ! Elle va vous passer sur le dos !

Hartung hocha la tête et se planta au milieu de la piste. Il ne fit pas un geste, se bornant à regarder la bête galoper autour de lui.

La jument lui jeta un coup d'œil. Ses grands yeux bruns le fixèrent un moment sans qu'elle prît la peine de ralentir.

Mais, tout à coup, elle s'arrêta net. Son poil fumait dans la fraîcheur de la nuit, elle luisait comme si elle était habillée de soie. Une soie d'or rouge. Hartung tendit la main droite. Le cheval s'approcha en agitant la tête, et s'immobilisa à trois pas de l'étranger, en le regardant, les oreilles dressées.

— Partez ! cria Zugan en sautillant. Partez, monsieur, c'est un démon ! Elle va bondir d'un instant à l'autre !

La jument ne bondit pas. Lentement et calmement, elle fit les trois derniers pas et posa doucement sa tête sur l'épaule de Hartung qui sentit le souffle brûlant s'infiltrer le long de son corps et la sueur lui mouiller la joue.

Hartung sortit une betterave de sa poche et la lui tendit. Elle la saisit du bout des dents, et commença à mâchonner sans le quitter des yeux. Son regard exprimait une reconnaissance presque humaine.

— Quelle charogne ! trépignait Zugan. Quelle comédienne ! Écartez-vous, monsieur !

Hartung et la jument se regardaient en silence. D'un côté comme de l'autre, ce fut le coup de foudre.

— Combien la vendez-vous ? demanda Hartung, la main délicatement posée sur les naseaux de la jument.

— Combien ? Je ne la vends pas ! Elle n'a pas de prix ! C'est mon gagne-pain. Que voulez-vous que je fasse sans elle ?

— Dites un prix.

— Elle vaut cent fois plus qu'un cheval ordinaire.

— Elle ne vaut que ce que vaut un cheval.

— Elle sait danser ! La valse, le fox-trot, la samba, le cha-cha-cha !

— Moi, je veux lui offrir une vraie vie de cheval.

Les yeux de Zugan se révoltèrent comme si on l'égorgeait.

— Cinq mille. Et ça me fend le cœur.

— Deux mille. Et vous pouvez vous estimer heureux.

— Vous voulez ma mort ? rugit Kalman. Quatre mille, et je vais en faire une maladie.

— Trois mille, rubis sur l'ongle. Et vous allez fêter cette bonne affaire !

— Trois mille ! Grand Saint-Georges ! Bonne Mère ! Écoutez-moi ce barbare qui me taille en morceaux !

Zugan Kalman fondit en larmes. De grosses larmes qui roulèrent le long de ses joues. Hartung le regardait sans mot dire, confondu devant une telle comédie.

— Trois mille. Mes enfants vont me mépriser toute leur vie ; ma femme va me quitter. Mais je suis bon prince, bien trop bon pour ce sale monde. Vous me vieillissez de vingt ans.

Il tendit la main droite, Horst Hartung topa. Le marché était au-dessus de tout soupçon. Une poignée de main, comme partout ailleurs, valait n'importe quel contrat. Zugan Kalman sécha ses larmes et se transforma en financier intraitable.

— Où me paierez-vous ?

— Suivez-moi.

— D'accord, je vous accompagne avec Laska.

— Laska ?

— Elle s'appelle Laska.

Hartung caressa la jument.

— Tu veux bien venir avec moi, Laska ?

La jument parut comprendre. Elle recula de quelques pas et gratta le sable, puis leva les naseaux, l'air de sourire.

— Je vais t'ôter cette habitude-là. À partir d'aujourd'hui, tu n'es plus un cheval de cirque. Je vais t'apprendre à courir, à sauter. Tu vivras la vraie vie d'un vrai cheval.

— Oh ! Elle saute bien ! s'exclama Zugan. Elle saute par-dessus n'importe quelle clôture. Vous ne pensez pas que ça vaut bien quatre mille ?

— Trois mille, pas un sou de plus.

Hartung revint vers son cheval, et la jument le suivit. Zugan Kalman ne semblait plus exister. Le tzigane enfourcha Laska, qui se mit instantanément à manifester son mécontentement.

— Regardez-moi cette sale vache ! vociféra Kalman en bourrant le flanc de la bête à coups de talon. Allez-y, sinon je n'arriverai pas à la faire bouger d'ici !

Laska paraissait véritablement attendre le départ de Hartung. Elle le suivit dans la nuit et ne tarda pas à le rattraper, sans s'occuper de son cavalier. Elle observa la jument que montait Hartung, agita les oreilles, hennit sombrement. Les présentations étaient faites. Laska avait prévenu sa rivale qu'elle entendait faire la loi désormais, que Hartung lui appartenait, et qu'elle n'hésiterait pas à sévir en cas de besoin.

Hartung avait compris, lui aussi.

On n'a pas fini de se disputer, pensa-t-il. Tout n'est pas toujours calme en amour. Il va falloir travailler. Il faudra que tu oublies tout ce que tu as appris ces cinq dernières années. Tu dois renaître en tant que cheval. Mais nous réussirons n'est-ce pas ? Depuis le temps qu'on s'attend l'un l'autre ! Il fallait bien qu'on se rencontre un jour ! Ce n'est pas pour rien que tu t'appelles Laska, qui veut dire « amour », en tchèque.

Nous allons nous battre tous les deux, ensemble, et nous allons gagner.

Côte à côte, Hartung et Laska trottaient dans la nuit comme s'ils

avaient toujours agi de la sorte depuis leur plus tendre enfance.

Zugan Kalman reçut ses trois mille marks, but deux verres de cognac, admira la modeste propriété de Hartung, visita les écuries dont il loua la propriété impeccable, salua Pedro Romanowski et fit ses adieux à Laska. Il se jeta à son cou et l'embrassa en criant des mots incompréhensibles, en une ineffable comédie.

De retour au campement, toute la troupe l'accueillit comme le vainqueur d'une grande bataille. Zugan jouait avec les billets de banque. La vieille Emelga, spécialiste en lessive et en bonne aventure, y alla de sa mélopée. Siffa fit la fête à son père, et ce gros ours de Geza Bodvany s'exclama :

— Amis, la soirée a été bonne ! Il faut arroser ça !

Tout le monde s'accorda pour reconnaître à Zugan la marque d'un certain génie.

— Et maintenant, attendons les événements, dit Kalman une fois qu'ils furent tous rassemblés dans la tente des chevaux. Dans trois heures au maximum, Laska sera revenue. Buschi – c'était le fils de sa sœur – dès qu'elle sera là, tu iras la cacher dans la forêt de l'autre côté du fleuve, et tu attendras jusqu'à demain, qu'on soit à Steinfels.

Il se frotta les mains, éclata de rire et se fit verser une rasade d'alcool.

— C'est la quinzième fois que Laska nous quitte et qu'elle nous revient. Est-ce que je n'ai pas eu du flair en l'achetant à l'abattoir ? Il voulait en faire de la viande, cet idiot ! On a déjà gagné quarante-deux mille marks, avec cette brave bête. Elle est toujours revenue fidèlement au bercail.

Il baissa les yeux pour consulter sa montre.

— Dans trois heures, ça fera quarante-cinq mille marks !

Les feux s'éteignirent, ainsi que les lampes à gaz dans les roulottes. Le silence de la nuit envahit la petite principauté tzigane.

Seuls Zugan et Buschi demeurèrent à l'extérieur, assis sur des chaises pliantes. Ils fumèrent des cigarettes en attendant Laska.

— Une raison supplémentaire d'être jalouse, dit Angela Diepholt.

Elle était dans l'écurie, derrière Laska, appuyée contre la porte.

Depuis cinq ans, Horst Hartung et Angela Diepholt entretenaient une liaison curieuse. Ils s'aimaient, et tandis qu'Angela ne manquait pas une occasion de montrer son amour, lui, il l'évitait, pour se réfugier en quelque sorte auprès de ses chevaux. L'expérience amère

de son premier amour avait pris avec le temps les proportions d'un traumatisme.

— Il faudrait que je tombe de cheval sans pouvoir me relever, pour que je perde du temps avec une femme, dit-il une fois. En attendant, les femmes haïront mes chevaux, parce qu'ils me détournent d'elles.

Angela Diepholt en faisait les frais. Son père était titulaire d'une chaire de minéralogie à l'université de Göttingen ; ils possédaient une vaste propriété près de Barsfeld. Tout le monde savait qu'Angela avait commencé par admirer le célèbre Horst Hartung, pour ensuite se mettre à l'aimer. À sept reprises – Romanowski avait fait le compte – ils avaient été sur le point de se fiancer officiellement, et un concours avait tout anéanti. H.H. faisait le tour du monde, revenait couronné de lauriers, et ne parlait plus de fiançailles. Il fallait une grande scène d'amour pour que le sujet redevînt d'actualité. Ou une petite catastrophe. Cela durait depuis cinq ans. Angela avait décroché un diplôme d'économie, dans l'intention évidente d'administrer un jour la propriété de Hartung.

— Je finirai bien par y arriver, Papa ! répétait-elle sans cesse lorsque son avenir paraissait douteux à sa famille. Nous nous aimons. Horst, pour employer son propre langage, c'est une bête difficile à mener. J'ai échafaudé un plan pour le dompter.

Ce soir-là, elle était derrière Laska, pleine d'admiration, et son instinct lui disait qu'elle pouvait être jalouse d'un tel animal. Hartung faisait face à Laska, assis sur le bord de la mangeoire, les yeux fixés sur le festin de sa jument.

— Beau cheval, dit Angela. Mais je me demande si tu arriveras à la déshabituer de son cirque. Elle tournera toujours en rond, et elle se mettra toujours à danser quand elle entendra de la musique. Ça doit faire un drôle d'effet, un cheval qui contourne les obstacles en dansant !

— Nous allons travailler comme des brutes.

Hartung caressa la longue crinière dorée.

— Regarde ça, quelle force dans ces jarrets ! D'ici deux ou trois ans, ce sera la reine de tous les concours hippiques.

— Deux ou trois ans, répéta Angela. Je vais encore devoir rester éternellement ton amante immortelle ?

— Angela !

Hartung écarta la tête de Laska ; la bouche pleine, la jument essaya de l'embrasser.

— Nous n'allons pas nous disputer une fois de plus là-dessus ! Je ne me sens aucune attirance pour l'élevage sédentaire. Dans quinze jours, je suis à Londres ; ensuite, à Rome, et à Madrid à la fin du mois. Angi !

Hartung alla vers elle et l'embrassa sur les yeux.

— Soyons raisonnables !

— Mais je t'aime, Horst, dit-elle à voix basse. Je n'y peux rien, moi, si je t'aime.

Ils s'embrassèrent longuement et surent que, cette nuit-là, ils feraient l'amour. Mais, dès le jour levé, l'illusion s'envolerait de nouveau, comme les nappes de brume au premier rayon du soleil.

Les chevaux ! Ces maudits chevaux ! Et Laska en plus, maintenant !

Laska tourna la tête et regarda derrière elle au moment où Hartung embrassait Angela. Elle hennit, se jeta contre la barrière latérale et bombarda le bois de ses sabots.

— Ça commence déjà, dit Angela en respirant profondément. Laska et moi, nous allons nous détester.

Hartung referma hâtivement la porte du box et s'éloigna en compagnie de la jeune fille. Derrière eux, Laska rua et frappa les cloisons, l'écume lui sortait des naseaux.

Personne ne sut comment elle avait réussi, mais au petit matin, lorsque Pedro Romanowski alla inspecter l'écurie ainsi qu'il le faisait tous les jours, celle de Laska était ouverte, et Laska avait disparu.

— Canaille ! jura Romanowski. Vieille canaille ! Ah, c'est qu'elle va nous en donner, du boulot !

Il sortit de l'écurie en courant, mais ne vit pas trace de la jument à l'extérieur. La brume s'élevait sur les prés, le soleil nageait dans une vapeur blanchâtre. Seul Emil, un coq italien au plumage bigarré, brisait la tranquillité de l'aurore.

Romanowski jura, fit une brève toilette au puits de la cour et se planta sous la fenêtre de la chambre de son maître. Il faut bien, se dit-il. Même si je les dérange. Cette canaille de Laska s'est sauvée, il n'y a plus de discrétion qui tienne.

— Maître, réveillez-vous ! Maître, levez-vous !

Prussien de l'Est, mais élevé à Berlin, Romanowski avait gardé les manières de son pays d'origine. Pour lui, Hartung représentait la moitié de l'univers, l'autre moitié étant l'écurie. Le reste, à ses yeux, était secondaire.

— Maître ! Laska s'est sauvée !

Hartung apparut à la fenêtre, Angela derrière lui. Tout comme Romanowski, elle faisait partie du domaine, elle aussi.

— Elle est partie ! cria-t-il. La porte était ouverte, je n'ai rien entendu. Ça commence bien, Maître...

Dix minutes plus tard, Hartung et Romanowski galopaient vers le campement des tziganes.

Un profond désespoir y régnait. Zupan courait dans tous les sens. Buschi et Geza Bodvany étaient proches de l'extinction de voix à force

de crier ; la vieille Emelga, sur une chaise de camping, étalait ses cartes pour la septième fois.

— Elle ne reviendra plus ! criait-elle à Zugan. Les cartes l'ont dit !

— Je les boufferais, tes cartes ! hurla Zugan en tournoyant sur lui-même. Il faut qu'elle revienne ! Elle s'est sauvée quatorze fois, il n'y a pas de raison pour qu'elle ne revienne pas une quinzième.

— Elle aime son nouveau maître.

— Elle l'aime ! Comme si ça pouvait aimer, ces bêtes-là ! N'a-t-elle pas été dressée à se sauver et à revenir chez nous ? C'est maintenant qu'elle doit revenir, puisque la porte est ouverte. Elle a toujours roulé tout le monde.

— Elle ne reviendra pas, les cartes ne mentent jamais.

— Voilà un type qui arrive ! cria Geza. C'est le gars qui a acheté Laska, et son valet. Zugan, Laska est bien partie, finalement !

— Où est-elle alors ? rugit le chef de la tribu. Pourquoi n'est-elle pas ici ? Mon Dieu, on nous l'a volée sur le chemin. Saint Étienne que ce voleur soit damné ! Ma belle Laska, ma fidèle Laska !

La troupe manifesta quelque étonnement lorsque Hartung et Romanowski demandèrent ce qu'il était advenu de la jument.

— Comment ça ? balbutia Zugan. Vous l'avez achetée, monsieur. Pourquoi serait-elle ici ? Elle est partie ? Quelle tragédie ? Vous n'étiez pas digne d'un tel cheval. Mon Dieu, mon Dieu ! Si seulement je l'avais gardée !

Cette dernière phrase fut lancée sur le ton d'une réelle sincérité et d'un désespoir authentique.

Romanowski n'attacha aucune attention aux réprobations du tzigane ; il fit le tour du campement à la recherche de Laska. La grande tente, les passages étroits entre chaque roulotte, tout fut passé au peigne fin sous les regards indignés des hommes. Ils auraient voulu lui faire peur, le menacer, mais qui donc pouvait en imposer à Romanowski ? Le diable en personne aurait pu faire son apparition, Pedro l'aurait invité à une partie de poker. Et il l'aurait plumé.

— Rien, déplora-t-il. Cette canaille s'est taillée dans la campagne. Ne perdons pas de temps.

Horst Hartung mobilisa toute la bonne ville de Barsfeld. Tracteurs, voitures, bicyclettes, chevaux, tout ce qui pouvait transporter des hommes se mit à sillonner la région. Même le camion rouge des pompiers, même Jens Bisterfeld, l'agent de police casqué, sur sa moto équipée d'un émetteur-récepteur radio, sur laquelle il fonça à travers les forêts et finit par s'embourber dans un marécage.

Zugan Kalman se mit également en chasse, accompagné de sa suite au grand complet. Leurs appels désespérés résonnaient par-dessus les champs.

— Laska ! Laska !

Leurs cris s'envolèrent sur la vaste plaine. Laska resta introuvable. Le sol était parsemé de traces de sabots, mais pratiquement tout le monde, à Barsfeld, possédait un cheval.

— Elle est partie ! sanglota Zugan au bout de plusieurs heures de recherches infructueuses. Partie ! Dieu sait où elle est maintenant ! Un pareil cheval ! Un vrai prodige ! Quelle catastrophe !

On en resta là. Hartung paya une grande tournée générale de bière et de schnaps au café du Chêne. Le lendemain matin, les tziganes levèrent le camp et se mirent en route, profondément déprimés, car ils ne comprenaient pas pourquoi Laska, après s'être sauvée, avait oublié de revenir chez eux.

— On ne peut plus se fier à personne, se plaignit Kalman. Même pas à un cheval.

— Aux cartes, si, rien qu'aux cartes, trépigna la vieille Emelga, et cette fois personne ne la contredit.

Romanowski dormait profondément, en ronflant comme une scie électrique. La porte de l'écurie s'ouvrit sans bruit et une ombre silencieuse se glissa à l'intérieur. Seul un léger claquement métallique trahissait une présence. Puis une tête fine se pencha doucement sur Pedro et les naseaux moelleux frôlèrent les joues de l'homme endormi, pour s'appuyer ensuite sur son épaule.

Romanowski s'éveilla en poussant un cri.

— Bon Dieu ! jura-t-il en passant ses bras autour du long cou. Charogne ! Espèce de ... ! Espèce de ... !

Fou de joie, ivre de bonheur, il ne trouvait plus ses mots. Il colla sa tête contre celle de la bête, et balbutia doucement :

— D'où tu viens, ma belle ? Où est-ce que t'as été ? Mon Dieu, dire qu'on s'est fait tant de mauvais sang pour toi !

Hartung dégusta le meilleur petit déjeuner de toute sa vie. Il était installé sur la terrasse, devant le bâtiment principal, et se taillait une tartine quand apparut Romanowski chevauchant une jument aux reflets dorés dans le soleil.

— Laska ! s'écria Hartung en bondissant.

La table fut renversée, la vaisselle vola en éclats. En trois enjambées, il se retrouva auprès de la jument.

— Laska !

Laska leva sa belle tête et poussa un hennissement de triomphe. Soudain, elle se dressa et projeta son cavalier dans les airs. Romanowski poussa un hurlement et s'écrasa au sol après avoir décrit une longue courbe. Puis d'un petit pas tranquille, elle revint vers Hartung pour poser délicatement le nez sur son épaule. Ses naseaux

lui caressèrent la joue. Heureuse, soumise... en un mot, amoureuse.

— Ah, la vache ! grogna Romanowski par terre. Maître, elle n'a pas fini de nous en faire voir, celle-là ! Ce n'est pas un cheval, c'est un suppôt de Satan !

Une heure plus tard, Angela Diepholt arrêta sa voiture de sport au beau milieu de la cour. En apercevant Laska devant l'écurie, elle décida de ne pas descendre, et klaxonna trois fois. Hartung approcha.

— Je vois, dit-elle d'une voix sombre, que ta bien-aimée a réintégré le logis. Je crois que je peux m'en aller.

— Cesse de dire des bêtises. Descends et viens prendre une tasse de café. J'ai renversé le premier petit déjeuner.

— Laska se chargera bien de renverser aussi le second.

Elle ouvrit la portière et descendit de voiture. Laska dressa les oreilles, son regard se fit mauvais. Hartung remarqua la réaction de sa bête, il la saisit par la bride.

— Du calme, mon petit, pas de ça ! réprimanda-t-il avec le plus grand sérieux. Angela est ici chez elle. Tout comme toi. Pas d'inimitié, sinon, on ne va plus s'entendre, et ce serait dommage pour toi, ma belle. Tiens-toi bien !

Il lâcha prudemment la bride. Laska baissa la tête, gratta le sol, et détourna les yeux de son maître. Lorsque Romanowski voulut l'emmener, elle se raidit en haletant bruyamment. Pedro resta sur une prudente réserve, qui caractérisait ses sentiments à l'égard de Laska.

— Sale bête ! Bon sang de sale bête !

Il est rare de trouver ce mélange de haine et d'amour entre un homme et un animal.

Laska se mit en mouvement toute seule, suivie, à une distance respectable, de Romanowski. Elle fit le tour de la cour, évitant d'approcher de Hartung et d'Angela, et s'arrêta au pied de la terrasse, puis elle leva la tête pour les regarder prendre leur petit déjeuner et ouvrir le courrier, véritable statue dorée, parfaitement immobile. Seul le vent jouait dans sa crinière, et de temps en temps un coup de queue violent chassait les mouches importunes.

Angela prit la main de Hartung dans la sienne.

— Je suis incapable d'avaler la moindre bouchée. Elle me fait presque peur à force de me fixer comme un être humain.

— C'est vrai. Je n'ai jamais eu un pareil cheval.

Hartung se leva, brisa un morceau de pain et le tendit à Laska qui le saisit avec grandes précautions, et beaucoup de tendresse.

— Quand as-tu l'intention de commencer l'entraînement ?

— Demain.

— Déjà ? Tu crois toujours que tu pourras la transformer ?

— Évidemment.

Hartung se rassit. Le regard de Laska cette fois brillait de douceur...

— La bataille sera dure. Ce sera une lutte à mort, et le plus fort gagnera, comme toujours. Le vaincu sera bien forcé de se soumettre.

— Le plus fort, ce sera toi ?

— Oui.

— Et dans le cas contraire ?

— Il faut que ce soit moi. Laska et moi, nous allons conquérir le monde des hippodromes.

— Et si elle te bat quand même ?

Hartung jeta les yeux sur Laska. Elle avait levé la tête, les naseaux frémissants, comme si elle humait le parfum des rayons du soleil.

— Nous allons nous battre jusqu'à nos dernières forces, dit-il. On commencera demain matin.

AMOURS SICILIENNES

ELLE S'APPELAIT LUISA Gironi. Ses longs cheveux noirs et bouclés lui battaient les épaules. Elle portait toujours des jupes courtes et moulantes, et d'immenses lunettes de soleil dont la couleur était invariablement assortie à celle du vêtement. Lorsqu'elle marchait, tout son corps ondulait langoureusement comme au son d'une mélodie imaginaire. Tous les champs de courses la connaissaient. Avant les épreuves, elle était au bord des paddocks, les yeux fixés davantage sur les cavaliers que sur les chevaux. Plus tard, elle apparaissait aux tribunes, toujours aux places les plus chères, invariablement admirée par tous les hommes et fusillée du regard par les femmes.

Tout ce qu'on savait d'elle, c'est qu'elle était italienne, sicilienne pour être plus précis, originaire de Palerme, la ville des amours brûlantes et des vengeances sanglantes. Elle devait être riche, mais on ne savait pas d'où elle tirait sa fortune. Toute son existence d'ailleurs était un mystère. On ne l'avait jamais vue accompagnée d'un homme sur les hippodromes. Elle arrivait seule et repartait seule. Des bruits couraient, spécialement sur l'emploi qu'elle faisait de ses nuits, mais ce n'étaient là que des bruits. Elle ne se départait jamais d'un petit sourire énigmatique.

En ce matin inondé de soleil, Luisa Gironi était là, comme d'habitude. Elle était arrivée bien avant l'ouverture du champ de courses d'Aix-la-Chapelle. Appuyée contre la barrière de bois, elle observait les préparatifs des cavaliers. L'équipe allemande venait justement de se mettre au travail. On fit courir les chevaux au petit trot afin de les mettre en avant. Puis on leur fit alterner trot et galop, figures de parade, pas arrière et virevoltes. Un spectacle magnifique.

Fallersfeld avait les deux mains dans les poches de son pantalon brun et blanc, la casquette bien campée sur le front. Il ne tarda pas à apercevoir la jeune femme aux cheveux noirs ébouriffés par le vent, et aux énormes lunettes de soleil rondes, de couleur orange comme sa minijupe. De longues jambes fines, un corps de déesse, sous le corsage se dessinaient deux aimables courbures. Fallersfeld poussa un long soupir bruyant.

— Qu'est-ce qu'elle vient faire ici, celle-là ? demanda-t-il au gardien, Fritz Schmitz.

— Ça fait une bonne demi-heure qu'elle est là, répondit Schmitz. Il fallait voir les Italiens ! À qui se ferait remarquer ! Et elle, impassible comme une poupée en vitrine. Le Brésilien a même essayé de lui adresser la parole, mais elle se détourne toujours dans ces cas-là et s'en va un peu plus loin. Et elle a continué à observer les chevaux.

Luisa Gironi leva la tête et détacha ses bras de la barrière. Son corps se cabra. Horst Hartung arrivait à pied. Derrière lui, Romanowski, menant par la bride un cheval à la robe brillante, qui dansait et piétinait... Laska.

— Ah ! s'exclama Fallersfeld. Voilà Hartung. Il va se faire étaler. Ça alors, Schmitz, si j'ai blanchi prématurément, c'est uniquement parce que j'ai eu la faiblesse de patronner ce cavalier. Regardez Laska, bon sang ! Et c'est avec ce canasson qu'il veut concourir ? Ce n'est pas un cheval, c'est un paquet de nerfs !

Il alla à la rencontre de Hartung. Romanowski avait emmené Laska sur le côté. Immobile, elle regardait les autres chevaux, les naseaux frémissants, pleine d'agressivité. Du sabot avant droit, elle grattait nerveusement le sol. Romanowski se fit sévère.

— Recommence pas, toi ! Ça va aller mal. Pourquoi tu l'as mordu ? Ça ne se fait pas, de mordre un chef d'équipe !

Fallersfeld et Hartung se rejoignirent en plein milieu du terrain. Le baron avait mis son monocle à l'œil gauche. Tout le monde savait ce que cela signifiait : le baron entendait avoir une conversation sérieuse avec Hartung, en évitant le tutoiement habituel. L'équipe allemande connaissait bien cette manie.

— Qui est cette femme ? interrogea Fallersfeld sans préambule, sur le ton saccadé de l'ancien officier de cavalerie.

Hartung poussa un soupir de soulagement. Ce coup-ci, il ne s'agissait plus de Laska. Une femme... Quelle femme ?

— Angela est quand même venue ? demanda-t-il en guise de réponse.

— Hartung, ne jouez pas au plus fin avec moi. Mon Dieu, j'aurais aimé que ce fût Angela, mais ce n'est pas elle. Cette femme contre la barrière, là-bas. Ne me dites pas que vous ne la connaissez pas. Lorsque vous êtes arrivé, elle a rejeté la tête en arrière. Qui connaît les chevaux, connaît aussi les femmes... Qui est-ce ?

— Elle s'appelle Luisa Gironi.

— Mais encore ?

— Rien, Baron.

— Vous me prenez pour un imbécile ?

— Pourquoi voulez-vous m'obliger à répondre à cette dernière question ?

— Alors, vous la connaissez, cette Gironi ?

— Vaguement.

— C'est-à-dire ?

— Hier et avant-hier, elle m'a invité à aller la retrouver dans sa chambre, à l'hôtel Kurpark.

— Et vous appelez ça une « vague » connaissance ? À quel stade commence l'intimité chez vous ?

— Je n'y suis pas allé, Baron.

— Pourquoi ?

— Ça n'aurait pas plu à Laska.

— Ah oui, Laska, cette carne ! – Il rajusta son monocle. – J'ai décidé de mettre Laska dans la réserve...

— Avant que vous ne poursuiviez, Baron, j'aimerais vous dire quelque chose. – Hartung parlait sur un ton calme et posé, mais Fallersfeld le connaissait trop bien pour prendre à la légère la déclaration suivante : – Je monte Laska, ou je ne monte pas du tout.

— Hartung, c'est de la mutinerie. Les ordres du chef d'équipe sont...

— Je sais, je sais, Baron. Laska vous a mordu une fois. C'était l'année dernière...

— C'est tout ce qu'elle sait faire, mordre ! Quelle saloperie, ce cheval ! Aucune discipline, une tête de mule comme j'en ai rarement rencontré. Elle fait tout ce qu'elle veut. Et vous, Hartung, vous n'êtes pas son maître, vous êtes devenu son esclave. Votre amour pour cette bête est quasiment pathologique !

— J'ai passé deux ans à la travailler. À combattre avec elle en même temps. Vous savez ce dont Laska est capable. C'est vous-même qui avez reconnu n'avoir jamais vu un tel sauteur.

— Ça peut s'interpréter de différentes manières... Regardez votre trésor. Si Romanowski la lâchait, elle se mettrait à courir sauvagement tout autour de la piste pour en chasser les autres chevaux. Vous voulez faire figure d'abruti, tout à l'heure ? Un clown à cheval au Grand Prix d'Aix-la-Chapelle ! Laska vous couvrira de ridicule. J'admets qu'elle bondit comme une sauterelle, mais elle se comporte comme un mufle !

— On peut toujours essayer, Baron.

— Essayer ! Un Grand Prix, ce n'est pas un banc d'essai ! Hartung, écoutez-moi bien, si malgré mon conseil, vous montez Laska aujourd'hui, et si, par votre faute, l'équipe allemande perd le prix, vous serez suspendu séance tenante.

— D'accord.

Hartung se détournait et s'inclina discrètement vers Luisa Gironi qui lui répondit d'un signe de la main.

— J'accepte. Si Laska ne répond pas à ce que nous attendons d'elle, je quitterai l'équipe.

Sur ces mots, il alla rejoindre Romanowski et Laska. Les yeux de la jument scintillèrent lorsqu'elle l'aperçut, et elle tendit le cou vers lui. Mais son corps splendide frémissait d'inquiétude et de nervosité.

— Il faudrait trouver un coin tranquille, dit Romanowski. Je n'ai pas très confiance en elle.

— Toi aussi, tu t'y mets maintenant ?

— Pensez aux dix-neuf dernières courses.

Romanowski jeta les rênes autour du cou de la jument et tint l'étrier de ses deux mains. Hartung bondit en selle.

— Elle en a gagné quinze, répliqua Hartung.

Laska ne bronchait plus ; seules ses oreilles bougeaient.

— Et elle a mordu sept chevaux, en a piétiné quatre autres ; elle a déclenché deux batailles à l'écurie. Personnellement, elle m'a brisé deux côtes et m'a blessé à la hanche droite...

— ... et tu passes quand même tes nuits à côté d'elle, dans le box vide.

— Il faut bien, elle serait intenable sinon ! s'écria Romanowski au moment où Hartung et Laska se mirent en mouvement.

Avec élégance et légèreté, la jument fit deux fois le tour de l'enclos. Elle se laissait mener complaisamment, sa nervosité semblait avoir disparu. Hartung s'arrêta près de Luisa Gironi qui avait posé sa tête sur ses deux mains jointes. Elle leva les yeux vers lui, mais les lunettes noires dissimulaient son regard brûlant.

— Vous n'êtes pas venu..., dit-elle avec cet accent chantant qui fait le charme des femmes du Sud. Aussi, c'est moi qui viens à vous.

— Je vous ai envoyé une lettre, Signorina.

— Que j'ai déchirée sans même l'avoir lue.

— C'était une erreur. Elle vous aurait renseignée.

— Ce ne sont pas des renseignements que je veux, mais vous ! répliqua-t-elle du tac au tac.

— Signorina Gironi !

— Vous comprenez si bien les chevaux, et si mal les femmes ! – Elle releva la tête, les mains crispées à la barrière, la passion se lisait sur son visage dissimulé. – Deux fois, je vous ai attendu, allongée sur mon lit, jusqu'à l'aube. Une fois le jour levé, j'ai battu les oreillers, le lit et moi-même jusqu'à en perdre le souffle. Vous pensez qu'une femme comme moi peut supporter cela ?

Horst Hartung tira la tête de Laska en arrière. Sans se faire remarquer, elle l'avait baissée et elle avait tendu le cou vers la jeune femme. Hartung prévint la morsure au dernier moment. Fascinée qu'elle était par le cavalier, Luisa Gironi ne s'était aperçue de rien.

— En Sicile, dit-elle d'une voix contenue, vous seriez déjà mort ! Et je n'hésiterai pas à vous tuer ! Le Grand Prix commence à 14 heures. Je vous attendrai dans ma chambre jusqu'à midi. Si vous ne venez pas,

vous serez en danger de mort.

Puis elle fit demi-tour et s'en alla sans un mot de plus. À pas lents. Une des plus belles femmes que Hartung ait jamais vues. Il la regarda s'éloigner, abasourdi, puis il se mit à rire et repartit. Elle couche avec un revolver, pensa-t-il. Pauvre folle ! Dommage, tant de beauté gâchée par tant d'exaltation et de caprice. Comme une gosse qui veut une poupée à tout prix. Et pas n'importe quelle poupée !

Il mit Laska au galop léger. La jument fendit l'air, tous muscles bandés. À côté de Romanowski, Fallersfeld toussota.

— Aux obstacles, elle gagne toujours, dit-il à contrecœur. À condition qu'elle passe par-dessus. Elle est si rapide...

Il redressa sa casquette. Laska venait de passer une double haie sans aucun mal et avec beaucoup d'élégance.

— Mais elle est trop nerveuse. Beaucoup trop nerveuse. Romanowski, vous connaissez cette femme qui s'en va là-bas ?

— Non, Monsieur le Baron. Mais là où il y a M. Hartung, il y a aussi des femelles.

— Dommage, Pedro, dommage. Est-ce qu'Angela doit venir ?

— Je ne sais pas, Monsieur le Baron. Ils se sont disputés, tous les deux. C'est difficile à supporter, pour Angela. Depuis deux ans qu'elle n'entend parler que de Laska... Il ne reste plus de temps pour l'amour.

Hartung continuait à entraîner Laska, qui répondait à ses moindres sollicitations comme une machine bien huilée. Et il oublia toute autre contingence. Notamment la menace de mort sicilienne.

L'hippodrome d'Aix-la-Chapelle était inondé d'un soleil printanier magnifique. Des milliers de personnes se déplaçaient des tribunes aux pelouses, entre les drapeaux multicolores, les arbitres – parmi lesquels le baron Fallersfeld – et autour du parcours auquel on apportait les ultimes corrections. Toute cette atmosphère d'attente tendue, propre au prix le plus convoité du sport hippique, n'atteignait pas les coulisses du terrain où se tenaient les cavaliers et où les entraîneurs promenaient les vedettes déjà sellées et les surveillaient comme des bijoux précieux. Romanowski était là, lui aussi, mais il tenait Laska à l'écart, par prudence.

— Fous le camp avec ta sale bête ! lui avaient crié les collègues lorsqu'il était arrivé.

Laska piaffait gaiement, les naseaux vibrants ; elle hennit de toutes ses dents. Un vrai cri de guerre. Place ! Me voilà ! semblait-elle dire.

Fallersfeld était satisfait. Son équipe avait toutes les chances de gagner le Grand Prix. Les chevaux étaient en excellente condition, les cavaliers aussi. Et Angela Diepholt avait fini par arriver. Hartung ne le

savait pas encore. Elle était dans le bâtiment blanc de la direction, où le comte Hellberg lui expliquait justement qu'on s'attendait à un événement sensationnel... mais dans un sens négatif.

— Je ne comprends pas Fallersfeld, dit le comte Hellberg. Un cheval tel que Laska n'a pas encore sa place dans une réunion internationale comme celle-ci. D'une part, elle est trop jeune. Sept ans... c'est trop peu ! Et ensuite, ce n'est pas un cheval de concours. Aucune discipline, têtue, agressive, elle n'arrivera jamais à rien. Mais Hartung ne jure que par elle, et Fallersfeld s'y laisse prendre. Hartung est aussi obstiné que sa bête.

— À qui le dites-vous ! répliqua Angela en regardant le terrain.

Une fanfare militaire défilait en jouant des marches et des airs à la mode. La tension montait. Les invités d'honneur prenaient place aux tribunes : des ministres, le maire d'Aix-la-Chapelle, le président du gouvernement régional, et – incognito – une tête couronnée d'Europe occidentale. La direction de la course donna les premières informations par haut-parleur.

Encore vingt minutes.

Le handicap, la jeune génération. Et ensuite, le Grand Prix International d'Aix-la-Chapelle, avec les grandes vedettes.

Horst Hartung sur Laska.

Le comte Hellberg se força à n'y plus penser. Les informations pleuvaient en provenance du paddock. Tout est en ordre ; aucun événement spécial ne s'est produit. Romanowski a isolé Laska ; elle est comme folle, depuis qu'elle a entendu la musique militaire.

Tout d'un coup, dix minutes avant le départ, Luisa Gironi apparut devant Horst Hartung. Personne ne l'avait vue venir, pas même le perspicace Romanowski. À croire qu'elle avait surgi de terre. Elle portait un tailleur noir, en rapport avec son dessein et un grand chapeau rouge à larges bords. Ses lunettes de soleil étaient noires, elles aussi. Sa main droite tenait un petit revolver, presque un jouet. Hartung vérifiait une fois de plus la longueur des courroies de ses étriers quand il entendit derrière lui une voix grave.

— J'ai attendu, dit Luisa Gironi avec un accent de tristesse. J'ai même prié pour que tu viennes. Tu m'as blessée à mort.

Elle leva son arme et fit signe à Romanowski de se placer à côté de son maître.

— Elle est dingue, dit Romanowski en lâchant Laska.

Il alla rejoindre Hartung, et tous deux levèrent les bras en l'air.

— Luisa, ce que vous allez faire est de la pure folie, dit Hartung à haute et intelligible voix.

— Tu es le premier homme qui m'ait fait un tel affront.

— Tout le monde va entendre le coup de feu. Vous serez arrêtée. Finir vos jours en prison, comme une vulgaire meurtrière, c'est ce que

vous cherchez ?

— Il y aura deux coups de feu. Nous mourrons ensemble.

Depuis les tribunes parvenait la voix du maire qui saluait les invités d'honneur et déclarait ouverte la réunion. Applaudissements, musique. Laska leva la tête et dressa les oreilles.

Horst Hartung fixait le petit trou noir. Il vit le doigt se mouler autour de la détente, un doigt calme, tranquille. La balle l'atteindrait entre les deux yeux si elle maintenait l'arme dans cette direction.

Hartung ouvrit la bouche ; il voulut crier pour arrêter la pression du doigt. Mais aucun son ne sortit de sa bouche. En revanche, Romanowski ne se privait pas de hurler.

— Elle rigole pas, cette connasse ! Maître, c'est qu'elle va tirer !

D'une vigoureuse poussée des jarrets, il se jeta devant Hartung et lui fit un rempart de son corps au moment même où Luisa se préparait à tirer. Le mouvement de Pedro la troubla, elle baissa l'arme et fit un écart à son tour afin de toucher Hartung dans un autre angle. Ce faisant, elle se heurta à Laska à qui elle donna un coup de coude dans le flanc, avant de redresser son revolver. Romanowski maintenait Hartung dans son dos et criait à tue-tête !

— Au secours ! Au secours !

C'était la seule chose qu'il pût faire, mais personne ne l'entendait. La fanfare continuait à jouer, tous regardaient dans la direction opposée. Mais là où l'homme ne pouvait plus intervenir, l'instinct animal suppléa.

Laska s'était retournée ; elle regarda son maître de ses grands yeux bruns ; elle vit une femme étrangère et Romanowski hors de lui. Elle avait senti le coup de coude de Luisa Gironi, un choc auquel elle n'était pas accoutumée.

Sans un bruit, elle rejeta la tête en arrière, se dressa sur les jambes postérieures, et tendit les antérieures en avant, prêtes à assener le coup mortel. Horrifié, les yeux exorbités, Romanowski regardait Laska, incapable du moindre geste.

— Laska ! cria-t-il. Laska !

Luisa Gironi réagit comme un chat. À l'instant même où Laska se laissait retomber de tout son poids, elle se jeta sur le côté, et n'évita la mort que de justesse. Elle roula dans l'herbe ; déjà Romanowski était sur elle et s'emparait du revolver. Elle resta allongée sur le sol, les yeux fermés.

Hartung s'essuya le front et embrassa Laska. Puis il s'agenouilla auprès de Luisa.

— Êtes-vous blessée, Signorina ?

Luisa ne répondit pas. Les lunettes de soleil étaient tombées, et Hartung découvrit que les yeux, ainsi que la partie supérieure du nez de l'Italienne étaient couverts d'énormes cicatrices. En guise de

paupières, il n'y avait que des lambeaux de peau rosâtre.

Sans un mot, Luisa remit ses lunettes, puis elle éclata en sanglots, posa la tête contre la poitrine de Hartung et l'entoura désespérément de ses bras.

Des applaudissements crépitèrent un peu plus loin. La première manche venait de commencer, déjà le premier participant en avait terminé avec les obstacles.

— Qui peut m'aimer avec des yeux pareils ? balbutiait Luisa Gironi. C'est toujours la même rengaine, avec tous les hommes : un jour ou l'autre, ils arrivent à m'arracher mes lunettes. Et ils me contemplent, effrayés. Alors, je me mets à crier, à crier ! Et ils se sauvent comme si j'étais un monstre, alors qu'ils s'étaient approchés subrepticement de moi comme des chats, qu'ils s'étaient penchés sur mon corps, qu'ils m'avaient murmuré des mots d'amour. Jusqu'à ce qu'ils voient mes yeux. Mes yeux atroces.

Elle pleura plus fort, et Hartung eut toutes les peines du monde à la contenir. Elle voulut se lever et se sauver. Si je la lâche maintenant, se dit Hartung, elle est capable de tout.

Romanowski avait repris Laska et lui faisait faire quelques pas pour la calmer. Mais la jument ne quittait pas Hartung des yeux.

— Comment... Comment est-ce arrivé ? demanda Hartung en pressant la tête de Luisa contre sa poitrine.

— J'avais dix-sept ans, mon père était chimiste, un chimiste très renommé en Italie. J'étais en train de jouer dans son laboratoire personnel, et il y a eu une explosion. Je ne sais plus ce que c'était. En tout cas, une immense flamme est venue brûler mes yeux, et emporter mes paupières. Ça fait maintenant dix ans que je cours de médecin en médecin, on n'arrête pas de me donner de nouvelles adresses. Dix ans que je vis dans l'espoir d'une guérison, mais personne ne peut recréer des paupières brûlées. Dix ans que je lutte contre la folie, contre la peur de n'être plus jamais aimée. Je prends tous les hommes qui me plaisent, même s'ils s'enfuient ensuite. Il n'y a que toi qui ne sois pas venu.

Elle resserra son étreinte et leva vers lui son visage inondé de larmes. Les lunettes de soleil recouvraient à présent le drame de sa vie.

— Tu avais vu... tu le savais que j'étais défigurée ?

— Vous êtes la plus belle femme que j'aie jamais rencontrée, Signorina.

— Avec mes lunettes. Avec un artifice pour dissimuler mes yeux, bien sûr...

— Il n'y a pas que des yeux chez une femme.

— Mais je n'étais pas assez belle pour te tenter.

— Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet, Luisa. — Hartung lui essuya

le visage. – Peut-être avais-je simplement peur de ta beauté...

— Tu mens bien.

— Et puis, il y avait Laska. Elle sait ce que signifie cette réunion, pour elle. Cela fait plusieurs jours qu'elle est nerveuse, que je ne peux pas la quitter.

— Vous m'avez sauvé la vie, tous les deux, n'oublie pas cela.

— Tu aurais vraiment tiré ?

Sans s'en rendre compte, Hartung était lui aussi passé au tutoiement familier. Luisa acquiesça, et chercha son arme du regard.

— C'est Pedro qui l'a cachée. Ça vaut peut-être mieux, dit Hartung.

— J'en ai un autre à l'hôtel. – Elle esquissa un pâle sourire. – C'est tellement facile de se procurer une arme. Oui, je t'aurais abattu.

— Et tu aurais retourné le canon vers toi ?

— Non. – Elle tenta de se lever, Hartung dut l'aider. Elle lui passa un bras autour du cou, et de loin, on pouvait croire qu'ils s'embrassaient éperdument. – Je me serais sauvée, et personne n'aurait su qui avait tué le grand champion, Horst Hartung !

— Pedro...

— Penses-tu ! Le deuxième coup lui était destiné. Me tuer, moi ? Pourquoi ? Je préfère tuer les hommes qui me méprisent. Au moment de l'accident, à dix-sept ans, j'étais fiancée. Il s'appelait Luigi, Luigi Baldini. Nous voulions nous marier. Quand il a découvert mon état, il s'est sauvé, tout simplement sauvé, sans un mot, et il n'est plus jamais revenu. C'est pour lui que tous les hommes doivent payer.

Elle brossa vaguement son tailleur noir, remit de l'ordre dans ses cheveux.

— Où vas-tu maintenant ? demanda Hartung.

— À l'hôtel, et ensuite à Rome.

— À la Coupe d'Italie ?

— Oui.

— J'y serai, moi aussi.

— Je sais, mais nous ne nous reverrons plus.

Elle tourna les talons, lança un regard sur Laska et se dirigea d'un pas rapide vers les tribunes.

— Ce n'est pas terminé pour vous, Maître, dit Romanowski en essuyant la sueur qui lui perlait au front. Mademoiselle était là, un peu plus loin. Elle a tout vu. Maintenant, elle est partie.

— Angela ? – Hartung fit un bond. – Mais, abruti ! Pourquoi n'as-tu rien dit ?

— Les choses étaient déjà suffisamment compliquées. Je ne savais pas comment aurait réagi l'Italienne.

Les derniers concurrents de la première manche terminaient leur parcours. Un palefrenier de l'équipe allemande arriva en courant ; il agita les mains frénétiquement.

— Monsieur Hartung ! Qu'est-ce que vous faites ? On vous cherche partout ! Monsieur le Baron ne tient plus en place ! Il faut que vous alliez le voir avant de prendre le départ.

Hartung regarda Romanowski du coin de l'œil en souriant.

— Dernière tentative pour éliminer Laska ! Pedro, on y va. C'est la tête la plus dure qui doit l'emporter !

— Et nous en avons trois, Maître !

Hartung eut le droit de courir sur Laska. Il décrocha le dossard treize, et Fallersfeld interpréta ce tirage au sort comme une véritable catastrophe.

— Il ne suffit pas que ce soit Laska, il lui faut aussi le treize ! Cela saute aux yeux ! gémissait-il. Heureusement que les chevaux ne sont pas superstitieux. Mais moi, je le suis, Horst. Je t'en supplie, prends Parade. Il est en pleine forme. Et doux comme un agneau. Regarde-le un peu, et regarde cette saleté de Laska.

Fallersfeld avait raison. Parade était là, tranquille, immobile, occupé à mâchonner son mors d'un air rêveur, tandis que Laska avait dû être mise à l'écart. Elle représentait un danger trop grand pour les autres chevaux, car elle s'en prenait à tout ce qui l'approchait de trop près. Romanowski était plus souvent suspendu à la bride que les deux pieds par terre. Il envoyait régulièrement une bordée de jurons qui faisaient rougir les plus anciens des palefreniers.

Deux cavaliers de l'équipe allemande avaient déjà terminé leur premier parcours avec un score de quatre pénalités. Fallersfeld massacrait sa casquette. Il essayait de se consoler en se disant qu'aucun concurrent n'avait bouclé le tour avec moins de quatre fautes.

— On a encore une chance, dit-il, la voix enrouée. Horst, si tu ne fais pas plus de quatre fautes, et si D'Inzeo et Pessoa, qui passent après toi, n'en font pas davantage, alors tu pourras encore décrocher la victoire sur Parade au barrage.

— Sur Laska, dit Hartung d'une voix nette. Et s'il le faut, même au barrage.

— Alors, en selle ! – Fallersfeld joignit les mains. – À ta troisième faute, je dirai une prière pour qu'il tombe des cordes !

Six minutes plus tard, le haut-parleur annonça :

— Numéro treize au départ. Horst Hartung sur Laska, Allemagne, cria la voix du comte Hellberg.

Le silence envahit le champ de courses. L'immense foule des spectateurs semblait retenir sa respiration. Tout le monde savait que Laska, la jument inconnue de H.H., courait ce jour-là pour la première

fois dans une réunion internationale. Une « première » pour ce cheval promis au plus brillant avenir.

Hartung apparut. Il connaissait le parcours millimètre par millimètre, obstacle par obstacle, pour l'avoir minutieusement étudié depuis plusieurs jours. Il avait calculé tous les sauts, tous les angles d'approche. Il savait exactement à quel endroit lancer Laska, où la retenir, où il pouvait gagner une parcelle de seconde. La difficulté majeure résidait dans le triple oxer. C'est là qu'il fallait contrôler de très près Laska afin qu'elle n'aille pas, avec sa force extraordinaire, s'empaler dans le troisième mur.

Le comte Hellberg contenait mal sa nervosité. Le baron Fallersfeld était sur le terrain, tête nue, ses cheveux blancs en désordre, tel un fakir qui va se sacrifier au bûcher. Un simple coup d'œil sur Hartung et Laska fit tressaillir Hellberg. Le départ n'avait pas encore été donné que le cavalier éprouvait déjà quelque difficulté à maintenir sa jument. Elle dansait nerveusement, les naseaux béants, la tête dressée vers le ciel.

Hartung se découvrit et s'inclina brièvement. Les applaudissements crépitèrent, quoique moins violents que pour les autres concurrents. Les spectateurs étaient trop tendus pour se laisser aller à une démonstration d'envergure.

Avec élégance et souplesse, Hartung partit au trot vers la ligne de départ. Puis dans un galop léger, Laska passa devant le fanion.

Il n'était plus question de reculer à présent.

Fallersfeld s'appuya contre la barrière de bois laqué blanc, écarta les cheveux qui lui tombaient devant les yeux et se tourna vers Romanowski et Fritz Schmitz.

— Le galop n'est pas mauvais, dit Schmitz.

— Ta gueule ! grogna Pedro.

Laska galopait toujours avec la même souplesse. Hartung ne la sentait presque pas, à sa profonde surprise d'ailleurs. Il se pencha sur elle, et lui tapota le cou.

— C'est bien, ma petite. Montre-leur ce que tu sais faire. Après cette course, ils ne jureront plus que par nous ! Comme des astrologues avec les étoiles !

Premier obstacle... Un treillage blanc et vert. Un mètre cinquante de haut.

À croire que l'obstacle n'existait point. Laska le survola sans aucune difficulté, telle une flèche dorée, brillant au soleil.

— Bravo ! s'exclama Fallersfeld, et il se mit à transpirer abondamment. Mais c'est encore à la portée de n'importe quelle vieille rosse aveugle.

C'était un spectacle inoubliable que de voir ce cheval se jouer des difficultés du parcours. Avec une agilité incroyable, Laska bondit,

toucha le sol, et reprit son galop.

La rivière.

Aucun problème. Hartung en avait sauté d'autres, et de plus larges, certaines même dont les bords avaient été surélevés au moyen de troncs d'arbres.

Et pourtant c'est là justement qu'arriva l'incident.

Pour se préparer à sauter, Hartung passa à proximité des tribunes. Quelqu'un – une voix d'homme – éclata soudain d'enthousiasme.

— Hourra ! Hourra !

Et il claqua des mains.

Laska dressa les oreilles, son dos se raidit, elle perdit son rythme. Hartung la sentit prête à se cabrer sous sa poigne.

Elle bondit.

Trop tôt, pensa immédiatement Hartung. Laska avait ajusté sa foulée de son plein gré, sans l'assentiment de son maître. Beaucoup trop tôt, mon petit, tu n'y arriveras pas. Et il faut justement que ce soit la rivière !

Laska parut se rendre compte de son erreur. Elle se redressa en l'air pour essayer de gagner quelques centimètres. Mais rien n'y fit, ses jambes arrière tombèrent dans l'eau. Quatre mauvais points...

— Terminé ! gémit Fallersfeld, et il rajusta sa casquette. Je le savais. Le triple oxer, elle va le manquer à coup sûr. À coup sûr ! La victoire est à l'eau. C'est l'Italie qui va remporter le prix.

— La ferme ! éclata Romanowski. Elle a encore quatre obstacles à passer.

Hartung s'engageait sur la dernière piste.

— Du calme, mon petit, du calme. Oui, ça a raté, mais ne t'inquiète pas pour si peu.

Laska le comprit-elle ? Toujours est-il qu'elle revint à son rythme normal. Des milliers de spectateurs retinrent leur souffle lorsque la jument affronta le mur au galop. Le comte Hellberg pressa contre son front un mouchoir déjà trempé de sueur.

— Elle va se le payer de plein fouet ! dit-il. Les gars, j'aime mieux fermer les yeux.

Elle ne se paya rien du tout. Au dernier moment, Hartung tira les rênes, et Laska décolla littéralement, ramena ses jambes postérieures sous elle. Elle passa, en frôlant juste un peu le faîte du mur. Rien ne bougea, rien ne fut déplacé. Un saut parfait.

Plusieurs milliers de soupirs de soulagement s'échappèrent des tribunes. Fallersfeld porta la main au cœur.

— Ma prochaine cure, c'est Hartung qui la financera, dit-il d'une voix tremblante.

Une haie... pas d'accroc.

Le triple oxer.

— Une prière, les enfants, une prière ! dit Fallersfeld.

Hartung avait sa monture bien en main. Il la retint, sachant combien les sauts étaient serrés. Il sentit aussi que Laska se préparait à sauter les trois obstacles d'un seul coup, comme s'il n'y avait qu'une seule barrière ; elle tomberait alors comme une bombe en plein dedans.

Le premier... pas de problème.

Elle passa aussi le second.

Le dernier... Hartung tira les rênes. Trop loin, Laska, beaucoup trop loin. Nous n'avons plus assez de place pour le troisième. Quatre pénalités de plus, pensa Hartung, ils vont nous lapider.

Bien qu'ayant déjà abandonné toute perspective de victoire, il donna le signal du bond en avant, et Laska réagit aussitôt. Elle décolla presque à la verticale, replia ses jambes postérieures sous son ventre et se glissa par-dessus les barres posées légèrement en travers du parcours. Pendant une seconde, des milliers de cœurs se turent, mais ensuite, la foule explosa littéralement d'enthousiasme ; le vacarme des cris et des applaudissements fit oublier le dernier obstacle et la sortie des vainqueurs.

Le comte Hellberg se renversa sur son siège ; il fallut lui rappeler qu'il était devant le micro en tant que speaker.

— Numéro treize, Horst Hartung sur Laska, quatre fautes, annonça-t-il, d'une voix épuisée. Numéro quatorze, Nelson Pessoa sur White Star, Brésil.

Puis il se leva, fit un signe de la main à un collègue du comité directeur et quitta la cage de verre des arbitres.

La casquette de Fallersfeld était mal ajustée, elle penchait d'un côté quand Hartung mit pied à terre et jeta la bride à Romanowski.

— Alors, vous êtes fier, hein ? dit Fallersfeld sur un ton équivoque. Mais maintenant, pour le barrage, vous prenez Parade.

— Ce serait contraire au règlement.

— Vous voulez ma mort ? J'ai déjà failli y passer deux fois, pendant votre parcours.

Hartung ne réagit pas et planta Fallersfeld. Il rattrapa Pedro qui emmenait Laska au paddock.

— Où est Angela ? s'écria-t-il. Tu l'as vue ?

— Oui. Elle est à la direction, et ne veut pas vous voir.

— Et Luisa ?

— Dans les tribunes, occupée à déchirer des mouchoirs.

— Il faut que j'aille parler à Angela.

— Non, Maître, n'y allez pas. Voici le comte.

Hellberg se jeta sur Hartung et l'embrassa.

— Quelles promesses ! cria-t-il au comble du ravissement. Quel cheval prodigieux !

— Je n'y croyais pas moi-même, donc je n'y suis pour rien ! – Hartung sortit un morceau de papier de sa poche. – Vous avez un stylo par hasard ?

— Oui.

Hellberg lui tendit un crayon-bille. Hartung écrivit rapidement quelques lignes, et confia le papier plié en quatre au comte, avec mission de le porter à Angela.

— Comte, faites-moi le plaisir de porter ce message à Angela. Je sais qu'elle est là-haut avec vous, dans la tour.

— Quelque chose qui ne va pas, Hartung ?

— Oh ! un fatras de malentendus...

— C'est ce que disait aussi la souris éperdue d'amour pour l'éléphant... Bon, je le lui donnerai. Et bonne chance pour le barrage.

Le comte Hellberg retourna à la tour des arbitres.

Hartung attendit la réponse d'Angela jusqu'au départ du barrage. En vain. Romanowski, envoyé en reconnaissance, revint en courant.

— Elle est furieuse. Je crois même qu'elle a pleuré.

Le premier tour commença.

Au second tour, Laska arracha encore un obstacle, une planche légère. Fallersfeld se mit à geindre et avala une longue rasade de cognac.

— Encore un, dit-il. Pourvu que Pessoa ait lui aussi quatre pénalités...

Et Pessoa arracha la dernière barre du triple oxer.

Troisième reprise, changement des obstacles, murs et barres sont élevés de quelques centimètres.

Assis sur Laska, Hartung écrivit à nouveau quelques lignes à Angela. « Je t'aime. Il faut que nous parlions. Il y a un malentendu. Pourquoi ne veux-tu pas me croire ? »

Il l'apercevait dans la cabine des arbitres, auprès du crâne puissant de Hellberg, mais elle tournait obstinément les yeux dans une autre direction.

Cette fois, Romanowski revint avec une réponse : « Quand nous marions-nous ? »

C'était la question fatale, celle devant laquelle Hartung devenait aveugle et muet. Il plia le papier et l'enfouit dans sa poche.

— Que faire, Laska ? demanda-t-il. Si nous gagnons aujourd'hui, nous serons tout entiers avalés par le boulot. Impossible de se marier dans ces conditions.

Le troisième tour débuta par une chute d'Inzeo. Piero Laborta, l'Argentin, manqua deux obstacles. L'Anglaise, Miss Haughs, dut

quitter le terrain, car son cheval, Blue Bell, se déroba trois fois. Bornemann, un Allemand, rata lui aussi un obstacle et quitta la piste, car son cheval se mit à boiter.

Numéro treize, Horst Hartung sur Laska.

Trois obstacles seulement : le mur de un mètre quatre-vingt-dix, une barrière d'un mètre quatre-vingts, et un oxer de un mètre quatre-vingts également.

Et Laska commit une nouvelle erreur. Les troncs étaient simplement posés, comme toujours, il suffisait donc d'en frôler un pour le renverser.

Pessoa fit de même. L'équilibre était rétabli. Ils restèrent donc seuls en piste pour la quatrième reprise. Les obstacles furent encore surélevés. L'épreuve de force se terminait.

Il n'en resta bientôt plus qu'un, le mur qu'on avait monté à deux mètres dix.

Celui qui le passerait serait donc déclaré vainqueur. Si chacun des concurrents commettait une faute, il y aurait deux vainqueurs ex-æquo. L'épreuve devenait inhumaine, on ne pouvait imposer une cinquième reprise aux chevaux épuisés.

À l'étonnement général, ce fut Pessoa qui prit le départ en premier lieu. Des murmures fusèrent depuis les tribunes.

Laska s'est blessée. Hartung ne viendra plus. Mais en ce cas, pourquoi la nouvelle rentrée de Pessoa ? Puisqu'il était désormais seul en piste, il était automatiquement vainqueur.

White Star contourna l'immense obstacle. Visiblement, le jockey tremblait d'énervement. C'était du reste la raison pour laquelle il avait demandé à passer avant Hartung. Le comte Hellberg avait obtenu sans difficulté l'assentiment de Hartung.

— Qu'il y aille, s'il y tient. Moi, je peux attendre.

Il alla se placer au pied de la tour de direction, Romanowski à ses côtés, pour contempler Pessoa. Soudain, il aperçut une rose dans la crinière de Laska.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à Romanowski.

— Ça vient juste de tomber du ciel... par l'opération du Saint-Esprit ! répondit Romanowski en souriant doucement.

— Angela ?

Hartung ôta la rose et découvrit une feuille de papier. « Je tremble avec toi. Je te pardonnerai tout si tu gagnes. »

— Tu entends, Laska ? Tu as intérêt à faire des étincelles, ma chère !

Pessoa amorça le saut. White Star se détendit, décolla et s'envola avec légèreté. Mais le mur était décidément trop haut, la rangée supérieure de brique tomba au sol.

Pessoa se coucha sur le cou de son cheval et sortit.

Horst Hartung entra en piste.

— Numéro treize, Horst Hartung sur Laska.

Silence total dans les tribunes. Hartung passa lentement devant les spectateurs, il vit Luisa Gironi, assise au tout premier rang. Son grand chapeau rouge se détachait sur l'océan de chemises blanches et de robes claires. Leurs regards se croisèrent. Elle ôta doucement ses lunettes et découvrit ses yeux ravagés. Hartung s'inclina imperceptiblement, puis se dirigea vers la ligne de départ.

Un mur de deux mètres dix.

Laska n'avait jamais tenté une telle épreuve. Pour un cheval aussi jeune, c'était quelque peu monstrueux, mais pour une fois, il fallait rompre avec les règles habituelles et ignorer les lois de la raison.

— Si tu passes, mon petit, ce sera entre nous à la vie à la mort !

Laska agita les oreilles comme si elle comprenait.

— Allez, on y va !

Il partit au petit galop, lentement d'abord, puis plus vite, toujours plus vite.

Le mur... Mon Dieu, mais c'est beaucoup trop haut ! Laska, nous n'y arriverons jamais ! Contourne-le, Laska, ne saute pas, tu vas te rompre le cou !

Hartung lâcha les rênes. C'est ici qu'elle va flancher, pensa-t-il. Elle est livrée à elle-même. N'importe quel cheval serait pris de panique. Ne saute pas, Laska !

Tout à coup, Hartung eut l'impression de planer. Par instinct, il se pencha en avant et se maintint en selle en s'agrippant à la bride. Ce n'est pas possible, je rêve ! Elle a des ailes ! Laska !

Ils touchèrent le sol. Le choc renversa Hartung en arrière et complètement étourdi, il poursuivit son chemin sous les applaudissements frénétiques du public qui l'emportèrent comme un raz de marée.

Il s'arrêta, descendit de son cheval et se jeta dans les bras de Fallersfeld. Puis il alla enfouir son visage trempé de sueur dans le cou de Laska. Il entendit Romanowski vociférer comme un taureau, et la voix d'Angela qui répétait inlassablement :

— Mais laissez-le tranquille ! Laissez-le, voyons ! Vous voyez bien qu'il n'en peut plus !

Hartung entoura Laska de ses deux bras, et comme elle en avait pris l'habitude depuis deux ans, elle caressa de ses naseaux le cou de son maître.

Laska, la jument-prodige, venait de naître. Le monde leur était offert, un monde qui les fêtait comme s'ils venaient de conquérir une nouvelle planète.

Un monde inexorable qui ne supporterait plus que la victoire.

VISITE NOCTURNE

DEPUIS PLUSIEURS JOURS on ne parlait plus à Rome que de la Coupe d'Italie, cette grande réunion hippique qu'il incombe à l'Italie d'organiser. Des colonies de peintres et de jardiniers travaillèrent à parer le champ de courses ; les tribunes étincelaient au soleil ; les rangées de sièges, disposées en amphithéâtre, furent réparées ; les drapeaux de dix-sept nations flottaient au sommet d'une centaine de mâts. Les obstacles furent installés.

Les chevaux et les cavaliers arrivèrent à Rome, accompagnés d'un immense cortège de voitures et de camions. Les aéroports accueillirent de lourds avions-cargos. Soigneusement emmitouflés, couverts de bandages, entourés de soins minutieux, les chevaux descendirent avec précaution et furent extirpés des boxes spéciaux. Les palefreniers, qui ne vivaient que pour et par leurs bêtes, les transférèrent dans des vans luxueux.

Pendant ce temps, dans la chambre dix-neuf de l'hôtel Michelangelo, quatre personnages respectables buvaient des jus de fruits en fumant des cigarettes égyptiennes. La chaleur romaine les contraignait à s'éventer au moyen de journaux, ce qui ne les empêchait pas de transpirer abondamment. À la porte pendait la pancarte « Ne pas déranger », car ils ne voulaient pas être troublés dans leur discussion.

— Nous avons quarante millions de liras à perdre, dit un petit gros aux cheveux noirs.

Il était vautré sur un siège, les jambes allongées devant lui, et il parlait avec une cigarette à la commissure des lèvres. Ricardo Bonelli. Au registre de l'hôtel, il s'était inscrit avec la simple mention « négociant en gros ». Il était arrivé au Michelangelo au volant d'une coûteuse Maserati ; les affaires semblaient prospères. Son costume avait ce petit quelque chose qui distingue les bonnes coupes de la confection ordinaire, son langage était élégant et recherché, sans trace d'un quelconque dialecte. Bref, un homme de bien, tout comme ses trois compagnons qui vidaient leurs verres lorsqu'ils ne s'essuyaient pas le visage.

— Quarante millions, répéta Bonelli sur un ton pénétrant. Et j'ai

l'intention, messieurs, d'ajouter vingt autres à la mise, à condition que nous trouvions un terrain d'accord. J'ai misé sur Franco, monté par Locatelli. Absolument sans danger, personne ne peut battre Locatelli dans sa forme actuelle, et il n'existe pas de meilleur cheval que Franco.

— Certainement pas, dit un homme assez grand, d'une corpulence moyenne, atteint d'une calvitie naissante sur le sommet du crâne, analogue à une tonsure. Pourquoi vous énerver, Bonelli ?

Bonelli brandit un journal.

— Vous n'avez pas lu ça ?

— Quoi ? Sofia Loren est encore enceinte ? fit le grand tonsuré.

— Stefano ! Votre flegme m'horripile. — Bonelli agita sa feuille. — Vous savez qui l'équipe allemande amène ?

— Toujours les mêmes vieilles bestioles, Winkler, Schockemöhle, Jarasinski, Steenken... C'est ça qui vous inquiète ?

Bonelli lança rageusement le journal par terre et but une gorgée de jus d'orange.

— Il y a aussi Hartung, sur Laska.

— Ouais, Hartung... — Stefano Grazioli sourit avec mépris. — Son Prinz ne peut en aucun cas représenter un danger pour Franco.

— Madonna ! — Bonelli se prit la tête entre les mains. — Je n'ai pas parlé de Prinz, mais de Laska. Laska, messieurs !

Tous écarquillèrent les yeux, ce nom ne leur disait rien.

— Et alors ?

— Jamais entendu parler du Grand Prix d'Aix-la-Chapelle ? haleta le gros Bonelli.

— Non, j'étais à New York. Ce n'est pas mon boulot de surveiller toutes les réunions, c'est le vôtre. L'expert, c'est vous. Nous, nous nous contentons de jeter l'argent sur la table. Alors, qu'est-ce qu'elle a de spécial, cette Laska ?

— Un prodige !

— Ridicule ! ricana Grazioli en éliminant le sujet d'un revers de la main. Tous les ans, on croit voir un prodige quelque part, ça ne dure que le temps d'une course. Depuis Meteor et Halla, il n'y a plus de miracles sur les hippodromes. Vous verrez votre Laska, elle va se ridiculiser misérablement. Notre seul adversaire, c'est Pessoa.

— Messieurs, croyez-moi, il faut changer nos batteries. — Bonelli se pencha en avant. — Quarante millions de liras, plus vingt millions de liras. Tout sur Franco. S'il ne gagne pas, c'est le désastre.

— Il gagnera.

Grazioli se leva et alla à la fenêtre. La rue fourmillait du trafic estival, l'air était brûlant, épais, sans un souffle. Le soleil s'était installé au-dessus de Rome, il paraissait n'en plus vouloir bouger. Il fallait aller vers Ostie pour percevoir une légère brise.

— Vous m'étonnez, Bonelli. Voici vingt ans que vous amassez des fortunes sur les concours hippiques ; vous connaissez tous les chevaux depuis A jusqu'à Z. Dès que l'un d'eux se met à tousser, vous l'entendez. Vous êtes au courant de la moindre de leurs coliques. Et tout d'un coup, vous sortez de vos gonds pour un canasson parfaitement inconnu. Enfin, Bonelli ! C'est la guerre des nerfs ! Rien de plus. Les Allemands cherchent à faire parler d'eux, voilà tout !

— Ils n'en ont plus besoin, messieurs. Au lieu de vous éventer, vous feriez mieux de lire votre journal.

Vexé, Bonelli se dressa sur son siège et vida son verre.

Les trois hommes dépliaient les quotidiens spécialisés et se plongèrent un instant dans l'article en question. Grazioli leva les yeux, perplexe. Il jeta son journal de côté pour allumer une cigarette.

— Si ce qu'ils disent est vrai..., commença-t-il d'un air tendu.

— On ne savait plus où donner de la tête à Aix.

Bonelli triomphait. Enfin, ils se réveillent, ces imbéciles, pensait-il. L'argent n'est pas nécessairement signe d'intelligence.

— Vous vous rendez compte ! Deux mètres dix ! Au moment où tout le monde s'imaginait la voir s'écraser contre le mur, la voilà qui s'envole par-dessus ! Hartung lui-même en était éberlué ; il restait là, en selle, comme un somnambule.

Bonelli fit une petite pause spectaculaire, puis il poursuivit sur un ton dramatique !

— Et elle vient à Rome !

— Laska... Comment un cheval peut-il se hisser si rapidement au sommet ?

— Eh oui ! Et pourquoi y a-t-il des éruptions volcaniques ? Messieurs, si Laska prend le départ, nous y perdons jusqu'à notre dernière chemise ! Il faut faire quelque chose.

— Par exemple ? demanda Grazioli, toujours à la fenêtre.

— On laisse la mise sur Franco. C'est lui qui a la meilleure chance. Opter pour Laska serait un peu risqué. Mais si elle a la même forme qu'à Aix, elle gagne à coup sûr. C'est là, le facteur d'incertitude. Par conséquent, Laska ne doit pas prendre le départ.

— Toujours le même truc. Vous pensez bien qu'elle doit être surveillée de près, comme une pierre précieuse.

— Il ne manque pas de diamants qui étaient surveillés de près et qui se sont envolés quand même.

— On ne vole pas un cheval, Bonelli ! Vous auriez plus de chance avec la banque nationale de Rome.

— Qui parle de voler ? Dès que j'ai appris l'inscription de Laska au concours, je me suis renseigné, et j'ai découvert qu'elle était soignée par un certain Pedro Romanowski.

— Pedro ? Un Espagnol ?

— Un Allemand. Ne faites pas attention aux noms, Grazioli. Je connais des Italiens qui s'appellent Siegfried. C'est donc Romanowski qui la soigne. Il sera plus difficile d'abattre ce gars-là que d'ouvrir un coffre-fort.

— Vous voyez bien !

— Mais vous ne connaissez pas Adriana, messieurs.

Bonelli rayonnait.

— Qui est-ce ?

— Adriana Lucca, une rousse aux formes plantureuses, un regard au laser ! Même un Romanowski n'aura jamais vu cela. Elle le mettra hors de course. J'ai déjà eu plusieurs fois recours à ses services, et jamais essuyé d'échec. Elle n'est pas spécialement bon marché, mais avec elle, l'affaire est dans le sac...

— Bonne idée, Bonelli. Vous mettez donc cette Adriana sur Romanowski ? Et après ?

— Après, Luciano Pavese se glisse à l'intérieur du box, et donne une petite piqûre à Laska.

— Qui est Luciano ?

— Un assistant médical. Il travaille pour moi sur les champs de course, il dope les jockeys. Personne n'a jamais rien remarqué jusqu'ici. Un expert en la matière, comme vous pourrez vous en rendre compte.

— Et cette piqûre endormira Laska ?

— Non, non, ce serait trop spectaculaire. Elle sera simplement fatiguée. – Bonelli leva les mains au ciel en souriant. – La canicule romaine ! L'été ! L'air épais ! Le changement de climat ! Un cheval comme ça, c'est une prima donna dans un courant d'air. Personne ne lui en voudra, si elle ne supporte pas le climat. Elle somnolera. Il n'y a pas un seul vétérinaire qui ait donné un bon diagnostic sur une injection de Luciano. Le matin de la course, Laska se réveillera la tête lourde, et vers midi, elle s'allongera confortablement sur la paille et s'endormira en paix. Franco aura la voie libre.

— Excellent ! – Grazioli claqua des mains. – Nous acceptons votre plan, Bonelli.

Les deux autres acquiescèrent d'un simple signe de tête.

— Et en cas d'ennui imprévu ?

— Avec Adriana, il n'y a pas d'ennui imprévu.

Dix minutes plus tard, trois messieurs soignés quittaient l'hôtel Michelangelo. Bonelli retira la pancarte « ne pas déranger », la jeta dans la chambre et descendit au bar prendre un Campari glacé. Auparavant, il avait eu soin d'appeler Adriana au téléphone.

— J'ai un boulot pour toi, chérie. Un cas facile. Cent mille lires, rubis sur l'ongle. Il s'agit d'un gros Allemand naïf, il te suffira d'onduler un peu de l'arrière-train.

Satisfait, Bonelli s'installa au bar et fit avec le barman le tour des commérages du coin. Bonne journée, pensa-t-il. Ça va me faire au moins dix millions de lires... Il suffit de savoir s'y prendre !

Fallersfeld, à Rome depuis une semaine déjà, accueillit son équipe avec un petit tonneau de bière du pays bien fraîche. La chaleur était devenue insupportable. Le moindre geste provoquait des flots de sueur. Les portes des camions spéciaux étaient grandes ouvertes, et malgré cela, les chevaux fumaient, la tête pendante.

— Tout a bien marché ? demanda Fallersfeld.

— Pour l'instant, oui, répondit Hans-Günther Winkler. Laska...

Il fit demi-tour sur les talons et se dirigea vers le van que venaient de quitter les chevaux.

Fallersfeld eut un mauvais pressentiment. Il soupira, essuya la sueur qui lui coulait dans les yeux. Encore Laska, toujours cette saleté de cheval. Imprévisible, bornée, têtue, agressive, indisciplinée. Il fallait que Hartung soit auprès d'elle pour qu'elle se comportât normalement.

— Qu'est-ce qu'elle a encore fait ?

Schockemöhle et Steenke échangèrent un coup d'œil furtif.

— Alors, parlez, voyons !

— Elle a fait le voyage toute seule, dit Steenke en montrant du doigt l'un des vans de la colonne. Ce n'était plus possible. On a eu beau tout essayer, elle continuait à mordre, à taper contre les murs, à agacer les autres chevaux. Un vrai démon.

— Où est Horst ? vociféra Fallersfeld. C'en est trop, maintenant, il y en a vraiment assez de cette comédie !

Hartung et Pedro lui lancèrent un regard chargé de tant d'innocence, que Fallersfeld, impulsif comme toujours, lança sa casquette par terre.

— Bienvenue à Rome ! dit Hartung en sautant du van. Le climat vous convient, Baron. Vous paraissez en pleine forme.

— Horst ! dit Fallersfeld en tendant un bras vindicatif vers Laska, dont la tête pointait par-dessus l'épaule de Romanowski.

Ses grands yeux bruns paraissaient saluer le soleil ; seules ses oreilles nerveuses trahissaient une certaine inquiétude.

— C'est exact, il lui a fallu un van pour elle toute seule.

Hartung s'empara d'un verre de bière, Romanowski agita les deux bras.

— Et qui va le payer, ce van ? demanda Fallersfeld à voix basse, ce qui n'était pas bon signe. Ne t'imagines pas que je vais grever mon budget pour ta sale bestiole ! Tais-toi, je connais la chanson. Prodige ou pas, si Laska ne s'assagit pas, elle ne courra plus, je te le jure !

— C'est moi qui paierai, dit Hartung. — Il attendit que tous les chevaux fussent à terre pour faire signe à Pedro. — Mais si Laska gagne la Coupe d'Italie, tu me rembourseras !

— C'est du chantage, Horst !

Fallersfeld se détourna, prêt à s'éloigner d'un pas souple. Avant de le faire, il regarda Laska qui leva la tête et retroussa les naseaux.

— Elle ne m'aime pas..., constata-t-il d'un air vexé.

— Ça vous étonne, Baron ?

Hartung éclata de rire et flatta le cou de la jument.

— Et le box ? Elle a aussi besoin de son box personnel ? On la mettra à côté de Fenerwind, c'est le dernier de la rangée. Elle pourra s'exercer à sa guise contre le mur de brique.

L'équipe allemande ne termina ses installations qu'à la nuit tombée. On donna à manger aux chevaux, on les bouchonna, et le vétérinaire vint les examiner. Il s'arrêta à quelques pas de Laska pour l'observer. Elle se tenait immobile, la tête tournée de l'autre côté.

— Pas avec moi, ma belle, ça ne prend pas ! s'exclama le docteur Rölle. Pedro, comment va-t-elle ?

— Emmerdante, comme toujours ! Je la déteste, cette canaille, dit Romanowski en serrant les poings. Elle est en train de me vieillir de dix ans !

— N'empêche que vous passez toutes vos nuits avec elle, et vous ne la quittez plus d'une semelle...

— Justement, Docteur, on se déteste à tel point, tous les deux, qu'on a besoin l'un de l'autre pour être heureux.

Rölle s'accroupit pour examiner les articulations et les flancs de Laska.

— Elle n'est pas enflée ?

— Non.

— Elle a bien supporté le transport ?

— Avec une certaine nervosité, comme d'habitude.

— Et depuis, elle s'est promenée ?

— Vous me prenez pour qui ? Évidemment, qu'elle a marché.

Romanowski donna une claque sur la croupe de Laska qui redressa aussitôt la tête et hennit doucement ; puis elle baissa les yeux sur le médecin avec l'air de dire : « Foutez-moi la paix, je suis prête. »

— Je lui ai fait faire le tour du propriétaire, mais je crevais de peur qu'elle se trouve mal, avec cette chaleur. Tu parles ! Elle m'a échappé, m'a fait tomber dans le sable et s'est mise à galoper en rond jusqu'à ce que son maître la rappelle à l'ordre. La chaleur ? Elle s'en balance, oui !

Le docteur Rölle lui souleva les paupières, examina les yeux bruns, et haussa les épaules.

— Elle me fera perdre mon latin, cette jument. Elle ne se comporte

pas comme un cheval normal. Elle doit avoir quelque chose au cerveau...

Et il quitta l'écurie en emportant sa sacoche.

Romanowski installa sa propre chambre à coucher : une couverture étalée sur la paille, une lampe à pile accrochée au mur, la couverture d'été de Laska roulée en guise d'oreiller. Il se déshabilla, ôta ses bottes et se coucha immédiatement en exhalant un soupir bruyant.

— Bonne nuit, vieille vache ! dit-il avec tendresse.

Enfin un peu de calme. Enfin pouvoir rester étendu et dormir ! Quoi de plus agréable que l'écurie ? L'odeur du foin, de la paille, des bêtes, les grognements et les grondements, un léger hennissement de cheval qui rêve. C'était un univers nocturne que Romanowski n'aurait pas échangé pour le lit le plus somptueux.

Il s'étira, alluma la lampe de poche et entama un roman policier. Il aimait les bonnes bagarres de gangsters. Mais il en voulait toujours aux commissaires de ne pas résoudre les problèmes à sa façon à lui.

Il s'endormit vers vingt-trois heures. Pour lui, le cas de « l'assassin du marais » était réglé.

Sans qu'il s'en aperçût, le « Cas Romanowski » commençait.

Le soir même, Horst Hartung alla chercher Angela Diepholt à l'aéroport de Rome avec un grand bouquet de fleurs sur les bras. Fallersfeld lui avait dit pendant le dîner, à l'hôtel :

— Puisqu'il ne faut jamais laisser seuls les enfants ni les fous, Angela arrive dans une heure.

Angela était resplendissante avec son tailleur rose tendre et son foulard noué autour de ses longs cheveux.

— J'ai l'impression d'être poursuivi, dit Hartung.

— C'est exactement ce qui se passe, mon cher.

Angela se suspendit à son cou.

— Voilà quatre semaines que je ne t'ai pas vu.

— Tu sais bien, l'entraînement. Il fallait préparer Laska pour la Coupe.

— Bien sûr. Je suis simplement venue pour me rappeler à ton bon souvenir.

— Ça me fait plaisir, Angela.

— Oh ! tu as mieux menti à l'occasion. Ton baiser ressemblait à une formalité. Et les roses, c'est la secrétaire de l'hôtel qui est allée les acheter, non ?

— Poison !

Hartung entraîna Angela vers un taxi. En chemin, ils n'échangèrent pas un mot. Angela admira la traversée de Rome, les maisons

blanches, les pins, les cyprès, les enfants qui jouaient en criant, les petites Fiat qui se faufilaient dans les embouteillages, les ruines, témoins de plusieurs millénaires, le dôme de Saint-Pierre.

— Où allons-nous ? demanda le chauffeur en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur.

— Hôtel Terminus, répondit Angela d'autorité.

— Quoi ? fit Hartung. Tu ne viens pas chez nous ?

C'étaient ses premières paroles depuis l'aéroport.

— Non. Je ne suis qu'une touriste de passage, en visite à Rome, et non pas un membre de votre équipe.

— On se revoit quand ?

— Appelle-moi quand tu auras le temps.

— Ce soir. On peut sortir, si tu veux.

— Et Laska ? demanda-t-elle incisive. La prune de tes yeux ?

— Pedro est auprès d'elle.

— Vous ne trouvez pas que vous exagérez un peu ? Ce culte du cheval ! Les vaches sacrées en Inde sont vraiment de pauvres bêtes, à côté.

— Laska est nerveuse.

— Elle est toujours nerveuse ! On ne t'a jamais dit qu'une fiancée négligée peut devenir nerveuse, elle aussi ?

— J'en appelle à la raison de cette fiancée.

— Tu ferais bien de dire la même chose à Laska, de temps en temps, puisqu'elle te comprend si bien.

— Voilà l'hôtel Terminus ! dit le chauffeur en freinant.

Hartung se pencha vers lui.

— Faites le tour du pâté de maisons.

— Bien, monsieur.

Le chauffeur fit un signe de dénégation au portier qui accourait, et appuya sur l'accélérateur.

— C'est de la séquestration arbitraire ! sourit Angela.

— Ici, au moins, je peux te dire trois mots sans que tu te sauves !

Hartung sortit de sa poche une grande feuille de papier qu'il déplia sous les yeux d'Angela.

— Tiens, lis ça.

— Pourquoi ?

Angela parcourut les lignes. C'était une sorte de programme : concours hippique sur concours hippique, des noms célèbres de parcours, des prix, des coupes, des honneurs, une armée de dates. Angela écarta le tout.

— C'est un très très vieil alibi ! Tu ne vis donc que pour sauter par-dessus des obstacles ?

— Pour le moment, oui. Tu ne comprends pas ?

— Non !

— L'éternel problème ! Je ne suis pas un petit paysan qui cultive des betteraves ou gave des cochons, moi. J'ai un boulot vachement dur. Je travaille jusqu'à en perdre le souffle pour la gloire du sport équestre.

— Tu parles comme un camelot. Pour la gloire ! Quelle absurdité ! Qu'est-ce que tu en retires ? Qui est-ce qui va s'occuper de toi si tu te casses les reins, si tu ne peux plus marcher ? Il y aura quelques articles dans les journaux, quelques photos, et puis terminé ! Oublié ! Écarté ! À la saison suivante, personne ne parlera plus de Horst Hartung. Seul celui qui est en selle vaut quelque chose, un Hartung en voiture roulante est balayé de la piste sans tarder. Et tu le sais parfaitement, Horst !

— C'est exactement la façon dont je vois les choses. Tout comme les soldats, obéir, vaincre, ou mourir.

— Et on appelle ça du sport !

C'était maintenant la troisième fois qu'ils repassaient devant l'hôtel Terminus. Le portier se précipitait sur le taxi à chaque tour, et en voyant l'auto s'éloigner de nouveau, il se frappa le front de l'index. Le chauffeur haussa les épaules en appuyant sur l'accélérateur. Tant qu'ils paient, ils peuvent bien faire ce qui leur plaît.

— Je voudrais descendre, Horst.

— Mais nous nous aimons, Angela !

— Je ne pense pas que des rencontres fortuites dans tous les coins du monde, au hasard des Grands Prix, soient de l'amour. Cela te suffit ? Moi pas. Je veux vivre avec toi, voilà. Et non rester toujours à l'ombre de l'écurie.

— Ta rhétorique est de nouveau indiscutable aujourd'hui.

Hartung se renversa en arrière sur la banquette et poussa un soupir. Il tapa légèrement l'épaule du chauffeur qui fit un signe de tête.

— Je t'ai promis qu'on se marierait après les Jeux Olympiques.

— Mon Dieu ! Il y a encore trois ans ! – Elle secoua la tête. – Il va falloir nous séparer, Horst.

— Angela !

Hartung tâtonna à la recherche de sa main, mais elle l'évita d'un geste brusque. Les lumières de l'hôtel approchaient. Quelques secondes encore.

— Angela, tu veux vraiment que je plaque tout maintenant, alors que l'étoile de Laska est au zénith ? Tu sais mieux que personne ce dont elle est capable !

— Je m'en fous ! s'écria Angela furieuse.

Elle ouvrit la portière du taxi avant qu'il ne se soit tout à fait arrêté, et sauta sur la chaussée. Le groom arriva trop tard cette fois, pensant qu'ils allaient repartir pour un tour. La vue de la signorina sautant en marche et cherchant son équilibre à grand-peine l'effraya. Les freins

crissèrent.

— Madonna mia ! s'exclama le chauffeur en joignant les mains.

— Angela ! – Hartung se pencha à l'extérieur. – On ne peut pas se séparer comme ça. Je passe te prendre dans une heure.

Mais l'avait-elle entendu ? Elle s'engouffra dans l'hôtel et disparut sans se retourner. Le portier vint chercher les deux valises dans le coffre, dévisagea Hartung comme s'il s'agissait d'un chasseur d'hommes, échangea quelques mots avec le chauffeur et s'éloigna dignement.

Une heure plus tard, Hartung s'adressa au chef de la réception qui affecta un air désolé.

— Je regrette, Monsieur, Madame est sortie.

Et le lendemain matin au téléphone :

— Je regrette, Monsieur, Madame n'est pas à l'hôtel.

À midi, au terme d'un entraînement éprouvant :

— Je suis désolé, Monsieur, Madame fait dire qu'elle est partie en excursion sur la Via Appia.

Dans la soirée – Hartung avait enfilé un smoking et acheté deux places pour *La Bohème*, à l'Opéra :

— Je regrette, Monsieur, on est venu chercher Madame il y a environ une heure.

— Comment ? On est venu la chercher ? – Il n'en revenait pas. – Vous lui avez remis ma lettre ?

— Bien sûr, Monsieur. Quelle question !

— Et qu'est-ce qu'elle en a fait ?

— Elle l'a enfouie dans son sac.

— Sans la lire ?

— Pour autant que je sache, oui.

— Qui est venu la chercher ?

Le réceptionniste regarda Hartung avec compassion.

— Monsieur... Notre maison est réputée pour sa discrétion. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Non, merci.

Hartung se détourna. En sortant, il déchira les billets d'Opéra, et les jeta dans un grand cendrier. Puis il erra sur la Via Veneto, but trois Camparis, écarta les offres de quatre jolies filles très chères, s'ennuya au spectacle d'un médiocre striptease et revint à son hôtel. Fallersfeld était au bar avec le reste de l'équipe, en compagnie d'une dernière bière.

— Voilà notre champion de la culture ! ricana Fallersfeld. Alors, c'était bien ?

— Un cognac et une bière ! commanda Hartung. Aujourd'hui, je me saoule ! ajouta-t-il d'une voix sombre.

Il s'installa sur un tabouret et lança un regard déjà alcoolisé autour

de la salle.

— La seule idée de monter à cheval me donne envie de vomir.

— À 8 heures demain matin, pour l'entraînement, n'oublie pas, s'esclaffa Fallersfeld. Ah ! On n'a peur de rien, sauf du « oui » fatal, hein ? Un cognac, une bière... pas davantage, compris ? Il faut être en pleine forme après-demain.

Dernière nuit avant le concours.

Angela continuait à se faire excuser. Dès qu'il avait un moment de libre, Hartung appelait l'hôtel au téléphone, mais la « dame » était constamment absente. À la fin, le réceptionnaire en entendant la voix de Hartung, se contentait de soupirer « comme toujours », et de raccrocher. Bloquer le téléphone n'avait désormais aucun sens.

Romanowski était mort de fatigue. L'entraînement avait été harassant. Laska sautait mal, sans entrain, sans le ressort auquel elle avait habitué son entourage. Elle ne paraissait plus prendre aucun plaisir à vaincre les obstacles. Fallersfeld tournait en rond, le rouge au front.

— C'est bien son dernier parcours, j'en fais le serment ! Laska ne courra plus avant de se soumettre à une certaine discipline. Ce n'est pas un rodéo ici !

Pourtant Romanowski semblait planer au-dessus de ces détails, il nageait dans le bonheur. Il venait de faire la connaissance d'une fille de rêve, tout droit sortie d'une revue suédoise. Rousse, moulée à souhait, visiblement amoureuse de lui. Elle se trouvait partout où il travaillait, qu'il promenât ou soignât Laska. Elle roulait les yeux, ondulait des hanches, gonflait la poitrine. Romanowski s'échauffait progressivement. Il commença par boire de la limonade, puis du whisky, et enfin, n'y tenant plus, il adressa la parole à la belle rousse.

— Signorina, dit-il en mimant les gestes d'un cavalier au galop. Joli hop-hop !

— Très joli, répondit la fille avec un fort accent italien. J'adore les chevaux.

Elle parle allemand ! exulta Romanowski intérieurement.

Adriana Lucca avait commencé son service.

Bonelli n'avait pas menti, l'affaire ne semblait pas compliquée. La victime avait pris feu et flamme dès les premières paroles. Au bout de cinq minutes, un volcan s'était réveillé en elle.

Un vieux proverbe affirme que l'amour inhibe les facultés mentales et abêtit considérablement l'homme. En plus, Romanowski n'était pas du genre Don Juan. Aucune femme ne courait après lui, pas même du regard. La nature ne l'avait guère favorisé. Il ne possédait rien qui fût

susceptible de séduire le cœur d'une femme. Les efforts d'Adriana Lucca ne pouvaient par conséquent manquer de porter leurs fruits.

Elle connaissait bien son métier. Avec toutes les fleurs de l'art, elle conquît Romanowski en un tournemain. Lui ne comprenait même pas comment tout cela pouvait lui arriver. Que le sort l'eût choisi, lui, alors que des centaines d'hommes gravitaient autour d'elle, qui semblaient jouer les mannequins ! Il fallait justement qu'elle tombât sur lui, un palefrenier puant et moche.

Cela commença pendant l'exercice en plat. Hartung montait Laska avec prudence. Il n'était pas encore très familiarisé avec le terrain, et il lui fallait localiser les racines à moitié cachées, les nids-de-poule, les inégalités, tous ces pièges anodins en apparence qui peuvent fouler une jambe de cheval. Adriana trotta aux côtés de Romanowski, sous les regards étonnés des autres cavaliers et valets, et surtout de Fallersfeld qui n'avait pas oublié l'épisode Luisa Gironi à Aix-la-Chapelle. Il ne faisait pas la différence entre Hartung et Pedro – tous les trois, Laska comprise, constituaient une entité. Que cette entité se fissurât, et la catastrophe n'était pas loin. Angela représentait la seule exception à cette règle ; ce n'était pas elle qui détruirait la trinité, bien au contraire. Hartung n'avait pas encore compris cela.

— Madonna ! s'écria Adriana le deuxième jour, en voyant Hartung sur Laska. Et c'est toi qui prépares le cheval !

— Évidemment ! répondit Romanowski en faisant l'important. Le maître se contente de la monter ; moi, je veille à la condition du cheval et du cavalier. C'est moi qui suis responsable de leur forme physique.

Il s'efforçait de parler un allemand impeccable, sans intonations dialectiques, mais il ne tarda pas à reléguer ce genre d'effort à l'arrière-plan, en se disant qu'elle comprendrait fort bien les propos internationaux qu'il se préparait à lui servir.

— En un mot, je suis au cheval ce que l'huile est au moteur, si tu vois ce que je veux dire.

— Oui, oui. – Elle lui envoya un sourire tellement enjôleur que Pedro sentit son cœur se fondre. – Tu es le grand homme de l'équipe.

Pedro la prit par la taille – les propos internationaux –, et la regarda en souriant de toutes ses dents, au bord de l'apoplexie. Adriana s'amusa à le chatouiller.

— Je te montrerai Rome, lui dit-elle en se pressant contre lui comme une chatte en chaleur. La Via Veneto, les petits bars, toi et moi, tout seuls.

Romanowski prit son courage à deux mains. Il attira Adriana plus près de lui, l'embrassa comme un barbare et s'étonna de l'entendre piailler comme une souris entre les pattes d'un chat. Puis il la lâcha et reprit son souffle. C'était le premier baiser qu'il ait ressenti jusqu'à

l'extrémité des orteils.

— Demain, Poupée, dit-il hors d'haleine. Demain. Ce soir, il faut que je reste auprès de Laska.

— Aujourd'hui ! répliqua Adriana. Ou jamais. — Ses yeux flamboyaient. — Tout de suite !

— Mais, ma jolie, la coupe...

Romanowski, aux abois, jeta un coup d'œil circulaire, et entraîna Adriana derrière un buisson à l'abri duquel il se remit à l'embrasser avec fougue. Il eut le malheur de poser la main sur la poitrine de sa conquête, et la brûlure qui en résulta emporta ses derniers scrupules. Il oublia Laska. Que devient la morale devant un tel ouragan ? Elle se fane comme une fleur dans le désert.

— Je couche dans l'écurie, dit-il d'une voix rauque. — Il aurait donné cher pour une bière glacée. — Ce n'est pas trop moche pour toi ?

— Trop moche ? répéta Adriana gentiment.

— Oui. Tu comprends ?

— Tout, dit-elle en se dressant sur la pointe des pieds. Un baiser, mendia-t-elle, et Romanowski comprit lui aussi, sur-le-champ.

— À 10 heures, dans l'écurie, dit-il encore, 10 heures ! Tout le monde sera parti. Je préparerai un lit comme dans les Mille et Une Nuits. Au fait, Poupée, comment tu t'appelles ? Moi, je suis Pedro.

— Et moi, Adriana.

— Adriana... Comme une musique.

Il l'enlaça une dernière fois et l'embrassa avec violence jusqu'à ce que Hartung l'appelât.

— C'est mon maître, soupira-t-il en contemplant encore sa conquête. Mon Dieu, qui aurait jamais cru... ?

Tout ce que faisait Romanowski, il le faisait consciencieusement. Il installa un nid d'amour à côté du box de Laska, comme les Suédois n'en avaient même pas eu durant la guerre de Trente ans. Beaucoup de paille, puis une couverture moelleuse, une lanterne d'écurie romantique, un plateau en bois avec du saucisson, du jambon et du pain blanc, du vin et des oranges. Il cloua ensuite une couverture à l'entrée, sur les poutres, pour cacher les côtés afin de conférer à son petit coin un air d'intimité.

Après en avoir terminé avec la chambre à coucher, Romanowski entreprit de se récurer lui-même. Dès que tout le monde se fut éloigné, il alla chercher dix seaux d'eau qu'il versa dans un bac, se déshabilla et prit son bain. Mais cela ne se fit pas sans peine. Il commença par contempler l'eau un instant d'un air pensif, trempa un doigt, puis une jambe, respira à fond, et finalement, il s'assit dans l'eau froide.

Tout cela pour l'amour, se dit-il. Pourvu que le froid n'ait pas de répercussion ailleurs !

Le bain le rafraîchit, à sa grande surprise. Comme il était seul dans

son domaine, il se mit à évoluer tout nu, le corps ruisselant d'eau, fit quelques flexions des genoux et se déclara fin prêt pour le grand combat nocturne. Puis il enfila son caleçon et regarda sa montre.

Il lui restait une demi-heure.

Pendant ce temps, Adriana Lucca téléphonait à Bonelli pour demander une augmentation.

— Espèce de crétin ! grogna-t-elle dans le téléphone. Du travail facile ! C'est un géant ! Un monstre ! Un ogre ! Un bâtard de mammoth et de saurien ! Il va me broyer !

— Alors, arrange-toi pour rester toujours sur le dessus, conseilla Bonelli avec flegme.

— Je m'y refuse ! hurla Adriana.

— Je fouetterai ton beau petit derrière à le rendre tout bleu, cara mia ! Il faut que tu l'occupes, voilà ton boulot. Comment tu t'y prendras, je m'en fous, c'est ton affaire. Luciano attendra dehors. Quand tu lèveras la lampe rouge à la fenêtre de l'écurie, cela voudra dire que l'heure a sonné. Ce ne sera plus alors qu'une question de secondes.

— Laska va se jeter sur lui.

— T'occupe pas, c'est nos oignons. Occupe-toi de ton saurien, c'est tout ce qu'on te demande !

Adriana et Luciano rejoignirent l'écurie dans une petite Fiat qu'ils garèrent à l'écart, sous un arbre. Puis ils se glissèrent dans l'ombre des vans et des camions.

Tout était obscur, seule une petite lumière solitaire brillait à la dernière fenêtre de l'écurie.

— Reste à proximité, Luciano, implora Adriana prise soudain de peur. Si je crie, tu viens tout de suite et tu tapes. Tu as ta matraque sur toi ?

— Toujours.

Luciano Pavese grimaça un affreux sourire. C'était un cerveau faible, mais il accomplissait toujours les besognes spéciales avec la précision d'une machine. Il était dévoué corps et âme à Bonelli, car Bonelli fut le premier à le traiter comme un être humain.

Adriana se glissa dans l'écurie ; à peine si la porte grinça. Accueillie par une forte odeur d'urine et de fauve, elle se faufila dans le noir. Ce qui constituait l'univers de Romanowski la fit, elle, presque défaillir d'horreur. De ses mains tremblantes, elle se couvrit le visage, puis l'homme émergea d'une couverture, presque nu, un amas de chair et de muscles, et il vint vers elle.

On ne peut vraiment pas dire qu'Adriana manquait de points de comparaison, mais le spectacle qui s'offrait à elle lui coupa la respiration. Ses yeux s'agrandirent lorsque Romanowski, sans prononcer le moindre mot, l'empoigna et la porta jusqu'à la couche.

Elle aurait été incapable de se défendre.

Ô Mamma mia, se dit-elle simplement. Il va me démolir. Il va me rompre les os. Luciano... viens vite avec ta matraque.

— Commençons par manger et boire un peu, dit Pedro en déposant doucement Adriana sur la couche. Le buffet froid est garni ! Tu n'as pas trop chaud, Adriana ? Déshabille-toi !

Ainsi débuta la « dolce vita » de Romanowski. Il ne tarda pas à approcher du septième ciel, car, aussitôt dit, Adriana déboutonna son corsage et dévoila des formes qui coupèrent le souffle au palefrenier.

Luciano Pavese attendit pendant dix bonnes minutes devant l'écurie. Comme la lampe rouge n'apparaissait pas – Adriana avait bien d'autres chats à fouetter –, il se faufila à l'intérieur de l'écurie et s'installa derrière une caisse à fromages, la matraque en main, prêt à foncer au moindre appel. Il portait un sac de cuir suspendu autour de son cou.

Le calme régnait. Les chevaux étaient fatigués, entraînement, canicule, changement d'air... On percevait de temps en temps un soupir, un raclement contre les parois des boxes, et du fond de l'écurie, un froissement de paille et des gloussements étouffés. Luciano ricana, et alla rendre visite à Laska. À ses pieds, dans la lumière tamisée, une couverture s'agitait, le combat devait être chaud.

Luciano agit prestement. Il enfila le veston d'écurie de Romanowski, suspendu à un clou, tira du sac une longue aiguille et ouvrit sans bruit la porte du box.

Laska semblait paisible, seules ses oreilles remuaient de temps en temps. Elle flaira l'odeur familière, et docile, fit un pas de côté sous l'injonction de Luciano. Elle se contenta juste de frissonner une fois, mais se laissa faire, confiante en son ami Pedro.

Luciano trouva vite l'endroit propice, sur la croupe de l'animal, et piqua. Puis il injecta rapidement le contenu de la seringue, retira l'aiguille d'un geste sec et se glissa hors du box.

Laska souffla bruyamment, étonnée. Elle tourna la tête et vit Luciano ôter le veston de Romanowski et le remettre à son clou. Puis il jeta un coup d'œil sur les corps enlacés. D'un mouvement preste, il saisit la lanterne et l'éteignit.

Romanowski grogna et jura dans l'obscurité.

— Pour un peu, j'aurais eu le cul grillé ! dit-il en tendant la main vers la lanterne. Mince alors, Poupée, tu serres bien !

Luciano sortit en courant de l'écurie, suivi, quelques minutes plus tard, d'Adriana. Romanowski rallumait sa lanterne, il mit la main sur la bouteille de vin qu'il vida d'un trait.

Je me soûle... La voilà filée. Elle a eu un choc. Quand ça nous prend, nous autres...

Puis il s'endormit et rêva de nuages rouges qui avaient tous le

visage d'Adriana. Il ne s'éveilla que lorsque ces nuages commencèrent à déverser un déluge sur sa tête, et il poussa un cri.

Hartung était debout devant lui, le seau à la main. À côté, dans son box, Laska dormait, étendue sur le flanc.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? hurla Hartung. Elle ne bouge plus !

— Laska ? — Romanowski s'ébroua comme un gros chien mouillé, jeta un coup d'œil sur le box et s'affola. — Debout, canaille ! hurla-t-il. Allez, hop !

— Tu es fou ? bredouilla Hartung. Et ivre, en plus !

— C'est toujours comme ça que je la réveille, la garce. Debout !

Mais Laska ne réagissait pas. Elle leva seulement la tête d'un air apathique, cligna des yeux, et se recoucha. Romanowski ne la quittait pas du regard, il était atterré.

— Elle le fait exprès, bégaya-t-il. Un nouveau tour à sa façon sans doute. Maître, si au moins on n'avait pas acheté cette salle bête ! Elle me rend fou !

C'était l'énigme la plus absolue. Hartung eut beau lui parler, la menacer du fouet, la frapper même, rien n'y fit, Laska ne broncha pas.

— Mon Dieu, elle doit avoir une faiblesse, murmura Hartung. Tu vois bien qu'elle ne peut pas se lever.

Fallersfeld, Hartung, Steenken, Winkler, Schockemöhle, et les autres, tout le monde avait envahi l'écurie. Romanowski dansait autour de la jument, l'injurait et la flattait tour à tour ; il s'agenouilla près d'elle et lui prit la tête sur les genoux. Laska ne réagissait toujours pas. Elle jetait sur le monde environnant un regard fatigué.

— Un vétérinaire ! hurla Fallersfeld aussitôt. Où est le docteur Rölle ? Et vite ! Horst, qu'est-ce qu'elle a ?

Hartung essayait d'ausculter l'animal.

— Je ne sais pas.

Ils s'y mirent tous, mais Laska resta étendue sur le flanc.

— Procédons par ordre, dit Fallersfeld d'une voix tremblante. Qui était de garde cette nuit ?

— Moi !

Romanowski joignit les talons, comme à l'appel.

— Et alors ?

— Rien à signaler, Monsieur le Baron.

— Qu'a fait Laska ?

— La fainéante, Monsieur le Baron.

— Vous en êtes tellement sûr ?

— Je n'ai pas arrêté de l'observer par-dessus le mur, Monsieur le Baron.

— Et vous n'avez rien remarqué ?

— Non, rien, Monsieur le Baron.

— Ce type n'est pas seulement idiot, mais aveugle, par-dessus le marché, hurla Fallersfeld. Est-ce qu'un cheval s'étend comme ça ?

— Pas un cheval normal, Monsieur le Baron.

Romanowski avala sa salive, il pensait à Adriana. S'ils l'apprennent, ils vont me castrer, se dit-il. Une chance que j'avais tout rangé. Pourvu qu'ils ne remarquent pas le parfum !

— Mais est-ce que Laska est un cheval normal ? reprit-il d'un air ingénu.

Fallersfeld capitula.

— Elle doit bien avoir quelque chose pourtant, dit-il à bout d'arguments. Mauvaise nourriture ?

— Allons donc, Monsieur le Baron, fit Romanowski en feignant d'être vexé. C'est toujours moi qui lui donne à manger.

— Un refroidissement alors ?

— Par cette chaleur ?

— Justement !

— Alors, elle devrait tousser.

Le docteur Rölle fit irruption dans l'écurie, mais il resta prudemment à quelques pas du box.

— C'est bien vrai qu'elle est calme ? demanda-t-il.

— Docteur, s'écria Fallersfeld, elle est comme paralysée. Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir ? Je n'y comprends rien !

— La circulation... – Il prit son stéthoscope et ausculta l'animal couché. – Le cœur est un peu plus lent seulement, non, ce n'est pas ça, dit-il étonné. Mais si je regarde ses yeux, je ne retrouve absolument plus le regard de Laska. C'est plutôt celui d'un âne crevé de fatigue. – Il lui releva les naseaux, ce qui était méritoire de sa part, car jusque-là, personne n'avait osé toucher à la bouche de Laska, hormis Hartung et Romanowski. La langue était épaisse et bleuâtre. Le docteur Rölle s'adossa à la paroi. – Empoisonnée, dit-il lentement.

— Impossible ! hurla Romanowski. Je ne l'ai pas quittée une seconde !

— N'empêche qu'elle a été empoisonnée. Une dose énorme de somnifère. Pedro, est-ce que vous ne vous êtes vraiment pas absenté de l'écurie ?

— Non, cria Pedro – et il ne mentait pas.

— Pas une seule minute ? Pour prendre l'air, pisser ?

Romanowski baissa le nez ; son visage se décomposa.

— Il faut bien faire ce qu'on a à faire, bredouilla-t-il.

— Ah ! Ah ! Où étiez-vous ?

— Derrière. Mais pas plus d'une minute. Vous êtes médecin, vous devez bien savoir combien de temps il faut pour pisser...

— Une minute..., gémit Fallersfeld en se passant la main sur les yeux. Le coupable a dû l'attendre, cette minute-là ! Une minute, ça suffit pour faire une demi-douzaine de piqûres. Docteur, est-ce que vous réussirez à la remettre sur pied d'ici midi ?

— Sur pied, peut-être. Mais pour la course, il ne faut pas y compter.

— Bon, s'écria Fallersfeld. Horst, tu vas immédiatement travailler Fahnenkönig. Romanowski !

— Monsieur le Baron...

Les talons claquèrent derechef.

— À partir de maintenant, je t'ordonne de pisser contre le mur intérieur de l'écurie, nom de Dieu ! Allez, les gars, au travail. Le toubib va s'occuper de Laska. Dans quelques heures, il nous faut la victoire, coûte que coûte.

À midi, Laska se tenait debout, en effet, à force de piqûres. Elle vacillait comme si elle avait trop bu, se tapait la tête partout, et en sortant à l'air frais, elle se mit à trembler et à faire mine de se recoucher. Romanowski l'entraîna à l'écart des autres, il avait honte. Pour une fois que ça lui arrivait ! L'amour est une chose drôlement dangereuse...

La musique avait fusé sur le terrain, et on l'entendait jusqu'au paddock. Hartung montait Fahnenkönig ; Fallersfeld et les jockeys allemands étudièrent le parcours, mesurèrent les distances, évaluèrent les points d'impact. La grande arène commença à se remplir de monde. Au-dessus de Rome, le ciel d'un bleu intense s'étendait sans un nuage, le soleil brûlait déjà.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? gémissait Romanowski. Pourquoi tu t'es laissé faire, canaille ? Je sais, je sais, c'est ma faute, j'ai compris. Ils me distraient avec la putain rousse, et pendant ce temps, on te donne une piqûre. Mais ça, ça reste entre nous, hein ?

Il serra la tête de Laska contre sa joue et pleura.

Une heure avant le début de la coupe, le docteur Rölle vint faire une visite à Laska. Il découvrit Romanowski, la tête à moitié enfouie dans la bouche de la jument, comme s'il voulait ainsi lui arracher le secret de ses entrailles.

— Alors ? fit-il amicalement. Qu'est-ce qu'on y voit ? Tout est noir, hein ?

Laska n'aimait pas le vétérinaire ; elle se mit à piaffer nerveusement.

— J'ai ma petite idée.

— Peut-on savoir ?

— Il me faudrait un grand seau de lait.

— Quoi ?

— Du lait ! – Romanowski prit un air rêveur. – Mon grand-père disait toujours : « Le lait, c'est le seul remède dont on puisse

s'enivrer. » Je voudrais donner un seau de lait à boire à Laska.

— Mon Dieu... Elle se contentera de le vomir. — Le docteur Rölle leva les deux bras au ciel. — J'y perds mon latin, Pedro. Ils lui ont injecté un produit qui résiste à tous les contrepoisons. Demain, Laska sera en forme, c'est sûr, mais ce sera trop tard.

L'équipe se réunit pour une ultime discussion. Horst Hartung montait Fahnenkönig, les chances des cavaliers allemands n'étaient pas mauvaises, mais pas au point de laisser espérer la victoire. L'entraînement avait révélé que les Italiens présentaient une équipe imbattable, en jumping comme en course de vitesse.

Fallersfeld ne songeait plus qu'à la seconde place. Donc pas de fautes sur les obstacles, surtout.

Horst Hartung avait encore essayé une dernière fois de joindre Angela, mais en entendant la phrase rituelle du réceptionnaire, il avait raccroché sans un mot. À présent, il fouillait la tribune d'honneur avec ses jumelles ; Angela se trouvait certainement quelque part, cachée dans la foule, mais il ne la découvrit pas.

Une fanfare militaire italienne défilait sur le terrain. Des vendeurs de glaces se glissaient entre les sièges en poussant des cris gutturaux. Le haut-parleur appela la maman d'une petite Luda, perdue du côté des chevaux.

Encore une demi-heure jusqu'au départ. Les palefreniers promenaient leurs précieuses bêtes dans l'enclos. Ricardo Bonelli et Stefano Grazioli, vêtus de complets légers du meilleur faiseur romain, rendirent une ultime visite à l'équipe italienne, avant de regagner leur loge, le cœur en paix.

— Bonne affaire, murmura Bonelli. Vous avez entendu ? Laska dort comme une marmotte. Les Allemands ne sont plus que des demi-portions.

— Attendons le début de la course, riposta Grazioli, le réaliste.

Pendant ce temps, Romanowski courait partout pour se procurer du lait. Mais on le renvoyait quand il présentait son seau, on le menaçait même une fois d'appeler la police. C'était à désespérer.

Soudain, il se heurta à Angela, venue elle aussi aux nouvelles.

— C'est vrai ? s'écria-t-elle de loin. Laska est malade ?

— Ils l'ont empoisonnée ! pleura Romanowski. Et maintenant, il me faut du lait, mais personne ne veut m'en donner. Avec du lait, je la remets sur pied en moins de deux !

Du lait. Angela prit le seau des mains de Romanowski et se sauva en courant.

Et elle eut du succès. Elle posa quelques gros billets dans la patte du laitier et alla chercher elle-même dans la glacière vingt litres de lait qu'elle versa dans le seau. Puis elle retourna en courant aux écuries.

Romanowski bondit de joie en apercevant Angela avec son seau

rempli jusqu'au bord.

— Du lait ! s'écria-t-il en lâchant la tête de Laska. Du lait, ma vieille ! Tu vas t'en gorger, hein, et après, tu bondiras comme une gazelle !

On ne sait pas encore aujourd'hui si le grand-père de Romanowski avait découvert une panacée, ou si Laska sentit d'elle-même que le lait était justement le remède qu'il lui fallait. À moins que seul le lait fût vraiment capable de neutraliser le poison qui avait envahi son corps. Elle but le seau tout entier, d'un seul trait, puis releva la tête, la bouche couverte d'écume, et regarda le soleil. Romanowski courut à l'écurie, saisit la selle et la posa sur son dos.

Plus que dix minutes jusqu'à l'ouverture officielle.

Discours du maire de Rome, puis du président des Concours Hippiques Internationaux Officiels.

Le premier concurrent : Harway Smith.

Il était prêt, en selle sur une magnifique pouliche.

Plus que cinq minutes.

Fallersfeld rentra la tête dans les épaules. Il venait par hasard de jeter les yeux sur le paddock. Romanowski promenait paisiblement Laska sellée, le dossard Onze devant les oreilles.

— Horst ! Reste ici ! ordonna-t-il. Horst ! Merde alors, ils sont complètement fous, ces deux-là !

Hartung traversa le terrain en courant. Laska le vit, elle leva la tête et lança un hennissement clair. Comme un cri de triomphe. Me voilà ! On peut y aller ! Tu peux me faire confiance, Maître...

Elle piaffait, et quand Hartung s'approcha, elle allongea le cou.

— En selle, Maître ! s'écria Romanowski rayonnant. En selle ! Et montrez-leur ce que c'est que sauter !

D'un bond, Hartung fut en selle. Romanowski lui tendit les rênes et recula. Hartung lança la jument, il la fit galoper jusqu'à la barrière de l'enclos, face à l'équipe allemande réunie dans un coin du terrain. Fallersfeld battit l'air de ses deux bras, et en voyant Hartung foncer sur lui, il fit un pas de côté.

— Mon petit ! dit Hartung penché sur l'oreille de Laska. Mon petit, si tu réussis... tu sais... !

Puis il la lança. Le corps fauve bondit à la rencontre du soleil, pardessus la barrière, et atterrit près des cavaliers allemands ; puis il demeura immobile, les oreilles même ne remuaient pas.

Horst Hartung souleva sa bombe noire.

— Horst Hartung demande l'autorisation de monter Laska, prononça-t-il à haute voix.

Fallersfeld, résigné, poussa sa casquette sur le nez.

— Message pour la direction de la Coupe, dit-il d'une voix enrouée à un des lads. Hartung monte Laska. Et moi, demain, je pars en

vacances.

Le soir, Bonelli s'enfuit discrètement de Rome, poursuivi par ses créanciers. Il était ruiné.

Laska avait pris la seconde place, derrière Piero d'Inzeo, avec huit pénalités. Mais sa performance donna la victoire à l'équipe allemande.

La Coppa d'Italia s'envola vers l'Allemagne.

Et tandis qu'on hissait les fanions allemands, et qu'on jouait l'hymne national des vainqueurs, Laska laissa tomber lentement la tête et s'endormit...

LE CHÂTEAU D'AMOUR DE LA COMTESSE DE B.

À 8 HEURES PRÉCISES, pour obéir aux ordres reçus la veille au soir, le garçon d'étage apporta le petit déjeuner. Il frappa à la porte du 245, attendit une réponse, frappa une seconde fois, et abaissa la poignée. La chambre n'était pas fermée à clef.

— Voici le petit déjeuner, Monsieur, dit-il de l'antichambre.

Puis il écouta discrètement, en serviteur accompli, la discrétion étant la vertu théologale par excellence dans l'hôtellerie. Mais rien ne vint. Il toussota, frappa à la porte de la chambre et recommença à attendre. Mon Dieu, se dit-il, il a le sommeil profond. Réveillé il y a une demi-heure par téléphone, le voilà déjà profondément rendormi. La vie de cavalier doit être une rude existence...

L'appartement était plongé dans un silence total. Le garçon d'étage décida d'ouvrir la porte, de glisser prestement sa table roulante dans la chambre et de se retirer aussi vite. Il en avait déjà tellement vu, dans l'exercice de sa profession ! Une célébrité comme Horst Hartung, et avec cette allure ! Même les femmes de chambre du second commençaient à roucouler autour de lui, et Dieu sait pourtant si elles sont gâtées dans ce domaine. Pourquoi serait-il différent des autres hommes qui viennent seuls à Paris ?

Il entra. Tiens, tiens, se dit-il. Le lit n'est pas défait, le pyjama est ouvert sur l'oreiller, tel que la fille l'a placé hier, M. Hartung n'est même pas rentré de la nuit. Qui sait où le bon vent l'a mené ?

Il poussa la petite table chargée devant le lit, mit le couvert, sans oublier le vase de fleurs entre la confiture et l'assiette de charcuterie, une attention spéciale de l'hôtel, car les fleurs matinales créent une atmosphère de bien-être ; puis après un dernier regard sur le lit, il quitta l'appartement avec la même discrétion que s'il avait surpris Hartung dans les bras d'une belle inconnue.

À 9 heures, Fallersfeld appela Hartung, en vain. Il poussa un grognement et raccrocha.

— C'est incroyable, dit-il. L'entraînement commence dans une demi-heure.

Il alluma un cigare et au bout de quatre bouffées, décida d'aller aux nouvelles. Sa chambre était située dans un autre couloir. Il passa devant des portes ouvertes et entendit ronronner des aspirateurs ; il frappa de toutes ses forces au 245.

Pas de réponse. Fallersfeld hocha la tête. Moins scrupuleux que le garçon d'étage, il entra sans façon et aperçut immédiatement le couvert du petit déjeuner et le lit intacts.

— Voilà qui est nouveau ! dit-il en se laissant tomber dans un fauteuil moelleux. Il se balade avant le concours. Grands dieux, dire que ça l'a pris, lui aussi. Et toute la nuit encore ! Tu entendras parler de moi, mon garçon !

Il saisit le téléphone et fit appeler Winkler, puis Schockemöhle, pour demander si par hasard ils n'avaient pas vu Hartung. Il apprit ainsi que Hartung s'était plaint de migraine, la veille, et avait annoncé qu'il se coucherait tôt. Winkler l'avait aperçu une fois encore dans le hall en grande conversation avec une dame élégante. Apparemment, une admiratrice en quête d'autographe.

— Ah ! Ah ! s'écria Fallersfeld. Qu'est-ce que je disais !

— Je ne crois pas, Baron, répliqua Winkler d'une voix ferme. Horst était d'humeur exécrationnelle, il voulait se coucher. Il n'a certainement pas recherché la compagnie d'une femme hier soir !

— Mais il n'est pas dans son lit ! Et il n'est pas rentré de la nuit ! Le petit déjeuner l'attend encore, le café est froid.

Fallersfeld prit une tranche de jambon entre le pouce et l'index, la roula et l'enfouit tout entière dans sa bouche.

— Alors, et Horst ? insista Winkler à l'autre bout du fil.

— Est-ce que je sais, moi ? Il a disparu. Il doit se prélasser quelque part dans Paris, dans un lit douillettement parfumé.

— Vous y croyez vraiment, Baron ?

— Quoi d'autre alors ? Une chose est certaine, il n'a pas couché ici.

— Il a peut-être des ennuis avec Laska et aura passé la nuit dans l'écurie.

— Nous n'allons pas tarder à le savoir.

Fallersfeld raccrocha. Il avala une seconde tranche de jambon et but une gorgée de café froid.

— Laska, prononça-t-il à mi-voix. Chaque fois que j'entends ce nom, c'est comme un coup de maillet sur mon crâne. Bien sûr, il s'est passé quelque chose de ce côté-là.

Mais il se trompait. Lorsque, aussitôt après le petit déjeuner, l'équipe allemande apparut sur le terrain préparé dans le parc de Saint-Cloud tout spécialement pour le Prix Rothschild, tous les chevaux étaient déjà au travail. Romanowski montait Laska, un peu à l'écart des autres, comme toujours. L'entraînement habituel. Il lui fit même accomplir quelques déboîtés en plein galop, figures que

Hartung appelait « tour volant », une spécialité de Laska qui lui faisait gagner quelques précieux dixièmes de seconde en finale.

Fallersfeld repoussa sa casquette sur la nuque. Son visage poupin semblait décontenancé.

— Erreur, les enfants, dit-il d'une voix sourde. Laska est en pleine forme, et Hartung a disparu. Et Angela qui débarque à la gare du Nord à 10 h 27... Je sais, je sais, vous avez une foule de bonnes raisons pour couvrir Hartung d'alibis, mais Angela a un sixième sens en matière de mensonges. Elle voit tout, elle lit tout sur sa figure, tout simplement. Et il a beau se baigner plusieurs fois, elle discerne tout de suite un parfum étranger. Pedro ! cria-t-il en agitant les bras.

Romanowski arriva et fit stopper Laska à quelques pas de Fallersfeld. Ils se détestaient tous les deux, sans raison, la jument et le chef de l'équipe, mais qui peut lire dans une âme de cheval ?

— Monsieur le Baron ?

— Où est Hartung ?

— Je n'en sais rien. Je croyais qu'il allait venir avec vous.

— Est-ce qu'il est encore venu ici hier soir, très tard ?

— Non, Monsieur le Baron.

— Vous ne l'avez plus revu ?

— Pas même son ombre...

— Curieux...

Fallersfeld fit demi-tour, l'air pensif. C'était la première fois que Hartung manquait à l'appel. La première fois aussi qu'il allait donner la priorité à une femme, au détriment du travail.

— S'il n'est pas là à 11 heures, ajouta-t-il, nous aurons tout lieu de nous inquiéter.

11 heures sonnèrent, puis midi, et Horst Hartung ne revenait toujours pas. L'entraînement matinal était terminé depuis longtemps, on bouchonna les chevaux et on leur donna à manger.

Debout au bord de la pelouse, les cavaliers assistaient à la mise en place des obstacles et des haies. Chez les Italiens, un bouchon de champagne claqua, il devait y avoir un anniversaire. Assis à l'écart, les Anglais écoutaient un discours de leur entraîneur, tandis que les Russes photographiaient les obstacles. Quant aux Suédois, ils avaient déjà regagné leur hôtel.

— Il s'est passé quelque chose, dit Fallersfeld, d'une voix cassée. Horst ne peut oublier Laska pour une femme, aussi belle soit-elle. Mon Dieu, et s'il était allé à Montmartre se faire embarquer par des chenapans ou je ne sais qui ? Il arrive toutes les nuits que des étrangers en quête d'aventures se fassent assommer et voler. Que ce soit à Hambourg, Londres, New York ou Paris, c'est partout la même chose ! – Fallersfeld fit des yeux le tour de son équipe. – La police... Qu'en pensez-vous ?

Romanowski arrivait en courant des écuries.

— Il n'y est pas, Monsieur le Baron, à l'hôtel, je veux dire. Mais il a dû y passer.

— Quoi ? Il a dû passer à l'hôtel ?

— Dans sa chambre, oui. J'ai téléphoné au garçon d'étage ; il m'a dit qu'il avait mangé deux tranches de jambon... Mais personne ne l'a vu.

Fallersfeld fit une grimace et tourna la tête sans donner d'explication sur les deux tranches de jambon portées disparues. La police, se dit-il, il n'y a plus d'autre solution. Horst Hartung a disparu dans Paris.

L'inspecteur Jacques Labois fut chargé de l'enquête et des interrogatoires auxquels il procéda avec le maximum de discrétion. Il contempla un instant le lit intact et écouta avec patience Fallersfeld chanter les louanges de sa vedette.

— Bon, très bien, dit l'inspecteur Labois. Mais personne n'est parfait... – Avec Fallersfeld, il pouvait heureusement parler français, car le baron possédait cette langue comme s'il était natif des bords de la Loire. – Monsieur le Baron, supposons pour commencer que M. Hartung soit allé traîner dans Paris...

— Il connaît déjà Paris, il n'a plus besoin de se promener à travers les rues. Quant à Montmartre, ça ne l'intéresse que sur le plan de l'histoire de l'art. Paris en tant que ville de l'amour, ça n'existe pas pour lui.

— Vraiment ? fit Labois avec un petit sourire sceptique.

— Vraiment, Inspecteur. Hartung va se marier, il est heureux, il a une fiancée délicieuse, et toute jeune.

— J'en ai connu, des hommes, mariés à des femmes splendides, et que j'ai retrouvés derrière des portes crasseuses, en compagnie des femelles de la pire espèce... Bon, votre Hartung n'est pas de cette sorte, je veux bien vous croire. Mais alors, où peut-il bien se nicher ? Dans Paris ? La nuit ? Mon cher Baron, un lit intact, à Paris, ça ne peut pas avoir deux significations...

— Il arrive que les jockeys soient menacés de mort ou d'enlèvement, en cas de victoire, nous avons déjà connu ça !

— Dans les romans ou dans les films, ricana Labois.

Fallersfeld commença à transpirer, signe chez lui d'une fureur inquiétante, prête à éclater.

— À Chicago...

— Mais nous sommes à Paris, Monsieur le Baron. – L'inspecteur s'assit sur un coin de table et ouvrit son porte-documents. – Je vais vous prouver qu'à Paris, toutes les affaires criminelles commencent – ou se terminent – par ces mots : cherchez la femme !

Labois écouta ensuite les dépositions du personnel de l'hôtel jusqu'à

trois heures, puis celles des clients qui étaient passés assez tard dans le hall. Une image ne tarda pas à se cristalliser : on avait vu Horst Hartung pour la dernière fois dans le hall de l'hôtel vers vingt et une heures, après le dîner, en compagnie d'une dame extrêmement élégante. Ensuite, plus rien, aucune trace durant toute la nuit et la matinée suivante. On n'arriva plus à préciser s'il avait quitté l'hôtel avec la dame, car il y a tant d'allées et venues en début de soirée qu'on ne peut pas faire attention aux faits et gestes de chacun.

Puis Labois referma son bloc.

— Alors, conclut-il avec un sourire malicieux, nous y voilà bien, hein ? Cherchez la femme... ! Élégante, aristocratique, une femme qui ne passe pas inaperçue, affirme le réceptionnaire. Et on peut faire confiance à son jugement, il connaît les hommes mieux que le Bon Dieu lui-même. Alors, Monsieur le Baron, vous êtes toujours aussi sceptique ?

Effondré dans un fauteuil, Fallersfeld contemplait le tapis. Il a dû perdre la tête, se dit-il. Il y a des femmes qui sont capables de vous faire perdre jusqu'à la dernière étincelle de raison. Mais Hartung, Hartung justement... C'est incompréhensible.

— Qu'est-ce que la police a l'intention de faire ?

— Rien, répondit Labois.

— Initiative particulièrement spectaculaire !

— Devrions-nous parcourir les rues de Paris avec un haut-parleur : « Monsieur Hartung, l'heure de l'amour est passée ! Rentrez à votre hôtel ! »

— Très drôle...

— M. Hartung reviendra quand il sera fatigué d'amour. Chez les uns, ça vient vite, chez d'autres, ça peut durer longtemps... Je ne connais pas la constitution de M. Hartung.

Il se préparait à quitter l'hôtel lorsqu'un page se présenta à la porte, raide, stylé, fier de son uniforme rouge.

— La dame avec qui M. Hartung s'est entretenue hier soir est dans le hall. Elle vient d'arriver à l'hôtel.

— Seule ? hurla Fallersfeld en bondissant sur ses pieds.

— Oui, toute seule.

— Elle vient sans doute chercher une chemise propre pour lui, lança Labois, nullement surpris de ce qu'il venait d'apprendre.

Fallersfeld faillit s'étrangler.

— Décidément, votre humour est imbattable... Allez, vite en bas, avant qu'elle ne file !

— La dame a réservé une table au restaurant, ajouta le page.

— Ah bon ! – Labois leva les mains et adressa à Fallersfeld un sourire apaisant. – Un Français à table prend tout son temps. Inutile de vous presser, Monsieur le Baron. – Puis il retrouva son sérieux. –

Savez-vous que nous en revenons à notre point de départ ?

— Naturellement, je le sais ! explosa Fallersfeld. Si elle vient seule, cela prouve que Hartung, la nuit dernière, n'a pas...

— À moins que ce ne soit une mante religieuse qui bouffe son mâle après l'accouplement !

— Inspecteur, je suis à bout de nerfs. Une plaisanterie encore, et je fais une attaque. Savez-vous qu'on court demain le Prix Rothschild ? La première manche débute à 14 heures. Pensez à la catastrophe que représenterait l'absence de Hartung ! Toute la presse mondiale vous tomberait sur le dos !

— Dans ce cas, j'inviterais toute la presse mondiale à chercher un homme dans Paris. Et moi, pendant ce temps, j'irais à la recherche d'un veau à deux têtes. Parions que je serais gagnant ?

L'inspecteur Labois hocha la tête et mit son porte-documents sous le bras, puis il s'en alla vers l'ascenseur, suivi d'un Fallersfeld au cou tendu comme un taureau prêt à l'attaque.

Lorsque, dans le hall de l'hôtel, l'inspecteur Labois lui adressa la parole devant le kiosque à journaux, la dame fronça les sourcils. Elle cherchait une revue de mode, et ce n'est pas l'effroi, mais la surprise qui se lut dans son regard. L'inspecteur la pria de lui accorder quelques instants d'entretien.

Fallersfeld s'inclina ; il rendait hommage à la régularité et à la perfection de la beauté féminine.

— Je suis désolé de vous importuner, madame, dit Labois. Quelques questions seulement. Quand je vous aurai expliqué...

— Fallersfeld..., coupa le baron, et d'emblée il accorda toute sa confiance à la dame.

— Comtesse Élise de Béricourt, répondit-elle d'une voix chaude, fort agréable.

Son regard interrogateur allait de Fallersfeld à Labois. Elle a de grands yeux bruns comme Laska, songea le baron. Et cette comparaison lui déplut.

— Comtesse, reprit Fallersfeld. C'est une histoire absurde... Vous connaissez Horst Hartung ? Excusez ma franchise, mais on vous a vue hier soir en compagnie de Hartung, et depuis, il a disparu sans laisser de traces.

— Non ! – Ses yeux bruns s'écarquillèrent et ses lèvres se mirent à trembler. – Disparu ? Comment cela ?

— M. Hartung s'est évaporé de la surface de la terre. – Labois plissa les yeux à la façon des myopes. – Plusieurs témoins vous ont vue, Comtesse, hier soir, ici même, en compagnie de M. Hartung. Depuis,

toute trace de lui se perd.

— Et vous voulez que je vous révèle sa retraite ? – Elle se mit à rire. – Je regrette, messieurs, mais je ne peux rien vous dire d'intéressant. J'ai demandé en effet un autographe à M. Hartung, hier soir. Nous nous étions déjà rencontrés l'an dernier à un tournoi, et avons bavardé quelques minutes. Ensuite, il est parti.

— Il est parti ? Où cela ?

Les yeux de Labois étincelaient.

— Il est sorti de l'hôtel et voulait aller à Saint-Cloud rendre visite à son cheval, Laska. Il m'a proposé de l'accompagner, mais j'ai dû refuser car j'avais un rendez-vous ici, avec des amis. Le marquis de Lafourge et sa femme. Vous les connaissez certainement, Inspecteur ?

Labois acquiesça d'un signe de tête. Lafourge était un alibi inattaquable. Celui qui essayait de pousser une enquête de son côté allait au suicide professionnel à coup sûr.

— Et Hartung est parti pour Saint-Cloud ?

— Je le suppose. Il a quitté l'hôtel, c'est tout ce que j'ai pu voir.

— Pourtant, il n'est pas arrivé jusqu'à Saint-Cloud.

Fallersfeld était blême. La comtesse de Béricourt donna quelques signes de nervosité, elle triturerait son journal de mode. Un diamant gros comme une noisette étincelait de tous ses feux à son doigt.

— C'est affreux, dit-elle. Vous craignez un crime ? Mon Dieu, comment peut-on jamais retrouver quelqu'un qui s'est évanoui dans Paris ?

— À mon tour, Comtesse, intervint Labois après un coup d'œil sévère sur Fallersfeld. Il n'y a que trois possibilités : ou bien l'homme réapparaît de lui-même, ou bien on le retrouve, le plus souvent mort à la vérité, ou bien il reste disparu.

— Et c'est tout ce dont la police française est capable ? dit Fallersfeld avec accablement.

— Oh, Monsieur le Baron ! Nous ne manquons pas de moyens... Vingt-quatre heures après le moment de la disparition, je peux mettre sur pied une opération de recherche de grande envergure. Radio, télévision, journaux, tracts, affiches, promesse de récompense... N'importe quelle indication peut nous mettre sur la voie... – Labois toussota. – Mais pour l'instant, nous ne pouvons qu'attendre. Imaginez que nous lancions la grande offensive, et voilà M. Hartung qui réapparaît, sorti tout chaud d'un lit douillet.

Fallersfeld était consterné ; il se trémoussa en jetant un coup d'œil à la dérobée sur la comtesse.

— Inspecteur Labois, je vous en prie...

L'inspecteur fit un grand geste du bras ; aussitôt quelques messieurs s'approchèrent, des hommes qui bavardaient là dans le hall depuis un certain temps et que le baron n'avait même pas remarqués, tant ils

paraissaient inoffensifs. Quel comédien ! se dit-il, prêt à toutes les indulgences à l'égard de la police à présent.

— Allons à Saint-Cloud !

— Mais Hartung n'y est pas allé, lui ! protesta Fallersfeld.

— Vous en êtes tellement sûr ?

— On peut faire confiance à Pedro.

Labois s'inclina devant la comtesse pour prendre congé.

— J'ai le pressentiment que nous y verrons plus clair, à Saint-Cloud.

Ce fut Hans Lommel, le second de Fallersfeld, qui vint accueillir Angela Diepholt à la gare du Nord. Il lui tendit un bouquet de fleurs, tout droit sorti d'un débit automatique.

— Est-ce que Horst sait que j'arrive ? demanda Angela après avoir exprimé sa reconnaissance pour les fleurs.

Elle était ravissante dans sa robe d'été vaporeuse.

— Non, bien sûr, répondit Lommel en riant. Mais il serait bien surpris de ne pas vous voir apparaître brusquement sur le terrain.

— Il est déjà là-bas ?

— Oui, naturellement...

— Alors, allons directement à Saint-Cloud...

— Je vous conseillerais de passer d'abord par l'hôtel, fit Lommel en ouvrant la portière du taxi. Le baron voudrait vous parler.

— De nouvelles difficultés avec Laska ?

— Non.

Lommel détourna les yeux, et Angela comprit qu'il y avait de l'orage dans l'air.

— Lommel, vous me cachez quelque chose... À Saint-Cloud ! ordonna-t-elle au chauffeur de taxi. Au champ de courses.

Lommel s'effondra sur la banquette arrière.

— Le baron va me démolir, gémit-il. Je suis chargé de vous déposer à l'hôtel. Mais si vous tenez absolument à aller à Saint-Cloud... Je vous demande seulement de rejoindre le baron avant...

— Que s'est-il passé ? Allons, Lommel, parlez ! Horst a-t-il fait une chute ? Il est blessé ? Parlez, mon Dieu, je ne suis pas en sucre.

— Hartung a disparu, répondit Lommel à voix basse.

— Disparu ?

— Oui, disparu, évaporé, quelque part dans Paris. Personne ne l'a vu. Hier soir, après le dîner, il est monté dans sa chambre, mais ce matin, on a trouvé le lit intact et le petit déjeuner aussi.

— Une... une femme ? demanda Angela en regardant la rue.

— Impossible. Ce serait la première fois...

— On ne peut pas en vouloir à un homme d'avoir un moment de faiblesse à Paris. Pour les autres, c'est dur, bien sûr, mais... Et il n'a pas fait l'entraînement non plus ce matin ?

— Non, et c'est cela justement que nous trouvons étrange. Hartung qui oublierait Laska... Impossible.

— À qui le dites-vous...

Elle a du cran, se dit Lommel. N'importe quelle femme à sa place aurait posé une foule de questions, pleuré, accusé, soupçonné. Mais elle... À Paris, un homme peut avoir un moment de faiblesse !

À Saint-Cloud, ils rencontrèrent Romanowski à la porte de l'écurie. Assis au soleil, il fumait sa pipe après avoir remporté une dure victoire. Il avait réussi à écarter sept reporters venus lui demander pourquoi Hartung n'était pas sur le terrain, la veille du concours.

Romanowski avait donné une raison bien simple.

— Quand on tient une forme comme lui, on n'a pas besoin d'entraînement, hein ? – Et il avait même ajouté : – Inutile que les autres tentent leur chance, c'est nous qui gagnerons le Prix Rothschild !

Cela mit fin à l'interview. Un peu plus tard, Fallersfeld avait encore demandé si le Maître était arrivé. Et maintenant, voilà Angela...

Romanowski ôta sa pipe de sa bouche et lui cria de loin :

— Ne vous faites pas de souci, mademoiselle. Ils sont tous dingues. Il peut arriver qu'on oublie l'heure. Ce n'est pas moi qui vais me casser la tête pour ça !

— L'ombre de son maître... – Angela esquissa un sourire sarcastique. – On ne tirera rien de lui en tout cas. Lommel, inutile d'essayer de me consoler. Dites-moi plutôt franchement ce que vous savez.

— Nous en sommes tous au même point ici, il a disparu.

— Bon. Dans ce cas j'attendrai. Quand il reviendra, sa première visite sera pour Laska.

Lommel approuva.

— C'est la seule chose dont nous pouvons être sûrs.

— Et toi, Pedro, ne joue pas la comédie. Tu ne me quittes pas d'une semelle, c'est compris. Je veux être la première à parler à Horst quand il réapparaîtra. En tête à tête !

— C'est votre droit.

Romanowski disparut dans l'écurie. Il était inquiet, non pas à cause d'Angela et des complications qui planaient dans l'air, mais à cause de Hartung lui-même.

Lui non plus, il ne croyait plus à une nuit de flânerie et de volupté. Il avait peur pour son maître, jusqu'à en perdre la raison, mais il ne le montrait à personne.

Le château de la comtesse de Béricourt était situé à la lisière de la forêt de Chaville.

C'était un édifice Renaissance tardive, tout en longueur, avec des frontons décorés, une forêt de cheminée, un large escalier de pierre pompeux devant l'entrée et un grand parc romantique. Un château qui exhalait un parfum de passé ou de conte de fées. Seule la voiture de sport rouge vif arrêtée devant le perron rappelait le présent.

Élise de Béricourt habitait toute seule dans ce château. C'est-à-dire sans mari et sans famille. Les domestiques ne comptaient pas, une cuisinière, une femme de chambre, un jardinier, trois femmes de ménage qui venaient trois fois par semaine pour empêcher le château de s'empoussiérer.

Une fois par mois, les lustres de cristal du grand salon brillaient de tous leurs feux. Élise donnait une soirée dont on racontait, dans les milieux initiés, les choses les plus extravagantes. Après cette nuit d'orgie, le château retrouvait pour un mois son sommeil interrompu. Élise de Béricourt vivait très retirée ; elle allait seule à Paris, à l'opéra ou au théâtre, ou pour faire des achats. Sa silhouette élégante était connue dans les quartiers commerçants. De temps en temps, elle soupait chez Maxim's où elle rencontrait l'élite de l'aristocratie fortunée. Jamais on ne la voyait avec un homme, ce qui ne manquait pas d'étonner tout le monde. Elle doit être aussi froide que belle, chuchota-t-on bientôt, après l'éviction de soupirants pourtant sûrs de leur pouvoir, ou de play-boys professionnels. Un amour malheureux pour un homme marié lui a pétrifié le cœur, murmura-t-on plus tard. Elle partait deux fois par an en voyage, pour une destination inconnue, où elle se défoulait sans doute. Ce n'est pas l'argent qui lui faisait défaut, en tant qu'héritière d'une des plus grosses usines de conserves de France.

Élise de Béricourt avait déjeuné à Paris et venait de rentrer. Après avoir garé sa voiture rouge devant le perron, elle avait grimpé les marches quatre à quatre comme si elle était poursuivie, et se précipita dans une des grandes chambres du premier étage, une pièce avec de lourdes tentures, un plafond aux poutres incrustées de dorures, un immense lit à baldaquin juché sur une estrade, des miroirs vénitiens suspendus aux murs tendus de soieries.

Élise claqua la porte derrière elle et s'adossa au mur.

— Ils te recherchent, dit-elle d'un air triomphant. Quelle agitation ! L'inspecteur Labois veut alerter la radio, la télévision, la presse et les colleurs d'affiches ! Tout Paris va te chercher ! Mais personne ne viendra ici. J'ai parlé avec Labois... On ne soupçonne pas une Béricourt.

Horst Hartung était assis sur le lit somptueux, jambes repliées sous lui, près de lui une table roulante chargée de toasts et de gâteaux, et d'une armée de bouteilles, eau minérale, cognac, whisky, vin et liqueur. Mais il n'avait touché à rien. Le menton appuyé sur la main, il considéra Élise dans l'attente d'un complément de nouvelles. Elle se mit à rire, déboutonna sa robe et commença à se déshabiller.

— Vous êtes folle, dit Hartung en sautant sur ses pieds.

Il alla à la fenêtre protégée par de magnifiques grilles en fer forgé, contre les cambriolages... et les fuites. Du premier étage, le parc offrait une vision de paradis terrestre, l'étang avec les cygnes, les faisans dorés, les cyprès et les buissons de lauriers-roses. Hartung soupira et fit demi-tour. Derrière lui se tenait Élise complètement nue, la perfection de la beauté féminine.

— Excusez-moi, mais je ne trouve pas d'autre terme. Pensez donc au scandale quand on découvrira le pot aux roses ! Un homme séquestré par une femme !

— Je t'aime...

— Et cela justifie un kidnapping ?

— Il te suffit de coucher avec moi, et tu seras libre. – Elle tournoya devant ses yeux. Les rayons du soleil se jouaient sur sa peau fine. Une danse muette où le moindre mouvement symbolisait la séduction. Les grands yeux bruns, écarquillés par le désir, étincelaient. – Suis-je donc si laide ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

— J'ai déjà essayé de vous expliquer pendant toute une nuit pourquoi une aventure entre nous tournerait invariablement à la catastrophe. Vous ne voulez rien comprendre, vous m'enfermez comme si nous vivions encore au Moyen Âge. Qu'est-ce que vous attendez au juste ?

— Je ne me laisse pas insulter impunément !

— Insulter ?

— Je suis toute nue devant toi et tu me regardes comme un morceau de bois. Rien, pas une étincelle dans tes yeux, pas un battement de cœur, rien qu'une pierre dans la poitrine, une horrible pierre glaciale !

Elle se frappait la poitrine de fureur, toute proche de lui ; il lui suffisait de tendre la main pour l'enlacer, de caresser la peau veloutée, de baiser les lèvres frémissantes, puis il la porterait sur le lit... Et après ?

Elle se serra contre lui. En posant sa main sur le dos d'Élise, il sentit la contraction de tous les muscles.

— Tu n'es donc pas un homme ? murmura-t-elle. – Brusquement, elle lui prit la main et la posa sur sa peau nue. – Et moi, tu ne sens pas que je te désire ? Tu ne peux pas savoir à quel point tu es immonde ! Froid comme un morceau d'acier. Si seulement j'avais le courage de

t'étrangler, je le ferais !

Hartung la souleva dans ses bras, la porta jusqu'au lit et la laissa tomber sur les couvertures. Elle tressaillit, déchira un oreiller et lança en criant une volée de plumes en l'air, puis elle se calma. Les plumes lui couvrirent lentement le corps.

— Ça va mieux ? demanda Hartung avec la froideur d'un médecin qui vient d'observer la crise de sa malade. Est-ce que nous pouvons discuter sérieusement maintenant ?

— Non. Tu resteras ici aussi longtemps que je le voudrai.

— Mais c'est de la folie ! – De la paume de sa main, il se frappa le front. – Vous ne pouvez tout de même pas me retenir des jours entiers...

— Des jours entiers ? – Elle leva la tête. – Une vie entière !

— Comtesse...

— Viens ici et couche-toi près de moi.

— Bon, il est évident qu'une discussion ne mènera à rien.

Hartung fit des yeux le tour de la pièce. La fenêtre grillagée, la porte de bois massif, une prison faite de glaces vénitiennes, de dalles de marbre et d'un lit à baldaquin.

Élise l'observait tout en jouant distraitement avec les plumes éparpillées sur son corps.

— Il n'y a pas de fuite possible, dit-elle. Et autour de nous, la solitude. Nous sommes seuls au monde.

— Demain à 14 heures, il faut que je sois sur la pelouse.

— Tu resteras ici !

— Je vais enfoncer la porte !

— De tes mains nues ? Aurais-tu hérité la force de Samson ?

— Comtesse, un dernier essai. Je vous supplie de revenir à la raison.

— Aime-moi !

Inutile d'insister, pensa Hartung. La seule issue, c'est la porte, mais la porte est fermée et elle a caché la clef dans la poche de sa robe...

D'un bond, il se retrouva près de la porte, la robe d'Élise traînait sur le sol. Mais elle prévint son dessein, sauta du lit et courut s'adosser à la porte. Sur le mur, à portée de sa main, était suspendue une longue épée finement ciselée, venant de Damas.

— Cette épée a une histoire, dit-elle à voix basse. Jean de Béricourt l'a rapportée d'Orient à l'époque des Croisades. C'est l'arme dont se servait le bourreau de Césarée pour trancher la tête des Chrétiens. La lame est tellement effilée qu'elle coupe même une feuille de papier de soie ! Tu veux une démonstration ?

Du pied, elle lança en l'air sa combinaison. Un coup d'épée, un bruissement, et la combinaison retomba par terre, en deux morceaux.

— Qu'est-ce qu'un cou, à côté de ça ? dit-elle d'une voix sans

timbre.

— Vous oseriez frapper ? demanda Hartung au comble de l'ahurissement.

— Sans la moindre hésitation. Chaque seconde d'impassibilité est pour moi une insulte.

Hartung s'approcha d'elle à pas lents. Élise brandit l'épée d'un air menaçant.

— Soyez donc raisonnable, Élise. Ouvrez la porte !

— Arrête, mon Dieu, arrête !

Encore un pas et je pourrai saisir l'épée. Mais ce pas peut me coûter la vie.

— Arrête ! répéta-t-elle.

L'épée se dressa, tous les muscles du corps nu étaient tendus.

Hartung n'avait jamais été un pleutre. Il était toujours allé de l'avant, soit d'une manière directe, soit en usant de diplomatie. Il n'avait connu la peur que trois fois dans sa vie. Au cours de la retraite, entre la Prusse-Orientale et l'ouest, poursuivi par une colonne de blindés soviétiques, sans pouvoir échapper au spectacle des vieillards agonisant de froid de chaque côté de la route ; il était jeune, à l'époque. Une seconde fois sur la côte dalmate, alors qu'il faisait de la plongée sous-marine à la recherche d'amphores antiques, une pierre était tombée et avait brisé le tuyau d'arrivée d'oxygène de son masque ; pendant les quelques secondes qu'il lui fallut pour réparaître à la surface de l'eau, il avait eu le temps de vivre tous les tourments du désespoir. Et une troisième fois, à Berlin, dans la Joachimthalerstrasse, par un triste jour de pluie, où un camion dérapa près de lui et faillit le broyer. Il s'était pétrifié sur place, incapable de faire le moindre mouvement.

Cette fois, devant cette femme nue prête à tout, ce n'était pas la lâcheté qui le pétrifiait, mais la conscience de dominer malgré tout par la raison une comtesse de Béricourt aveuglée par la passion.

— Alors, attendons, dit-il en rejoignant la fenêtre. – Il montra du doigt le décor de plumes et d'épée, et ajouta : – Puisque nous sommes en plein drame de croisade, pourquoi ne me forcez-vous pas à faire l'amour, de votre épée ciselée ? Aimer ou être dépecé... Je trouverai bien le moyen de sortir de cette alternative.

— Je veux que tu m'aimes pour ma beauté. Car je suis belle, n'est-ce pas ?

— Vous avez tout ce qu'il faut pour séduire un homme. Un corps splendide, du tempérament, de l'esprit.

— Et malgré tout ?

— Oui, malgré tout. Vous aimer signifierait devenir votre esclave. Je m'imagine aisément qu'après vous avoir possédée une fois, un homme ne doit plus penser qu'à cette seconde ?

— Et cette pensée te fait tellement horreur ?

— J'ai autre chose à faire qu'à rêver aux charmes féminins.

— Je sais. Tu dois monter à cheval, sauter, vaincre. Tout cela, tu peux l'avoir ici. Je te ferai installer le plus beau parcours du monde, tu pourras t'acheter les meilleurs chevaux, je te regarderai pendant l'entraînement, quand tu sauteras les obstacles ; tu seras toujours le vainqueur ! Et après chaque course, tu gagneras un prix inestimable... Moi ! – Elle étendit le bras ; les rayons du soleil dansèrent sur son corps nu. – Ce sera une existence magnifique !

— Et tout cela ici, dans ce parc, derrière les murs élevés ?

— Un paradis...

— Un enfer brûlant, doré, parfumé !... Je saisisrai au vol toutes les occasions de m'enfuir !

— Il n'y en aura pas, prononça Élise de Béricourt d'une voix calme.

Puis, l'épée sous le bras, elle ramassa ses vêtements et quitta la chambre. Hartung entendit la clef grincer dans la serrure, de l'autre côté de la lourde cloison.

Il attendit quelques minutes puis courut à la porte dont il inspecta soigneusement la serrure ; il frappa du poing contre le bois doré, puis se passa la main sur le front d'un air résigné. Les constructions anciennes étaient inattaquables.

Essayons quand même, se dit-il. Il prit son élan et se précipita de tout son poids contre la porte. Le seul résultat fut une douleur fulgurante dans l'épaule qui se mit à enfler et à se teinter de rouge. Une minute plus tard, il pouvait à peine lever le bras.

Il doit bien y avoir quelqu'un qui m'entende ! Elle ne peut pas vivre seule dans cet immense château. Les domestiques, le jardinier. Si je crie, on viendra !

Il courut à la fenêtre, l'ouvrit et se mit à hurler. Mais personne ne répondit, personne n'apparut. Seul le cygne sur l'étang battit des ailes et tendit le cou, puis s'éloigna majestueusement. Une brise légère murmurait dans les arbres et agitait les buissons. À part cela, le silence absolu.

Un paradis...

Pour l'inspecteur Labois, l'heure de l'action sonna. Une journée s'était écoulée, et on n'avait aucune nouvelle et aucune trace de Horst Hartung. Labois avait continué son enquête en secret. Inutile d'explorer la pègre des champs de course, car le Prix Rothschild n'était pas une course internationale, on n'avait entendu parler ni de menaces ni de chantage. Ce cas était le plus énigmatique que la police parisienne ait jamais eu à élucider.

Labois hésitait. Selon la routine policière, la dernière personne qui a été en contact avec le disparu et qui lui a parlé est toujours la plus importante car, sans le savoir, elle peut tenir en main la clef du mystère. Cette fois, il s'agissait d'une Béricourt, et Labois n'avait pas envie de se rendre ridicule au point d'interroger la comtesse une seconde fois. Il avait pris ses renseignements, autant soupçonner la Pucelle d'Orléans.

Fallersfeld ne quitta l'hôtel qu'à la toute dernière minute, dans l'espoir de nouveaux renseignements. Puis il fut bien obligé de filer à Saint-Cloud, le teint blême et défait, les yeux ternes.

Dix heures du matin.

La première manche des éliminatoires commençait à quatorze heures.

Encore quatre heures.

Morne, l'équipe allemande était assise au bord du paddock. Rien n'avait encore percé à l'extérieur, et Laska était toujours inscrite sur la liste de départ, montée par Hartung. Un avion de nuit avait amené discrètement Jarawinski à Paris, pour remplacer Hartung le cas échéant, mais Jarawinski avait refusé catégoriquement de monter Laska. Les hurlements et les grands gestes de Fallersfeld furent impuissants à le décider, de même que les ordres et les menaces.

— Je vais me rendre ridicule sur cette garce, répliqua Jarawinski, et tous ses collègues le soutinrent. Souvenez-vous de Hambourg. Birkel montait Laska, parce qu'une gastrite clouait Hartung au lit. Elle a bravement sauté quatre obstacles, puis d'un coup de rein, elle a jeté Birkel au sol et terminé le parcours sans cavalier. Pas une seule faute. Birkel a été la risée du public pendant une semaine. Nous avons Ulysse sous la main, c'est lui que je monterai !

— Ulysse n'est pas en forme ! hurla Fallersfeld. J'ai absolument besoin de Laska !

— Sans moi !

Et au moment où Fallersfeld apparut sur la pelouse, le problème n'était toujours pas tranché. Romanowski montait Laska autour de l'enclos, une Laska légère, souple et docile ; elle semblait considérer les obstacles comme de simples morceaux de bois posés en travers du chemin. Fallersfeld s'accouda à la barrière pour la contempler tout à son aise.

— Elle en tient, une forme, la mâtime ! dit-il à Winckler qui venait de le rejoindre. À la voir, on croirait qu'elle devine ce qui se passe, elle fait étalage de toute sa science, la perfide ! Laska et Hartung, et le Prix est dans la poche avant même le signal de départ. Qu'est-ce que j'ai donc fait au Bon Dieu pour mériter ça ?

— Pas de nouvelles de Hartung ? demanda Winkler à voix basse.

— Rien.

Que fait la police ?

— Labois essaie de philosopher avec moi. Je serais capable de l'étrangler, celui-là ! Il n'est même pas question d'un crime sordide, son portefeuille avec tous ses papiers et son argent sont restés dans sa chambre ; il ne doit avoir sur lui qu'un peu de monnaie.

— Ce qui prouve bien qu'il n'avait pas l'intention de sortir. Il voulait se coucher tôt...

— Et n'a même pas touché son lit ! C'est à en perdre la raison !

— Donc, logiquement, il devrait être encore à l'hôtel.

— Logiquement ! Personne ne peut disparaître de l'hôtel...

— Les femmes de chambre ?

— Tu imagines Hartung caché pendant deux jours dans la piaule d'une femme de chambre ? À moins qu'il ne soit complètement cinglé. D'ailleurs Labois a inspecté lui-même tous les coins et recoins de l'hôtel.

Brusquement, Fallersfeld redressa sa casquette et joignit les talons. Éberlué, Winkler suivit son regard. Une voiture de sport rouge pénétrait lentement sur le terrain. Derrière le pare-brise, étincelait un chapeau blanc à larges bords.

— La comtesse, renseigna Fallersfeld. C'est avec elle que Hartung a échangé les dernières paroles avant sa disparition.

— Tiens, tiens...

— Elle voulait un autographe, tu l'as vue toi-même.

— Ah, c'est elle ? — Winkler fit un clin d'œil à son compagnon. — Je vais rejoindre Angela.

— Mon Dieu, c'est vrai, Angela, où est-elle ? Comment réagit-elle ?

— Avec bravoure. Elle attend dans l'écurie, sans une larme. Elles ont beau se détester, toutes les deux, Laska et elle, elles se ressemblent sur un point : leur confiance inébranlable dans leur maître. Quant à Romanowski, une vraie bûche de bois.

On aurait pu croire que Romanowski avait entendu cette remarque. Il fit trotter Laska jusqu'à la barrière et ôta sa casquette comme s'il saluait le public sur la pelouse. Fallersfeld leva les yeux vers lui.

— Alors, Pedro ?

— Est-ce que je peux vous parler, Monsieur le Baron ?

— Bien sûr.

— Laissez-moi faire la course, Monsieur le Baron, à la place du maître.

— Tu perds la tête, hein ?

— Laska ne supporte que moi. Et vous avez pu voir comment elle court ce matin... Il me suffit d'une veste rouge, et je réussirai. Ce serait la meilleure solution.

— Et tu te retrouveras dans le fossé de Pulvermann, hein ?

Vexé, Romanowski fit demi-tour et reprit l'entraînement. Le fossé

de Pulvermann, c'était le point noir de son existence de cavalier. Une seule fois, il avait fait un parcours complet sur Laska, à Ludwigsbourg. Près du fossé de Pulvermann, il vola par-dessus la tête de Laska, tomba dans le sable et se cassa deux côtes.

La voiture rouge stoppa dans un léger grincement de freins. Fallersfeld ôta sa casquette et laissa ses cheveux blancs flotter au vent. Cela faisait de l'effet auprès des femmes, il le savait. Puis d'un pas ferme, il rejoignit la voiture. Élise de Béricourt lui envoya un signe de la main puis désigna les chevaux dans l'enclos.

— Où est Laska ? s'écria-t-elle d'une voix veloutée qui parut aux oreilles de Fallersfeld une aimable caresse.

— Là-bas, le cheval fauve doré. Pedro, le lad de Hartung, descend justement.

Fallersfeld se pencha vers la longue main tendue et la baisa, mais Élise n'y prit même pas garde, elle regardait Laska, et fit la moue.

— Et cette jeune fille à côté d'elle, qui est-ce ?

— C'est Angela Diepholt, répondit Fallersfeld avec un plaisir évident... La fiancée de Hartung.

— Ah ! Parce qu'il est fiancé ?

— Depuis des années déjà. Mais il recule toujours devant l'ultime obstacle du mariage. Il y a deux ans, il était presque décidé, puis il a découvert Laska et tout est tombé à l'eau. Et maintenant, c'est à Laska qu'il consacre tout son temps.

— Est-ce que je peux aller voir Laska ?

— Bien sûr, Comtesse.

— De tout près ?

— Pourquoi pas ?

Fallersfeld la conduisit aux écuries, construites exprès sur la pelouse du parc de Saint-Cloud pour le Prix Rothschild.

Les voilà donc, se disait Élise en approchant de Laska et d'Angela. Angela et Laska, mes deux grandes rivales. Tu n'es pas aussi belle que moi, Angela, peu s'en faut ! Tu es plus rustre, plus germanique, il te manque le fluide, le ciel du Midi, le soleil. Ma peau à moi est plus soignée, mes seins plus fermes, mes jambes plus élancées. Regarde mes chevilles, ma démarche, mon allure, ma joie de vivre... Qu'est-ce que tu as, toi, pour contrebalancer ces bijoux ? Un regard profond... Ce n'est pas suffisant pour retenir un homme. Tu as déjà perdu, ma petite Angela. Les hommes sont des aventuriers, des conquérants. Je peux tout leur donner : un terrain neuf, la forêt vierge, la lutte.

Et toi, Laska ? Je ne m'y connais pas tellement en chevaux. Je sais seulement qu'on peut les monter et qu'ils portent une selle. Es-tu un beau cheval ? Je ne sais pas. Es-tu intelligente ? Cela existe-t-il, au moins, un cheval intelligent ? On dit que les chevaux sont bêtes, que leur tête est démesurée par rapport à leur intelligence. Comment peut-

on te préférer à une femme comme moi ?

Elle leva la main pour caresser les naseaux sensibles de Laska. Fallersfeld arriva trop tard pour prévenir ce geste, il ne put que retirer le bras d'Élise, après coup.

Laska releva brusquement la tête ; elle écarquilla ses grands yeux et ses oreilles se couchèrent sur sa fourrure.

— Retenez-la ! hurla Romanowski qui sortait juste de la tente. Et vous, reculez, vite !

Élise de Béricourt sentit la poigne rude de Fallersfeld qui la tirait en arrière. Au même moment, Laska se dressa sur les pattes de derrière puis retomba brusquement. Si Élise n'avait pas bougé, elle aurait été écrasée sur place.

Pedro était encore trop loin pour intervenir, et Fallersfeld poussa en hâte la comtesse vers sa voiture. Le cou tendu, Laska lança un hennissement clair et se mit à courir elle aussi.

— Eh ! canaille ! hurla Romanowski. T'es devenue folle ?

Un cri qui produisait toujours son effet. Mais aujourd'hui il y avait quelque chose de plus fort encore... une odeur, un soupçon, une puissance mystérieuse, indéfinissable. Laska arracha les rênes des mains d'Angela et galopa vers la petite voiture rouge.

Fallersfeld connaissait les chevaux ; il devina la catastrophe imminente. Personne ne pouvait plus retenir Laska, à moins de l'abattre. Mais même pour cette solution extrême, il était trop tard. Rien d'autre à faire que de jeter précipitamment Élise dans sa voiture.

— Filez à toute allure, hurla-t-il. Vous êtes plus rapide qu'elle !

Élise de Béricourt hésita une seconde, et cette seconde faillit lui être fatale. Laska atteignit la voiture au moment où elle démarrait. Il y eut un choc, tellement brutal que l'arrière dérapa. Élise appuya à fond sur l'accélérateur et fila en trombe, le visage grimaçant de peur.

Laska regarda la voiture s'éloigner, la tête levée vers le ciel, les naseaux frémissants. Angela arriva juste à temps encore pour sauter en selle, puis elle fut emportée dans un galop effréné.

Le galop s'assouplit bientôt, il devint plus mesuré. Le sable volait sous les sabots de Laska, puis des touffes entières de gazon, lorsqu'elle traversa le parc sous la conduite d'Angela qui voulait couper la route à la voiture rouge.

— Tu sais où est le maître, hein ? dit Angela en s'agrippant au cou de la jument. — Puis, couchée sur elle, elle lui baisa doucement l'oreille. — Tu l'as senti, n'est-ce pas ? On dit qu'un cheval n'a pas de flair, mais toi, tu as découvert la retraite de Horst. Cours, ma belle, cours, elle ne nous échappera pas !

Laska donna l'impression de s'étirer. Était-ce le souvenir des tziganes qui se réveillait en elle ? L'infini du ciel et de la terre... C'était l'époque où on faisait la course avec les hirondelles...

Dans le rétroviseur, Élise aperçut ses poursuivantes, et une peur sauvage l'étreignit. Impossible, comment un cheval peut-il avoir du flair ? Un animal aussi borné...

Elle appuya à fond sur l'accélérateur, la voiture dérapa dans le virage de Sèvres, le vent arracha le chapeau de la conductrice, elle se cramponna au volant et éclata soudain d'un rire hystérique.

Cent soixante-dix à l'heure... Un cheval peut-il tenir cette allure ? Avant que Laska n'ait atteint le château, Hartung aura été déménagé depuis longtemps. À Verrières, dans le petit pavillon de chasse discret, retiré au milieu de la forêt.

Le point rouge rapetissait sur la route. Les sabots de Laska martelaient le sol, des étincelles jaillissaient par moments sur l'asphalte. Angela essaya de la maîtriser, sans y parvenir. Ses jambes, se dit-elle, ses précieuses jambes. Après cette course folle sur la chaussée, elle sera incapable de sauter. Ses articulations vont enfler comme des baudruches. Laska, le cheval-prodige, va mourir sur une grand-route...

Élise poussa un soupir de soulagement. Elle était enfin seule sur la route après avoir réussi à semer Laska. La distance entre les deux rivales ne cessait de croître.

Elle échafauda de nouveaux projets. Antibes... La petite villa blanche au bord de la Méditerranée, qu'elle avait héritée de sa mère, véritable nid d'amour protégé par les rochers, à l'abri des regards indiscrets.

Plus vite, il faut emmener Hartung, personne ne l'a vu encore au château. Cent quatre-vingts à l'heure...

Une grosse limousine noire la doubla, et disparut rapidement à ses yeux, emportée dans une côte. À l'intérieur, trois inconnus, et le quatrième, caché derrière son voisin, car Élise le connaissait.

Dès que l'auto rouge eut disparu dans le rétroviseur, Labois se redressa.

— Qui aurait cru ça ? fit-il en hochant la tête. Comme quoi il ne faut jamais donner le Bon Dieu sans confession !

Il était arrivé à l'hippodrome au moment précis où Élise de Béricourt s'enfuyait, poursuivie par une Laska hors d'elle. Et il avait eu la brusque intuition de la vérité.

— Vite ! Suivez-la ! Et laissez le cheval tranquille, c'est mon meilleur détective !

L'auto rouge dérapa en pénétrant à toute allure dans l'allée du château, puis les freins grincèrent en face du perron.

La limousine noire attendait, les quatre hommes ôtèrent leur chapeau comme au passage d'un cercueil. Élise reconnut d'emblée l'inspecteur Labois.

— Madame, dit-il galamment, la lutte était inégale entre un cheval,

votre moteur, et le nôtre. Le nôtre est le plus puissant, et nous avons gagné. C'est dans l'ordre des choses. Où se trouve M. Hartung ?

Sans un mot, Élise lui tendit les clefs, puis elle bondit dans sa voiture et s'enfuit.

À 14 h 19, très précisément, Horst Hartung prenait le départ pour la première manche sur Laska. Une Laska aux jambes de plomb.

Elle adopta un trot léger, se mit ensuite au galop. La raideur finit par se dissiper peu à peu.

Hartung et Laska gagnèrent le Prix Rothschild avec quatre pénalités, en soixante-cinq secondes sept. Alors que personne ne leur donnait la moindre chance.

Une fois arrivée sous la tente-écurie, Laska se mit à trembler de tout son corps, ses chevilles enflèrent. Romanowski, le géant bougon, s'agenouilla devant elle, lui rafraîchit les pieds, et pleura.

— Ma pauvre canaille... Pourvu qu'ils ne t'envoient pas à la boucherie... Car tu ne pourras plus jamais sauter, inutile de se faire des illusions. Mais je te défendrai, moi, ils me passeront sur le corps avant de t'abattre !

— Je suis très pessimiste, avoua le docteur Rölle devant Hartung, il est inutile que je vous fasse un discours. Est-ce qu'un cheval est capable de supporter sans dommage une telle épreuve ?

Hartung ne répondit pas. Il se détourna sans un mot, et disparut tout seul dans l'obscurité.

« LES GENTILSHOMMES D'HONNEUR »

— LES ALLEMANDS VIENNENT ! déclara Bruno Salti en éteignant la radio. Ils débarquent demain à l'aéroport, commencent après-demain leur entraînement, et dimanche, ils remportent la « Grand National Cup ». Il faut faire quelque chose.

Bruno Salti regarda par la grande fenêtre panoramique. Sous ses yeux, le Pacifique grondait sur les rochers ; le soir, au coucher du soleil, il se teintait de rouge. Salti aimait cette heure de tragédie où il avait l'illusion que sa villa se tachait de sang.

Car c'est sur le sang que Bruno Salti avait construit son empire à San Francisco. Émigré de Sicile quelque trente-quatre ans auparavant, il avait réussi, en jouant des coudes et en étouffant tout scrupule, à écraser sans pitié tous les obstacles qui se dressaient entre lui et la réussite. La fortune lui parvint par l'intermédiaire du commerce de la drogue, et il eut la chance de pouvoir supprimer les gêneurs sans se faire prendre par les autorités.

À San Francisco, Bruno Salti était une personnalité. Il avait monté une importante affaire d'immobilier qui prospéra vite. Le Sicilien fit construire au bord de l'océan des petites cités de bungalows, logements de vacances pour Américains moyens, et il réussit à devenir enfin membre de la « Cosa Nostra », ce qui fit de lui un intouchable et lui assura sécurité et impunité.

Bruno Salti... À la seule évocation de ce nom, le gouverneur de la Californie se frottait les mains... C'est qu'il ignorait l'envers du décor, Chinatown et le port, truffés de bordels, de maisons de jeux et de boîtes louches. Certains bateaux en provenance du Mexique accostaient discrètement dans quelque crique voisine où l'entreprise Salti venait justement d'amener ses excavateurs et ses grues en vue de donner le premier coup de pioche à une nouvelle cité blanche. Les bookmakers défalquaient du moindre de leurs gains le pourcentage qui revenait de droit à Bruno Salti...

Bref, Bruno Salti était partout. Il possédait même quatre chevaux de course, quatre sauteurs ; le cheval était sa passion, et il avait inscrit son Wallach, White Star, comme grand favori de la « Grand National Cup ». Il ne pouvait pas perdre, les paris allaient bon train. Ce n'était

d'ailleurs plus l'argent qui stimulait Salti, car de l'argent, il en avait assez, mais il mettait son point d'honneur à gagner.

Et voilà que les Allemands risquaient d'entraver ses projets. Ou plutôt, un seul cavalier, le seul qui pût faire perdre le sommeil à Salti, Horst Hartung, sur Laska.

Salti quitta son poste d'observation et revint dans la pièce. Écrasé au fond d'un fauteuil couvert de Gobelins français authentiques, un homme fumait ; sa cigarette ne cessait de passer d'un coin de ses lèvres à l'autre ; jusqu'alors, il s'était contenté d'écouter Salti dans un mutisme absolu. Celui-ci s'approcha et, planté devant lui, il déclara à voix haute :

— Il ne faut pas que Hartung gagne.

— Rien de plus simple. Supprimons-le ! répliqua l'autre avec un grand sourire.

— Tu es stupide, Joe.

Joe Brollio était encore un compère des bons vieux temps héroïques. Salti tenait à lui, en quelque sorte ; les autres, il les avait « accidentés » à tour de rôle, parce qu'ils savaient trop de choses. Il ne resta plus que le petit Joe Brollio, gnome maigre et osseux, qui vouait à son patron la soumission d'un basset. Si Salti le ménageait, c'était sans doute parce qu'ils étaient nés dans deux villages voisins.

— J'ai tout obtenu dans la vie, reprit-il, parce que j'ai toujours réussi à tenir la police à l'écart de mon nom. C'est avec le cerveau qu'il faut éliminer Hartung !

— Une femme...

— On dit que, dans ce domaine, il réagit comme un blindé.

— Le cheval pourrait tomber malade...

— L'entreprise a déjà échoué une fois à Rome... Souviens-toi de ce pauvre Bonelli. Pour approcher de Laska, il faut neutraliser Pedro Romanowski. Impossible ! La victoire de White Star ne doit susciter aucun doute... J'ai convoqué Waldon Harris, le directeur de la course. — Salti se versa un verre de vin et le but à petites gorgées voluptueuses. — C'est un homme honnête, mais il a une maîtresse qui lui coûte les yeux de la tête. Jane Shrivvers...

— Oh ! Il se met bien. Inconnue à Hollywood, peut-être, mais en revanche, familière de tous les lits...

— Donc Waldon a besoin d'argent. Rien de plus simple que de l'acheter.

— Qui est-ce qui saute les obstacles, Harris ou Laska ?

— Un peu de réflexion, Joe.

— Waldon ? Enfermé dans sa cage de verre, il sera occupé à jacasser dans le micro. Pourquoi ne pas « égarer » Hartung quelque part dans San Francisco ?

— Et comment... s'il te plaît ?

— Nous avons Betty...
— Puisqu'il se fout des femmes, je te dis !
— On ne lui servira pas Betty au lit, bien sûr... – Joe pencha vers son chef un visage sillonné de rides par la réflexion. – On lui fera jouer les héros germaniques auprès de Betty... Le chevalier à l'Épée d'Or.
— Bois un coup, Joe, tu dérailles.
Brollio sauta sur ses pieds, il atteignait Salti à l'épaule.
— Cinq mille dollars.
— Pourquoi donc ? riposta Salti en se frappant le front.
— J'organise une rencontre Betty-Hartung, et il ratera la course.
— D'accord. Et moi, je tâterai le terrain auprès de Waldon Harris...
Joe Brollio n'en croyait pas ses oreilles. Un pari sans contrepartie, ce n'était pas le genre de Salti.
— Qu'est-ce que je perdrais, moi, si... demanda-t-il avec prudence.
— Cinq mille dollars.
— Mais encore ?
Le visage de Salti s'éclaira d'un large sourire. Il comprenait le sens caché de l'interrogation.
— Tu mourras de vieillesse, Joe, ça te suffit ?
Joe Brollio acquiesça d'un signe de tête et quitta la pièce. Un vrai insecte, se dit Salti. Qui pourrait jamais deviner qu'il a dix-sept personnes sur la conscience ?

Le débarquement des chevaux, et les divers contrôles étaient terminés. Romanowski se glissa dans le camion qui tirait le van de Laska malgré les hurlements du chauffeur.

— Cause toujours, mon gars, dit-il avec un sourire. Je ne comprends pas un mot de ton jargon.

Fallersfeld avait réuni ses équipiers en attendant le car qui devait les emmener à l'hôtel. Les monts de Santa Cruz étincelaient au soleil, dans la baie de San Francisco, la mer semblait s'évaporer. Et au loin, vers le continent, une nappe de brume planait comme une cloche au-dessus de la ville. Fallersfeld s'éventait tant bien que mal avec un énorme mouchoir, son visage écarlate ruisselait de sueur. La brise du Pacifique n'apportait pas la moindre fraîcheur.

— L'état des chevaux ? questionna-t-il brièvement.

— Jusqu'à présent, ça va, répondit Hartung qui, en sa qualité de vétérinaire, faisait office de porte-parole de l'équipe.

— Et Laska ? C'est son premier grand voyage, n'est-ce pas ?

— Pedro ne l'a pas quittée.

— Il lui a donné le biberon ? dit encore Fallersfeld avec une nuance de rancune dans la voix, car la moindre caresse venant de lui se

soldait toujours par un coup de dents de la part de Laska.

— Il lui a raconté l'histoire d'un certain baron Fallersfeld, répondit Hartung. Laska a tellement rigolé qu'elle ne s'est pas rendu compte de la traversée.

— Très drôle...

Fallersfeld poussa un soupir de soulagement en voyant arriver le minibus de l'hôtel Sun.

L'équipe allemande s'installa, on ferma les portières, les ventilateurs ronronnèrent et une aimable fraîcheur remonta instantanément le moral des troupes.

À l'entrée de la place une Cadillac éclatante de blancheur semblait dormir à l'ombre. À l'intérieur, Joe Brollio, à peine visible derrière le volant, et sur le siège voisin, une blonde appétissante.

— Le voilà, mon chou, dit Joe en tendant le menton vers le car. À la deuxième fenêtre, le gars aux tempes grisonnantes. Tâche de ne pas oublier sa figure.

— Un type intéressant... Quand un homme me plaît, je ne l'oublie pas.

La Cadillac démarra lentement et sans bruit, et suivit le car à une distance respectueuse. À l'hôtel Sun, elle stoppa derrière lui. Betty eut ainsi l'occasion d'observer sa victime tout à son aise.

— Je sens que c'est le coup de foudre, dit-elle.

— Ce qui est exactement le contraire de ta mission ! s'exclama Brollio en lui donnant un coup de coude dans les reins. Tu dois seulement le neutraliser, et pour ça, il faut que tu restes la plus forte. Pas de blague, hein ? Ça me coûterait cinq mille dollars, et à toi, un mois d'hôpital et un nouveau visage.

— Bon, bon... Vas-y, mon vieux, j'ai besoin d'un bon drink pour retrouver mon équilibre !

L'entraînement avait commencé. Les tentes transformées en écuries que Waldon Harris avait affectées à l'équipe allemande étaient dressées sous des arbres hauts et touffus qui dispensaient une certaine fraîcheur ; elles abritaient tout le matériel, les chevaux et les valets, ainsi que le docteur Rölle.

— Je reste avec les chevaux ! avait déclaré le vétérinaire en refusant la chambre d'hôtel réservée pour lui. C'est ma place.

Fallersfeld avait accepté d'emblée, cette solution le rassurait.

Romanowski s'installa auprès de Laska, ce qui était devenu habituel. Il ne tarda pas à se mettre au diapason de ses collègues américains déguisés en cow-boys, avec des culottes de cuir, de larges ceinturons, un Stetson, des bottes étroites et d'énormes éperons à

molettes. Le soir même de l'arrivée, il s'acheta un immense Stetson blanc, le bossela pour lui donner un air de vieux et se pavana ainsi à travers le camp d'un pas nonchalant comme un vieux cow-boy du Texas. Laska elle-même se mit à rire en voyant arriver Pedro avec son couvre-chef ; elle lança un hennissement clair et releva la tête en découvrant ses dents.

— Tu n'as aucun goût ! lui cria Romanowski vexé.

Les exercices quotidiens, le travail à la longe, aux cavaletti, aux obstacles, en terrain plat. Les soins à donner aux chevaux, les « menus », dont la composition représentait la principale occupation du docteur Rölle, l'accoutumance au nouveau climat, les exercices de soumission et d'assouplissement, les sauts, la détente... Cela dura quatre jours, matin et après-midi, sous les yeux vigilants de Fallersfeld et de l'entraîneur, Heinz Adam. Le matin, Hartung montait Laska lui-même, et l'après-midi, Romanowski prenait la relève, sans se départir de son grand chapeau.

Quatre jours durant, Joe Brollio et Betty Simpson observèrent les cavaliers allemands de loin. Ils finirent par connaître exactement leur programme et leur emploi du temps dans ses moindres détails, ainsi que les heures consacrées par Hartung à ce qu'il appelait sa vie privée. Ils le prirent en chasse sans se faire remarquer, au cours de ses incursions dans la ville de San Francisco, cheveux au vent et appareil de photo en bandoulière.

— Voilà ta chance, Betty, dit Joe Brollio le quatrième jour. C'est demain qu'il faut agir. Si tu arrives à le retenir vingt-quatre heures, ton bas de laine s'alourdira de mille dollars.

Bruno Salti ne manifestait pas autant d'assurance.

— Où est sa fiancée ? demanda-t-il à la fin du rapport d'activités de Joe.

— Sa fiancée ? Jamais vue.

— Mais elle arrive ! Elle ne manque jamais une manifestation. J'ai reçu des informations précises d'Europe... Une histoire d'amour aussi attendrissante que tragique... Toujours des canassons en travers du lit. Aussi apparaît-elle à chaque occasion pour montrer qu'elle, au moins, a du temps pour lui. Et ici, justement, elle ne serait pas venue ?

— Nous n'avons jamais vu Hartung accompagné d'une femme.

— Très suspect. Si elle débarque aujourd'hui ou demain, ton beau programme est à l'eau...

— Demain, Hartung sera déjà dans les mains de Betty.

— Attendons les événements. N'empêche que j'ai pris mes précautions, moi... – Il se frotta les mains. – Waldon Harris est criblé de dettes, et quand je lui ai offert cinq mille dollars, il a failli chanter un Te Deum. Il est prêt à tout pourvu que ça ne se voie pas. Et j'en fais mon affaire. Viens.

Salti emmena Brollio dans la pièce voisine où avait été montée la reproduction d'un triple oxer. Salti fit signe à son compagnon de le suivre derrière l'obstacle.

— Tu vois quelque chose, Joe ?

— Non. Ou plutôt, si... Il suffit que je frôle la barre supérieure pour qu'elle lâche.

— Imbécile ! C'est normal, sinon il n'y aurait pas de chutes. Mais supposons que Laska vole par-dessus, quelques centimètres plus haut que la barre...

— Zéro faute et la victoire...

— Normalement oui, mais pas ici. Elle a beau passer par-dessus l'obstacle sans même le frôler... la barre tombera quand même.

— Par l'opération du Saint-Esprit ?

— Allons, Joe, un peu d'imagination. Il y a quatorze obstacles sur tout le parcours, chaque obstacle est placé sous la surveillance de deux hommes, selon la règle. C'est Harris qui a recruté les vingt-huit gars ; chacun d'eux reçoit un petit magot de cent dollars, moyennant quoi ils deviennent tous muets comme des tombes. Leur mission est simple : faire tomber une barre de plus que pour les autres chevaux, lorsque Laska est en course. Pratiquement, que White Star fasse quatre pénalités, et Laska en fera huit. Même chose pour les autres chevaux, d'ailleurs. Ils feront tous plus de chutes que White Star. – Salti montra un fil de nylon à peine perceptible, qui s'échappait du fouillis des barres et des branches. Quand on n'était pas au courant, on ne remarquait rien. – Tout dépend de ces fils, du moins l'instabilité de la barre supérieure. Il suffit que le gars, sur mon ordre, tire le fil, et Laska a quatre pénalités. Comme ce sont les mêmes types qui relèvent les barres, il n'y aura personne pour jeter des regards indiscrets sur mes petites combines. Chacun des gars sera équipé d'un appareil enregistreur, directement relié à moi. Au moindre bourdonnement, ils savent que leur barre doit tomber. Alors ? fit-il avec une évidente fierté.

Brollio contempla la barre par terre en hochant la tête.

— Génial, dit-il.

— Et pourquoi ce hochement de tête ?

— Que je n'en aie pas eu l'idée moi-même...

Bruno Salti éclata de rire, et ensemble, les deux compères allèrent déguster un Campari glacé, assurés l'un et l'autre du succès de leur petite machination.

Ils n'en faisaient d'ailleurs pas une question d'argent, mais d'honneur.

Chinatown est un quartier placide de San Francisco. N'importe qui peut s'y promener, de nuit comme de jour, sans avoir à craindre d'être attaqué ou kidnappé. Rien de comparable à Harlem, le quartier noir de New York. Les Chinois sont des gens aimables, uniquement soucieux de leur commerce. De l'aurore au crépuscule, les ruelles embaument le poisson, le riz au curry et les ananas à la vapeur, le mouton bouilli et le poivre.

Horst Hartung se promenait tranquillement dans ce quartier bigarré ; il prit des photos, but une bonne bière de Dortmund authentique, chez un vieux Chinois au visage parcheminé qui s'inclina une douzaine de fois devant lui, puis il décida d'aller dîner dans un restaurant chinois.

De toute façon, la veille du grand jour, il n'était pas question de prolonger la soirée. Hartung aimait dormir longtemps avant une course, afin de concentrer ses forces pour le moment où des millions de regards seraient fixés sur lui, l'hippodrome, la télévision, les journaux et les revues.

Horst Hartung sur Laska... Quatre mots qui étaient déjà familiers au monde entier.

Il descendait placidement la rue lorsqu'une blonde échevelée émergea en courant d'un carrefour, les bras tendus vers lui et les yeux emplis d'effroi. Elle se cramponna à lui d'un air désespéré.

— Au secours ! cria-t-elle. Au secours, monsieur, aidez-moi, je vous en supplie... Deux hommes... Ils arrivent... Ils veulent me... — Sa voix s'étrangla dans un sanglot. — Ils voulaient m'entraîner sous une porte cochère... J'ai réussi à m'échapper, mais ils vont me rattraper. Deux Chinois. Aidez-moi ! implora-t-elle en se cachant la figure contre le veston de Hartung.

Joe Brollio ne s'était pas trompé dans ses déductions, Hartung sentit immédiatement s'éveiller en lui des instincts chevaleresques. Il posa le bras sur les épaules de la jeune fille éplorée et attendit les deux monstres. Vaine attente d'ailleurs, ce qui n'entama pas l'humeur du chevalier au grand cœur, car il n'avait nulle envie de se colleter avec deux Chinois en pleine Chinatown. D'autant plus qu'il n'y avait pas le moindre agent de police en vue.

— Le danger est passé, dit-il enfin dans un anglais parfait. Ils ne reviendront plus.

— Ils vont nous prendre par revers ! Vous ne connaissez pas les Jaunes. Chinatown ressemble à une caverne. Ils vont surgir brusquement d'un coin caché et nous tomber dessus ! — Elle tremblait de plus en plus fort. — J'ai peur, monsieur, je vous en prie, accompagnez-moi ! — Elle releva la tête. Son visage de poupée était inondé de larmes. — J'habite un petit bungalow au bord de la mer. Ne me laissez pas seule, par pitié !

Elle jouait tellement bien son rôle que Hartung n'hésita pas une seconde. Il appela un taxi, fit monter la jeune fille et s'installa à ses côtés. Le chauffeur ne disait mot. Une fille en larmes, et un galant homme... À la voir, on devinait tout de suite qu'elle ne risquait plus de perdre sa vertu.

— À la Playa da Sole, dit-elle.

Puis elle adressa à son compagnon un sourire de reconnaissance. Le taxi fonçait vers le front de mer, le chauffeur n'avait pas besoin de plus amples explications. Les petites maisons blanches sur la côte... qui servaient à la fois de logis pour les fonctionnaires retraités et de nids discrets pour les putains de luxe.

La Résidence Salti typique.

— Je m'appelle Betty Simpson, dit-elle lorsque les sanglots furent apaisés et les larmes taries.

— Horst Hartung.

— Oh ! – Elle écarquilla ses yeux bleus. – Vous ?

— Vous me connaissez ?

— Bien sûr, par les journaux, la télévision. Le champion allemand, n'est-ce pas ? Vous avez donné une interview à la B.B.C. avant-hier ?

— C'est exact.

— J'ai beaucoup d'admiration pour vous. J'ai assisté au jumping d'entraînement. Fantastique ! J'aime beaucoup les chevaux, vous savez, surtout quand ils s'envolent au-dessus des obstacles. Et justement vous... C'est ce que j'appellerais une chance dans mon malheur...

Le chauffeur esquisssa un sourire. Elle connaissait son métier, la garce. Un quart d'heure encore, et elle lui extorque une liasse de dollars. Ils longeaient maintenant la côte, vers le sud. Les premières cités de bungalows blancs apparurent entre les rochers déchiquetés.

Sans le moindre pressentiment, Horst Hartung savourait cette course nocturne, la présence de la fille, le parfum d'aventure sans lendemain, se disait-il. Angela ne pouvait pas venir à San Francisco, cette fois, elle avait envoyé un télégramme : « Papa malade – Impossible venir. » Pour la première fois, elle ne serait pas au bord de la piste. Hartung ne cessait de rechigner contre ce qu'il appelait « la poursuite amoureuse », n'empêche qu'il se sentait un peu comme un orphelin.

La voiture stoppa.

— C'est ici ? demanda le chauffeur.

— Oui, nous pouvons descendre ici.

Betty sauta par terre, Hartung paya quatre dollars, et il se préparait à demander au chauffeur de l'attendre un instant, quand le taxi démarra en trombe et s'enfonça dans la nuit.

— Puis-je vous inviter à prendre un drink chez moi ? Ce n'est pas

tous les jours qu'on a l'occasion de trinquer avec Horst Hartung.

Hartung regarda sa montre. Une heure, au grand maximum, se dit-il. Et après, au lit, jusqu'à 9 heures du matin. J'aurai diablement besoin de tout mon système nerveux demain, car Laska est aussi sensible qu'un séismographe. Elle perçoit le moindre trouble.

— Un petit verre seulement, supplia-t-elle. Je suis si heureuse d'être en sécurité !

Elle le précéda en déployant tous ses charmes. Hartung la suivit. Son regard embrassait la côte, les rochers escarpés, l'écume de la mer, les yachts blancs sur le Pacifique. Tant de beauté le fascinait. Puis il s'étonna de l'installation intérieure du petit bungalow. Une installation à la fois moderne et coûteuse, formes et couleurs s'harmonisaient avec goût. Salti n'avait pas lésiné, il s'était adressé directement aux meilleurs décorateurs. Il y passait une nuit de temps en temps avec une girl qui ne représentait rien de plus à ses yeux qu'un verre de bon vin. Une fille qu'il cueillait sur le trottoir ou dans une boîte de nuit.

— C'est ravissant chez vous, déclara Hartung en s'asseyant sur le large canapé blanc. — De grandes portes-fenêtres donnant sur la terrasse découvriraient le spectacle de la mer. — Magnifique ! Vous vivez seule ici ?

— Je suis mannequin.

Betty préparait deux cocktails derrière le bar. Deux grands verres à longs cols, avec beaucoup de glace. Pour Hartung, elle utilisa une recette confiée par Joe Brollio, et pour ne pas confondre les breuvages, elle y mit un quirl rouge. Puis, l'air rayonnant, elle revint s'asseoir auprès de son sauveteur.

— Je tremble encore de peur ! avoua-t-elle. Plus jamais je ne mettrai les pieds toute seule dans Chinatown ! Si vous n'étiez pas passé par hasard... Cheerio !

Elle leva son verre, Hartung prit le sien, des cubes de glace flottaient dans le liquide rosé.

— Comment s'appelle ce cocktail ? demanda-t-il.

— Nuit mexicaine.

— Oh ! C'est un programme alléchant ! À votre santé, Miss Simpson !

Hartung but lentement. La boisson glacée lui fit du bien, il se sentit immédiatement en forme. En quelques gorgées, il vida son verre ; seuls les glaçons cliquetèrent dans le fond. Betty l'observait du coin de l'œil. Eh bien, il ne s'écroule pas ? Est-ce que Joe se serait trompé de flacon ? Ou de recette ? Si jamais quelque chose venait à clocher... La peur s'insinua dans ses veines, car Joe n'était pas homme à se laisser distraire par une poitrine généreuse, quand il avait des désirs de vengeance en tête.

Hartung bavardait gaiement. Il parla du sport équestre et des

compétitions, des aventures que Betty se contenta de commenter d'un « Ah ! » ou d'un « Oh ! » distrait, et soudain, il se tut, glissa du canapé et s'affala sur le tapis.

— Enfin ! s'exclama Betty soulagée. Le voilà parti pour un bon moment.

Sans plus s'occuper de lui, elle barricada les portes-fenêtres de la terrasse, tira les lourdes grilles de fer, et baissa les volets d'acier grâce à un système électrique, puis elle empocha la clef du tableau des commandes. Pour plus de sûreté encore, elle lia les pieds et les mains de Hartung avec une lourde corde et quitta le bungalow.

Sur la chaussée, une Cadillac blanche l'attendait dans la nuit. Joe Brollio passa la tête par la vitre.

— Tout va bien, baby ? cria-t-il.

— Oui. Le voilà envolé au pays des rêves. Refile-moi les cinq mille dollars, Joe.

— Chez Salti. Il va râler comme un damné.

Mais Bruno Salti ne râla pas, pas plus qu'il ne paya les cinq mille dollars, d'ailleurs.

— Après la victoire de White Star seulement, mes petits, dit-il d'un air jovial. Il peut encore s'en passer, des choses, d'ici demain midi. Pour des affaires incertaines de ce genre, je ne paie jamais d'avance.

C'est ce qu'on pourrait appeler de la prémonition.

Horst Hartung dormit à poings fermés jusqu'au lendemain matin. Personne ne s'inquiéta de son absence, car chacun savait dans l'équipe qu'une fois l'entraînement terminé, il passait le reste de la journée en exploration à travers la ville. Avant de s'enfoncer dans Chinatown, il était venu rendre visite à Laska, avait même fait quelques tours avec elle dans l'enclos. L'état de la jument lui donna toute satisfaction. Laska avait bien supporté la traversée, elle sautait comme une gazelle et semblait même avoir oublié pour un temps de donner du fil à retordre à Romanowski. L'ultime contrôle médical minutieux du docteur Rölle était également rassurant.

— O.K., dit-il. Un détail pourtant me chagrine. Vous avez vu ? Il suffit que je palpe son corps sacro-saint pour qu'elle cherche à me mordre ou à me lancer un coup de sabot. Ce n'est pas normal...

Hartung et les autres avaient bien ri. Et même Fallersfeld, qui alignait déjà quant à lui un score de quatre morsures. Le moral général était au beau fixe, les chances des Allemands ne faisaient que croître. La presse les donnait comme favoris.

Hartung entrouvrit un œil vers dix heures du matin. Il commença par ne plus savoir où il se trouvait, puis il éprouva un violent mal de

tête et des bourdonnements d'oreille, des nausées et une fatigue intense dans tout le corps. Et du même coup, il retrouva la mémoire.

— Quel animal je suis, grommela-t-il. Je fonce tête baissée comme un aveugle dans le premier piège tendu.

Il se pencha, regarda sa montre et s'affola. Il devait être sur le terrain dans une heure pour les exercices routiniers de détente, de long, d'assouplissement et ceux de cavaletti.

Il commença par essayer de se libérer de ses liens par la force ; il tira sur les cordes, mais malgré le dilettantisme avec lequel Betty avait travaillé, celles-ci ne cédèrent point. Puis il roula sur le tapis jusqu'à une lourde armoire aux pieds ciselés et se mit en devoir d'user les cordes sur les parties les plus saillantes. Il lui fallut longtemps avant de pouvoir libérer ses mains, puis il dénoua les pieds.

Mais la maison elle-même se révéla une prison. Des volets d'acier, une grille inattaquable, des portes épaisses. Même avec une pince-monseigneur, il n'aurait obtenu aucun résultat.

Il fouilla tout le bungalow à la recherche d'un outil. Tout ce qu'il trouva fut un ridicule petit marteau, une pince et un tournevis. Ainsi qu'un fer à souder.

Il enfonça le fil dans la prise de courant, attendit un instant et se mit à brûler le bois autour de la serrure de la porte d'entrée.

Ceux qui ont déjà travaillé au fer à souder savent à quel point c'est pénible. Le bois commença par brunir, le vernis dégagea une puanteur bestiale, mais on ne pouvait pas parler d'attaque profonde.

Pourtant Hartung ne se découragea pas. À force de patience, il parvint à ramollir le bois puis continua ensuite à le percer à l'aide du tournevis. Au bout d'une heure enfin, le trou était fait, un trou de la dimension du tournevis ! Mais la voie était libre. Il fit sauter la serrure à coups de marteau, en se servant du tournevis comme burin. Lorsque la serrure céda enfin, il était trempé de sueur et complètement épuisé. Il ressentait encore dans ses membres les effets de cette boisson maudite, ses premiers pas à l'air libre ressemblèrent aux premiers essais d'un convalescent.

Ils doivent tous être à l'entraînement déjà, se dit-il en regardant sa montre. Fallersfeld ne se privera pas de plaisanteries stupides. Mon pauvre baron, si tu savais quel imbécile je suis, tu pourrais rire en effet !

D'un pas vacillant, il alla jusqu'à la grand-route de San Francisco. Neuf voitures l'ignorèrent, la dixième s'arrêta. Un jeune garçon aux cheveux longs et emmêlés pencha la tête.

— On s'entraîne pour le marathon ?

— Non. Petit Poucet abandonné dans la nature par père et mère...

— Ça tombe bien, moi aussi, je suis orphelin. Allez, montez, Mister.

Ce fut ainsi que Hartung retrouva San Francisco. Le jeune homme le

déposa à la gare et fila à toute allure. Hartung prit un taxi, passa à l'hôtel où il commença par une douche froide. Puis il but un bon café, se rasa et se changea. Quand il arriva enfin dans le hall, Fallersfeld s'entretenait avec un gentleman. Décidément, il se trouvait toujours là où il ne fallait pas !

Hartung essuya un coup d'œil venimeux sans broncher. Il s'inclina légèrement et sortit de l'hôtel en courant. Un taxi l'emporta à toute allure à l'hippodrome.

Le fidèle Romanowski travaillait Laska. En apercevant le maître, il mit aussitôt pied à terre.

— Eh, Maître ! s'écria-t-il en se frottant les mains. On en a vu de belles ! Je donnais auprès de cette canaille de Laska quand soudain un type se dresse devant moi, devant mon box ! Je ne fais ni une ni deux, un bon direct dans la gueule, et le type tombe raide. J'ai gardé la lumière allumée toute la nuit, et j'ai joué au skat tout seul. Ces salauds ! Ils voulaient recommencer le coup de Rome peut-être ? Mais pas avec Romanowski.

— C'est bien, Pedro. N'en parle pas.

— Vous voulez monter ?

— Non, non. Continue.

Douche froide et café fort n'avaient pas réussi à chasser la fatigue de son corps. Il caressa le nez de Laska et déposa un baiser sur ses naseaux en disant :

— Bonjour, mon petit !

Laska s'ébroua et se frotta la tête à la poitrine de son maître. Puis Hartung alla s'adosser à un arbre.

Le travail terminé, Hartung resta auprès de Laska, et Fallersfeld ne tarda pas à le surprendre.

— Alors, ça va mieux ? demanda-t-il sèchement.

— Rien de changé, Baron.

— Horst, ce n'était pas une femelle ?

— Non.

— Bon. — Fallersfeld retrouva instantanément son sourire. — Laska n'aura qu'un concurrent valable, White Star.

— Je sais.

— Il saute comme une balle de caoutchouc.

— On le verra à l'œuvre tout à l'heure.

— Alors, bonne chance, Horst. D'après le tirage au sort, vous partez toujours derrière White Star.

Des milliers de curieux avaient déjà envahi l'immense stade aux dimensions typiquement américaines. Une fanfare militaire jouait des marches, et une compagnie de filles vêtues d'uniformes multicolores défilait sur la pelouse en agitant des bâtons dorés.

Bruno Salti pénétra dans sa loge, à la tribune d'honneur, suivi de

Joe Brollio et de Betty Simpson. Le directeur de la course, Waldon Harris, lui adressa de loin des signes de la main dont seuls, les deux hommes comprenaient la signification.

Tout est okay. Les obstacles sont préparés, les fils de nylon bien en place, les vingt-huit gars à leur poste.

— On lui a donné une double dose, confia Joe à Salti sur le ton de la confidence. C'est Betty qui a préparé elle-même un cocktail géant. Il va dormir comme un loir jusqu'à demain midi, à moins qu'il ne se réveille plus du tout. Qui sait s'il n'est pas cardiaque...

— Ça, c'est vos oignons. — Salti s'installa et fit signe à une vendeuse de chocolats glacés. — Pour moi, il n'y a plus que White Star qui compte.

Les premières manches étaient terminées. Huit pénalités, douze pénalités, une élimination pour double refus, huit pénalités, quatre pénalités. Salti enregistra tous les détails en esprit.

Roger Delang, France. À la deuxième reprise, il aura douze pénalités, c'est aussi sûr que deux et deux font quatre.

White Star.

Le Wallach bondit comme un éclair fulgurant, sous la conduite irréprochable de son cavalier, James Huckleby. Le public hurla ; à chaque obstacle franchi avec succès, un cri immense soulevait les tribunes, et des applaudissements frénétiques éclatèrent lorsque White Star quitta la pelouse. Zéro pénalité.

— Et maintenant, la grosse purée pour les Allemands, murmura Salti. — Il transpirait à grosses gouttes, comme dans un sauna. — Ils vont sûrement aller se faire cuire un œuf...

Dans la tour de direction, Waldon Harris essayait vainement d'entrer en contact avec Salti. Trop tard pour envoyer un messenger, et il ne pouvait se déplacer lui-même sans attirer l'attention. Aux gardiens d'obstacles de jouer maintenant.

Mon Dieu, se dit Harris. Quand Salti va entendre la nouvelle... Il va devenir fou.

Dans le haut-parleur, la voix se fit entendre, claire et sobre.

— Concurrent suivant, numéro quinze, Horst Hartung sur Laska.

Salti ne fit pas un mouvement. Pétrifié sur son siège, il ne perdit pas la raison et ne cria pas. En revanche, Joe blêmit et pinça Betty à la cuisse.

— Qu'est-ce que c'est ? grinça-t-il.

Les yeux de Betty se remplirent de larmes.

— Est-ce que je sais, moi ? C'est peut-être du bluff.

Ce n'était pas du bluff. Hartung arrivait sur la pelouse, Laska

dansait avec légèreté.

— Cinq mille dollars à l'eau, commenta sèchement Salti. Joe, tu prends de l'âge. Tu vois, je ne me suis pas trompé, ne te fie jamais aux femmes.

Inutile de décrire les performances de Laska. Ce fut un vrai régal pour les yeux. Elle se joua des obstacles comme s'ils n'existaient pas. Un galop éthéré, un bond dans les airs, un retour en douceur. Les quarante mille spectateurs martelèrent le sol de leurs pieds.

L'oxer. La porte du Holstein. Le mur de pierre. La rivière. Sauts en longueur et en hauteur. L'oxer-buisson. Le double-rick. Le mur de brique. La barrière.

Pas une seule pénalité. Et un score plus rapide aussi que celui de White Star.

Salti appuya sur un coin de son veston. Quelque part sur le parcours, un ronronnement se fit entendre chez un des gardiens d'obstacles.

Tirer le fil de nylon.

Le triple. Laska le passa sous les hurlements de plusieurs milliers de spectateurs. Et au dernier oxer, la barre s'écroula. Un silence de mort plana sur l'hippodrome. Hartung regarda en arrière sans comprendre. Effectivement la barre gisait sur le gazon. Le garçon était déjà en train de la relever. Même Laska hocha les oreilles. Ce n'est pas moi, non, ce n'est pas moi.

— Du calme, mon petit, du calme, fit Hartung. Ça peut arriver à tout le monde. Il nous reste encore une manche.

Encore quatre obstacles. Un saut en hauteur de un mètre soixante-quinze. Hartung calcula exactement l'allure, ça y est, Laska, vas-y, c'est le moment ! Le corps s'étira, un envol, passé.

Et la barre supérieure tomba.

— Elle ne l'a pas touchée ! hurla Romanowski à la barrière de contrôle. Pas plus celle-là que la première. J'ai bien observé. Laska est passée, je pourrais en mettre ma main au feu. L'obstacle était truqué. Je proteste ! Je proteste...

Huit pénalités pour Hartung sur Laska.

Pas de doute possible, les barres traînaient par terre. C'est le seul et unique critère. Non pas ce que quelqu'un a vu, mais ce qui traîne par terre.

Huit pénalités.

Hartung descendit de selle et se jeta presque dans les bras de Fallersfeld.

— Alors, c'était quand même bien une histoire de femme ! grinça-t-il. Plus de forces pour enlever le canasson au-dessus des barres ! Adieu la victoire ! Sauvons au moins la seconde place !

Bruno Salti se frottait les mains. Son système fonctionnait à

merveille. À part White Star, personne n'avait fait un parcours sans faute.

— Je vais me faire patenter par la Cosa Nostra, dit-il gaiement à son voisin, Joe Brollio. On peut se faire des millions avec ça.

La deuxième manche.

White Star obtint huit pénalités, une catastrophe qui laissa Salti imperturbable. À partir de ce moment-là, les barres s'écrasèrent sur le sol comme des poires blettes, les reporters sportifs de la radio et de la télévision parlèrent d'un parcours incroyablement difficile, meurtrier même, c'était trop exiger des chevaux. Et à l'apparition de Laska, un nouveau silence tendu régna sur le public.

Il faut qu'elle passe, la jument prodige d'Allemagne.

Mais sans doute San Francisco ne lui disait rien qui vaille, Laska rata trois obstacles, douze pénalités contre huit à White Star.

La victoire était acquise.

Derrière le contrôle, Romanowski se démenait comme un diable.

— C'est de la triche ! hurla-t-il. J'ai fait bien attention. Laska n'a touché aucune barre. Au double oxer, quand la barre est tombée, Laska se préparait déjà à sauter le fossé. Il y a du truquage !

— Taisez-vous, Pedro ! gronda Fallersfeld. Il faut aussi savoir perdre. Haut les cœurs, mon vieux ! La troisième place, ce n'est pas si mal. Remporter toujours la victoire, ça devient monotone à la fin, déclarait déjà Napoléon.

Après la salve d'honneur, Romanowski courut examiner les obstacles de près. Deux gardiens lui coupèrent le chemin à proximité du double oxer, celui-là même qu'il voulait vérifier, car il prétendait avoir vu exactement ce qui s'était passé.

Mais qui peut retenir un Romanowski dans son élan ? Autant retenir un taureau. On en vint aux mains, les deux types firent une pirouette en l'air, et avant qu'ils aient retrouvé leur équilibre, Romanowski était près de l'obstacle. Il découvrit immédiatement le fil de nylon, tira dessus et... la barre tomba dans l'herbe alors qu'il n'y avait même pas un cheval en vue. Tiens ! Tiens !

— Vous n'êtes pas bêtes, murmura-t-il.

Il prit une seconde fois son élan, distribua deux coups de poing, et eut enfin la paix.

Le lendemain la presse tout entière diffusa la nouvelle sensationnelle. White Star fut disqualifiée, mais les résultats des autres chevaux furent également annulés, car toutes les pénalités avaient été manipulées. Impossible de courir une seconde fois la coupe, le terrain était réservé ensuite aux compétitions de football. Ainsi la « Grand National Cup » retourna-t-elle dans son coffre.

— Jusqu'à l'année prochaine, dit-on.

La presse sauta sur cette machination frauduleuse et en fit un

scandale. Radio et télévision multiplièrent les enquêtes et les informations. Mais l'affaire fut rapidement étouffée. L'identité de l'inventeur du système ne fut jamais révélée, les vingt-huit gardiens se turent. La vie était très courte, quand on comptait Salti parmi ses ennemis.

Mais les Américains étaient beaux joueurs. Cinq chaînes de télévision financèrent un concours privé. Sur un terrain appartenant à un des patrons, on monta les mêmes obstacles que sur le parcours original. Les caméras se montrèrent à la hauteur de la situation, et quarante millions de téléspectateurs purent suivre la course sans faute de Horst Hartung sur Laska.

— La voilà, la vérité, dit le commentateur. Il est de notre devoir de l'avouer. Nous sommes très reconnaissants aux membres de l'équipe allemande de s'être montrés aussi sportifs.

LE COURRIER CLANDESTIN

ON COMMENÇAIT LE déchargement.

Au milieu du train de marchandises, quatre wagons plats portaient les quatre vans, solidement arrimés, sur les parois desquels on pouvait lire en grandes lettres : « Attention ! Chevaux de course ! »

On fixa des passerelles aux wagons. Les chevaux devaient reprendre pied les premiers sur la terre ferme, puis on roulerait les vans et on les attacherait aux tracteurs qui attendaient sur l'aire de déchargement, bien rangés l'un près de l'autre, comme pour une parade militaire.

Pedro Romanowski attendait lui aussi sur la plate-forme de son wagon. Laska était déjà détachée ; ses yeux ne cessaient de s'agiter ; à travers le guichet ouvert, elle contemplait tour à tour le ciel, la gare et les hommes.

C'était la première fois que l'équipe allemande foulait le sol russe. Moscou. La gare de Sawjolowski, à quelques centaines de mètres du stade Dynamo, cette immense arène moderne où cavaliers allemands et soviétiques allaient s'affronter.

Depuis quatre jours, on ne parlait que de cet événement dans les journaux de Moscou. Un nom revenait dans tous les articles et bientôt courut sur toutes les lèvres, un nom autour duquel se jouaient les spéculations et qui devint bientôt aussi connu que ceux des cosmonautes eux-mêmes. Laska, la jument prodige, au nom prédestiné, « Amour », la grande favorite du pays tout entier.

Mais tout cela se passait à l'extérieur de la gare de Sawjolowski. Un seul homme ne se laissait pas griser par l'agitation ambiante. Il attendait devant les tracteurs, sans donner l'ordre d'ouvrir les vans et de faire sortir les chevaux. Igor Michailovitch Stupkin, lieutenant de la milice. Ses hommes étaient postés devant les wagons, aucun des palefreniers n'avait le droit de pénétrer sur la rampe de déchargement. Dans leur prison, les chevaux se mirent bientôt à hennir et à piaffer.

Romanowski surmonta sa frayeur.

— Je commence ! cria-t-il à ses collègues. C'est cela qu'ils attendent peut-être ! Je ne risque qu'une chose, c'est de me faire refouler.

Il ouvrit la porte, saisit la bride de Laska et la fit sortir sur la plate-forme. Les sabots résonnèrent sur le plancher clouté.

Les Russes n'en revenaient pas. Puis le lieutenant Stupkin accourut, les bras en l'air.

— Stoï ! hurla-t-il. Stoï ! Défense de décharger !

Romanowski baissa la tête de Laska et se renseigna.

— Pourquoi stoï ?

— Ordre du commandant ! cria Stupkin en allemand.

— Pourquoi un ordre du commandant ?

— Silence.

— Pourquoi silence ?

Stupkin considéra un moment Romanowski sans ajouter un mot, son visage tourna à l'écarlate, et il fit demi-tour.

Romanowski attacha Laska sur la plate-forme, et il alla chercher deux poignées de foin qu'il lui tendit. Le lieutenant l'observait d'un air sombre.

Au bout d'une demi-heure, quelques autos stoppèrent dans la cour de la gare. Horst Hartung, Fallersfeld, le docteur Rölle et quatre autres cavaliers en descendirent. Ils paraissaient très agités eux aussi. Fallersfeld rejoignit en courant une grosse Moskvitch d'où émergeait un homme vêtu d'un uniforme bleu, bientôt suivi de deux autres en semblable équipement. Ils portaient tous des dossiers sous le bras ; leurs visages étaient impassibles comme des masques.

— Qu'est-ce que cela signifie, Monsieur le Major ? s'exclama Fallersfeld. On vient nous chercher à l'hôtel pour nous emmener ici, et nous apprenons en cours de route que les chevaux sont toujours sur le train et considérés comme des prisonniers. Pouvez-vous me donner des explications ?

— Oui, Tovaritch Fallersfeld. — Le major Jakow Nikitapievitch Borolenko souriait aimablement. — On nous a fait un signe... Comprenez-moi bien, quand on me chuchote quelques mots à l'oreille, je deviens curieux.

Fallersfeld n'y comprenait rien. Il rejoignit Hartung.

— Qu'est-ce qu'il veut dire avec son signe ? Est-ce que les chevaux sont malades par hasard ?

— Les chevaux sont en parfait état, répliqua le docteur Rölle. Ils ont reçu tous les vaccins exigés par les autorités soviétiques.

— Et malgré tout, ils sont encore sur le train. C'est un peu fort. Romanowski... Il a fait sortir Laska, lui, c'est le seul. Horst ! Si votre affreux gorille a pris encore des initiatives... s'il nous fait des difficultés, je... je...

— Allons voir.

Hartung alla à la rencontre du petit major souriant.

— Camarade Major, le cheval qui est sorti de son van est le mien. Laska.

— Oh ! Laska... — Les yeux de Borolenko étincelaient. — Je suis un

passionné d'équitation... Venez.

Ils grimpèrent jusqu'à la zone de déchargement et se heurtèrent au lieutenant Stupkin qui, aussitôt, salua et fit son rapport.

— Transport stoppé. Rien à signaler. Un homme a donné deux poignées de foin à son cheval.

Le major Borolenko acquiesça. Il s'approcha du wagon de Laska en souriant. Puis il haussa les épaules d'un air navré.

— Je regrette, dit-il, mais je suis obligé de réquisitionner les voitures.

— Avec les chevaux dedans ? demanda Fallersfeld hors de lui.

— Non, sans les chevaux.

— Et pourquoi, Monsieur le Major ?

— Un signe... Je vous l'ai dit. — Puis il reprit son sérieux. — Je vous expliquerai plus tard, quand nous aurons des preuves. Voulez-vous assister à l'opération ?

— Volontiers, répondit Hartung. Vous nous placez devant une étrange énigme, Monsieur le Major.

— Pas moi, Tovaritch, mais vous ! C'est vous qui me placez devant une énigme !

Borolenko lança quelques ordres en russe. Les soldats de la milice grimpèrent sur les plates-formes et refoulèrent les palefreniers dans un coin. Puis ils ouvrirent les portes et saisirent les brides.

Fallersfeld bondit.

— Major ! Je proteste ! Et s'il arrive quelque chose aux chevaux ? Je vais prévenir immédiatement notre ambassade.

Borolenko hocha la tête.

— Nous allons les manipuler comme des pierres précieuses. Tous les hommes qui s'en occupent sont eux-mêmes des cavaliers. Vous n'avez pas confiance dans l'excellence de notre organisation, Tovaritch ? Ce que nous voulons empêcher, c'est que vos gens pénètrent dans les vans. Regardez comme elles sont sages, les braves bêtes.

Borolenko avait raison. Les hommes qui avaient pris les chevaux en charge étaient des spécialistes. Ils les firent descendre des wagons et les emmenèrent dans la cour de la gare. On avait même l'impression que les chevaux étaient moins nerveux que d'habitude, sans doute parce qu'on leur parlait sur un ton chantant, qu'on leur tapotait le cou et qu'on leur caressait le nez.

Laska fut la seule à faire des difficultés. Lorsque les soldats apparurent sur son wagon, Romanowski se cramponna à la bride et se mit à crier :

— Maître, dites-leur que Laska va les écraser ! Si je la lâche, il y aura une catastrophe. Dites-le au petit gros en uniforme.

Le major Borolenko souriait de toutes ses dents.

— Un Berlinois, dit-il aimablement à Hartung. J'ai passé six ans à la Kommandantur de Berlin. C'est votre palefrenier ?

— Oui. Il est impossible de confier Laska à vos hommes, sinon je vous garantis des fractures, et pire encore. Si vous avez quelque notion sur les chevaux, Major, il vous suffira d'observer les yeux et les oreilles de Laska. Je n'exagère pas le danger, croyez-moi.

Borolenko lança un ordre et les soldats abandonnèrent Laska. En revanche, deux miliciens vinrent fouiller Romanowski pétrifié d'étonnement, de la tête aux pieds. Hartung risqua un sourire.

— Ah ! Ah ! Vous cherchez quelque chose, Major ?

— Oui, répondit Borolenko.

— Je peux vous rassurer, nous faisons du cheval, mais nous ne transportons pas d'armes.

— Attendez, répliqua Borolenko, le visage grave. Notre informateur n'a jamais menti encore.

On alla chercher deux caisses dans un camion. Des haches, des leviers, des tournevis, des pinces de toutes tailles, un burin plat et six vilebrequins. Avant même que Fallersfeld eût pu protester, les cloisons de bois des vans se mirent à craquer.

Les Russes commencèrent à arracher le revêtement intérieur de toutes les voitures, et ils n'y allaient pas de main morte. Les rembourrages volèrent au vent, ouate, crin et kapok, suivis des planches, crochets, anneaux, poteaux et entretoises élastiques.

Le major Borolenko ne s'occupait plus des cavaliers allemands, il courait de wagon en wagon, en criant. Comme il comprenait un peu de russe, Hartung traduisit pour Fallersfeld ce qu'il pouvait saisir au vol des cris du major.

— Il cherche des sachets de cuir. Des paquets plats. Des étuis de plastic.

— Il est tombé sur la tête. – Fallersfeld enfouit ses mains dans ses poches. – C'est la première fois qu'on vient en Russie, et il faut justement qu'on tombe sur un cinglé !

Borolenko grimpa sur le wagon de Hartung. Réfugié dans son coin, Romanowski ne cessait d'exhorter Laska au calme en lui tournant la tête.

— Regarde ailleurs, Canaille, t'occupe pas d'eux !

— Et qui va payer la réparation des vans ? hurla Fallersfeld en voyant Borolenko redescendre du wagon.

— Vous, Tovaritch ! – Il tendit le bras, dans sa main se trouvait un petit sachet de cuir, le major n'avait plus envie d'être aimable. – À l'intérieur de la cloison de gauche, sous le revêtement. Mes informations étaient exactes.

Il sauta dans la cour et vint rejoindre le groupe des cavaliers allemands.

— C'est absurde ! On a fait ça à notre insu ! Horst, dites quelque chose ! C'est votre wagon ! C'est une façon comme une autre de nous...

— De rien du tout. — Le major s'immobilisa, sa voix dure ne supportait plus aucune discussion. — Et je vous interdis de telles insinuations. — Il ouvrit le sachet et le passa sous le nez de Fallersfeld et de Hartung. De la poudre blanchâtre. — C'est de la drogue. De la cocaïne.

— Impossible, bredouilla Fallersfeld. Absolument impossible. Horst, donne-lui donc des explications !

Hartung haussa les épaules. Il était très grave, les muscles de ses pommettes tressaillaient. Il savait ce que signifiait cette découverte. Peu importe qu'il puisse prouver ou non son innocence... Le concours de Moscou n'aurait plus lieu.

— Si le major l'affirme, c'est de la cocaïne... Je n'y connais rien, moi, mais je le crois.

— Dans votre propre voiture, monsieur Hartung ! Vingt sachets ! Et nous en trouverons sûrement d'autres encore.

— Je ne peux rien vous dire à ce sujet.

— Et moi, encore moins ! — Fallersfeld tremblait d'indignation. — Je vous prie de me mettre en rapport avec mon ambassade. Ce qui se passe ici est inadmissible. On a abusé de nous.

— Tout finira par s'expliquer. — Le major enfouit le sachet de cocaïne dans la poche de son uniforme. — Vous comprendrez, ajouta-t-il avec une politesse recherchée, que je suis obligé de prendre certaines mesures. Tout d'abord réquisitionner tout votre équipement, voitures, selles, couvertures, tout ! L'équipe tout entière va devoir se soumettre à une fouille corporelle complète. Quant à vous, Tovaritch, vous allez rentrer à l'hôtel avec moi.

— Et... et les chevaux ? questionna le docteur Rölle d'une voix rauque.

— Nous allons les emmener dans les écuries prévues pour eux au stade.

— Sans surveillance ! Je proteste !

Borolenko lui adressa un sourire apaisant.

— Je vous garantis que vos chevaux auront les meilleurs soigneurs dont on puisse rêver.

— Ils ont une nourriture spéciale... — Le visage de Fallersfeld tremblait. — Laissez-leur au moins le fourrier.

— Nous verrons.

Borolenko fit un signe. Les soldats se mirent en marche en entraînant les chevaux. Romanowski fit descendre Laska du wagon et se joignit à la petite colonne.

— C'est de la mystification ! hurla-t-il en passant devant Hartung.

— Non, c'est de la cocaïne, fit Borolenko en désignant les autos à l'arrêt. Et nous sommes bien forcés d'éclaircir le cas, vous le comprenez, n'est-ce pas, messieurs ?

Hartung acquiesça d'un signe de tête. Il accompagna Borolenko à travers la cour.

— Autrement dit, pendant ce temps-là, nous sommes en état d'arrestation ?

— Pas du tout ! répondit Borolenko d'un air aimable. Vous demeurez nos invités, Tovaritch. Il va falloir seulement vous habituer à être sans cesse accompagnés. C'est dans votre intérêt, d'ailleurs, pour votre sécurité !

Hartung regarda Laska. Sous la conduite de Romanowski, elle marchait paisiblement derrière les autres chevaux, la tête haute. On entendait encore des grincements et des craquements venant des wagons. Il ne restait plus un centimètre de cloison intact.

— Vos journaux auront de bons titres pour demain, Major, dit Hartung.

Borolenko s'arrêta, le visage soucieux.

— Non, les journaux n'en parleront même pas. Je vais immédiatement mettre la censure sur cet incident.

Et il se remit en marche.

— Et le concours ?

— Attendons, Tovaritch Hartung.

Ils arrivèrent aux voitures. Le major tint galamment la porte devant Hartung et Fallersfeld.

— Mais le concours a lieu dans quatre jours, Major !

— Quatre jours !... Cela peut durer quatre secondes comme quatre éternités ! On verra bien.

Au début, il ne se passa strictement rien.

Hartung but des litres de thé dans sa somptueuse chambre de l'hôtel Ukraina ; il grignota des biscuits secs tout en feuilletant des revues soviétiques et, avec l'officier laconique chargé de sa sécurité, il joua quelques parties d'échecs qu'il perdait invariablement.

Le soir même, Romanowski vint lui rendre visite.

— Laska va bien, dit-il tout de suite. Les boxes sont splendides. Même les Lippizaner de Vienne n'en ont pas de semblables ! Le maître fourrier est là, et devinez qui dort à côté de Laska ? Le docteur Rölle en personne ! C'est le petit gros qui a donné l'autorisation. Qui est-il au juste, celui-là ?

— Un major de la police.

— C'est vrai qu'on a trouvé de la cocaïne chez nous ?

- Oui.
- Vous y comprenez quelque chose, vous, Maître ?
- Non. N'empêche qu'ils en ont trouvé.
- Et maintenant ?
- On va nous interroger. Jusqu'à ce qu'on en crève !
- Mais puisque nous ne savons rien !
- C'est justement ce qu'il va falloir prouver ! Ce ne sera pas facile.

Fallersfeld avait déjà discuté longuement avec le major Borolenko et téléphoné à l'ambassade. L'ambassadeur était au courant de l'incident, et regrettait de ne pouvoir rien faire pour l'instant.

— C'est une affaire strictement interne, lui répondit un secrétaire. À leurs yeux, vous avez commis un grave délit. Évidemment, nous vous défendrons, mais nous n'avons aucune possibilité d'influencer les enquêtes soviétiques. Une chose est certaine, on a trouvé dans une de vos voitures de la cocaïne en quantité importante. C'est cela qu'il faut commencer par éclaircir. Monsieur l'Ambassadeur a demandé qu'on le tienne au courant des événements.

— Merde ! hurla Fallersfeld avant de raccrocher. Tas de ronds-de-cuir ! Chacun sait que nos champions ne sont pas des fraudeurs.

— Mais oui... – Borolenko lui offrit un cigare, une bouteille de vin du Caucase était ouverte sur la table. – Et nous voulons le prouver. Voilà pourquoi nous sommes tellement minutieux.

— M^{lle} Diepholt atterrit à 17 h 25 à Scheremtejovo, dit encore Fallersfeld d'un air tragique – car depuis sa conversation téléphonique avec l'ambassade, il se rendait compte que sa situation était difficile.

— Qui est-ce ? demanda Borolenko.

— La fiancée de Hartung... Elle vient à Moscou pour le concours.

— Nous irons la chercher et nous nous occuperons d'elle.

— Merci, Monsieur le Major. Je sais que vous ne faites que votre devoir, mais croyez-moi...

La nuit tomba sur Moscou. Une nuit merveilleuse avec un ciel rougeâtre qui semblait enflammer les coupoles dorées du Kremlin. Hartung contemplait la rue, debout devant la fenêtre. Romanowski jouait avec l'officier et gagnait.

Ma première visite à Moscou, se dit Hartung.

Il se détourna. Les lueurs rouges viraient au violet. Romanowski cria « Échec et mat », et se renversa sur le dossier de sa chaise, l'air épanoui.

— Est-ce que je peux parler au major Borolenko ? demanda Hartung à son gardien.

— Non, répondit l'officier.

Le téléphone sonna. Ce fut l'officier qui décrocha, et au bout de quelques secondes, il tendit le récepteur à Hartung.

— Allô, c'est vous, Baron ? Quoi ? Angela à Moscou ? Mon Dieu...

Où cela ? Ici, à l'hôtel ?... Et je n'ai pas le droit de lui parler ?... Baron, je vous prévient, je vais faire un malheur. Qu'on laisse Angela à l'écart de cette histoire !... Merci, j'attends.

Il raccrocha.

— Angela est ici, dit-il à son fidèle Romanowski. C'est Borolenko qui se charge d'elle. Cette fois, ma patience est à bout !

— Qu'est-ce que vous allez faire, Maître ?

— Tout d'abord, réfléchir. Qui pouvait pénétrer dans notre voiture ?

— Personne, justement...

— On a fait le transbordement à Berlin-Ouest. Réfléchis, Pedro. Est-ce que le van s'est trouvé seul un moment ?

— Non, je n'ai pas quitté Laska... C'est-à-dire, après, quand la voiture a été fixée sur le wagon... je suis allé déjeuner à la cantine de la douane.

— Combien de temps ?

— Une heure, peut-être...

— Et pendant ce temps, Laska est restée toute seule ?

— C'était en plein jour ! On ne vole pas un cheval en plein jour !

— Peut-être, mais on introduit de la cocaïne dans la cloison !

— Impossible ! Laska aurait réagi, vous savez bien...

— Seulement, voilà, elle n'a pas réagi. Pourquoi ? Impossible de le savoir maintenant. On lui a peut-être donné un sac d'avoine. C'est sûrement ça... – Hartung se tourna vers l'officier frappé de mutisme. – Il faut que je parle au major. Au major Borolenko ! Vous comprenez, bon sang ? Il faut que je lui parle !

L'officier se leva et quitta la chambre sans un mot.

Lorsqu'elle arriva dans le hall de l'aéroport de Scheremtejovo, Angela s'entendit appeler par haut-parleur ; on la pria de rejoindre directement le bureau d'Intourist, où l'attendaient un petit homme trapu et deux jeunes femmes vêtues de tailleurs bleus.

Le petit homme s'inclina galamment.

— Major Borolenko, dit-il. Soyez la bienvenue, Gospoda Diepholt.

Angela sourit d'un air embarrassé.

— Vous me connaissez ?

— Le baron Fallersfeld m'a donné toutes les indications concernant votre arrivée.

Le nom du baron la rassura.

— Il devait venir me chercher à l'aéroport...

— Malheureusement, il a été retenu. Voulez-vous me suivre dans cette pièce, s'il vous plaît ? Vos bagages suivront.

En effet, au bout de cinq longues minutes, un policier soviétique apporta les deux valises. Borolenko s'adressa à Angela.

— Vous avez les clefs ? Ouvrez les valises, je vous prie.

— Vous êtes un fonctionnaire de la douane ?

— Non, de la police, Gospoda...

Angela s'exécuta.

— Voilà !

— Je vous prie de mettre tout le contenu des valises sur cette table.

Les deux femmes inspectèrent minutieusement tout ce qu'on leur présentait, sous les yeux sidérés d'Angela. Puis Borolenko prit un couteau acéré et coupa les parois des valises en lamelles. Quand ces dernières furent réduites en charpie, il rengaina son couteau avec un sourire satisfait.

— Et maintenant ? fit Angela d'une voix blanche. Vais-je devoir porter mes affaires sous les bras à travers Moscou ?

— Non, bien sûr, nous allons vous procurer les meilleures valises que nous puissions trouver. — Borolenko passa un coup de téléphone, puis revint à Angela. — Je vais avoir le plaisir de vous accompagner personnellement à l'hôtel Ukraina. Vos valises seront là d'une minute à l'autre.

— Qu'est-ce que vous cherchez au juste ?

— Nous en parlerons en cours de route.

Cinq minutes plus tard, on frappa à la porte.

— ... C'est pour vous, Gospoda.

Borolenko lui présenta deux superbes valises en peau de porc et l'aida à refaire ses bagages.

— Je suis heureux que nos recherches aient été négatives, lui dit-il. Quand vous saurez de quoi il s'agit, vous comprendrez. On ne saurait être trop prudent... Nous vous avons réservé une très belle chambre à l'Ukraina. Voisine de celle de M. Hartung.

— Il sait que je suis à Moscou ?

— Pourquoi ? Il n'aurait pas dû le savoir ?

Borolenko mit les valises par terre.

— Je n'y comprends rien, avoua Angela en suivant son guide dans le hall, où un policier vint immédiatement prendre les bagages.

Les deux jeunes femmes s'étaient éclipsées sans prononcer le moindre mot. Borolenko conduisit Angela jusqu'à une grosse voiture noire stationnée devant l'entrée de l'aéroport.

— Vous êtes une invitée, chez nous, et nous nous efforçons toujours de protéger nos invités.

— Protéger ? Contre quoi ?

— Nous ne le savons pas encore nous-mêmes... — Borolenko s'inclina. — Montez, s'il vous plaît, Gospoda. Moscou vous plaira certainement.

Cela se passait quatre heures auparavant.

Ensuite, Angela se retrouva dans sa chambre somptueuse en compagnie d'une femme-lieutenant quasiment muette, elle aussi, qui passait son temps à écouter la radio, à fumer et à boire de la grenadine comme si elle était seule dans la pièce.

Borolenko fit une brève apparition vers neuf heures du soir en apportant le bon souvenir de Hartung.

— Il s'impatiente, commenta-t-il. Ce qui est bien compréhensible d'ailleurs ! N'être séparé d'une aussi jolie fiancée que par une cloison, et malgré tout, ne pas pouvoir l'approcher...

C'est tout ce qu'Angela obtint de Borolenko... Aucune explication, aucun éclaircissement.

Les vans de l'équipe allemande venaient d'arriver au stade Dynamo. Vus de l'extérieur, ils paraissaient intacts, et même à l'intérieur, on les avait réparés tant bien que mal. Seul un œil exercé était capable de discerner les traces de destruction. Le docteur Rölle crut bien faire en protestant.

Le major Borolenko, qui décidément semblait être doué du don d'ubiquité, leva les mains d'un air apaisant devant la colère du vétérinaire.

— Ce ne sont pas des réparations hâtives que nous voulons ! Nous exigeons qu'on nous rende nos voitures dans un état impeccable, telles qu'elles étaient en arrivant ici ! Je refuse de les reprendre ainsi.

— Vous aurez tout ce que vous exigez, Docteur... Nous ne vous avons d'ailleurs pas rendu les vans, nous n'avons fait que les amener ici où ils resteront. Ne vous en occupez pas, occupez-vous plutôt de vos chevaux. Tout va bien de ce côté ?

— Oui. Et que deviennent les cavaliers ?

— Ils donnent dans la gastronomie. Bonne nuit, Docteur.

— Bonne nuit, Monsieur le Major.

Le docteur Rölle le suivit des yeux. Tout comme les autres, il n'y comprenait strictement rien.

Non pas que Borolenko cherchât à faire des cachotteries. Ses soucis étaient plus graves, et surtout plus dangereux que ceux de l'équipe. Une information était parvenue par radio à la police de Moscou. — « Dans les voitures des chevaux allemands se trouve de la drogue. » — Les voitures arrivèrent, et on découvrit en effet de la cocaïne à l'intérieur. Pour une somme de quinze mille roubles.

Que faire ? Interroger les cavaliers, célèbres dans le monde entier ? Fallersfeld ? Le vétérinaire ? Absurde... Les soigneurs ? Peut-être, de ce côté...

Mais il ne connaissait pas Romanowski. Loin de se laisser intimider, il répondit une fois à toutes les questions qu'on lui posait, et lorsque, selon les méthodes d'enquête usuelles, on reprit le questionnaire par le

début, il se contenta de dire :

— Je ne suis pas un disque usé ! Je ne répéterai pas dix fois la même chose. Vous me faites chier...

Borolenko abandonna.

Il donna l'ordre de transporter les vans au stade et de les placer de manière à laisser voir qu'ils étaient facilement accessibles.

— Quand on cache une marchandise, on vient la chercher, confia Borolenko au lieutenant Stupkin. Grâce à la censure, personne n'est au courant de l'incident, le destinataire de la drogue pas plus que les autres. Qu'on lui laisse l'accès libre comme il le désire... De deux choses l'une : ou bien ce Romanowski est un gars particulièrement retors qui ira chercher lui-même la marchandise pour la déposer quelque part ; ou bien le transfert aura lieu dans la voiture même, et il faut bien que le bénéficiaire sorte de l'ombre... À quel moment ?

— La nuit, répondit Stupkin sans hésiter.

— Exact. Faites encercler tout le coin, et postez des tireurs d'élite à proximité des vans. Je vérifierai moi-même. Vos gens ne devront passer à l'attaque qu'au moment où le type emportera sa marchandise. Les sachets ont-ils été remis en place ?

— Oui, là où ils se trouvaient, Monsieur le Major.

La nuit tomba.

Le docteur Rölle dormit auprès de Laska, et le maître fourrier auprès des autres chevaux.

À l'écart des écuries, dans une obscurité totale, les soldats formèrent un cordon invisible autour du quartier. Le lieutenant Stupkin fit une ultime ronde : tout était parfait. Le major Borolenko était lui aussi sur les lieux. Il avait décidé de donner lui-même le signal de l'attaque, le moment venu.

Mais celui ou ceux qu'on attendait ne vinrent pas.

Au petit jour, Borolenko sortit de sa cachette, les yeux rouges, et fit signe au lieutenant.

— On recommence demain, et les nuits suivantes, dussions-nous en crever ! Il me faut des preuves !

À l'hôtel Ukraina, on avait perdu l'habitude de protester. Fallersfeld gardait le silence, Hartung se taisait, les autres cavaliers tuaient le temps en lisant, en écoutant la radio, en mangeant et en dormant. Pour tromper l'ennui, Angela fit le portrait de sa gardienne. Romanowski fut le seul à se révolter. Le deuxième jour, il jeta le jeu d'échecs à la figure du lieutenant en poussant des hurlements.

Le major Borolenko venait deux fois par jour faire sa petite visite aux prisonniers, avec la ponctualité d'un chef de clinique ; malgré ses

yeux rouges et sa mine tirée, il ne se départit jamais de son amabilité.

Le soir, quatre policiers en uniforme apportèrent à Hartung tout son équipement de cavalier. Complètement lacéré. Tout avait été déchiré en lamelles, même les rênes, qui étaient découpées en morceaux.

— Réjouissez-vous, commenta Borolenko. On n'a rien trouvé d'autre à l'intérieur.

— C'est avec ça que je vais devoir monter à cheval ? s'écria Hartung en donnant un violent coup de pied dans les lambeaux de cuir. Impossible. Vous n'avez même pas épargné mes bottes.

— Tout cela va s'arranger, rassura Borolenko.

— Pour mon matériel, c'est trop tard !

— C'était indispensable pour l'enquête... Bonne nuit.

Et il sortit en claquant la porte. Dormez bien ! se dit-il. Pendant que moi, je vais devoir rester aux aguets toute la nuit sur un tronc d'arbre.

Encore deux jours jusqu'au concours. Pour l'instant, la censure n'a pas été levée, se dit-il encore, mais demain, au plus tard, il va falloir annoncer que l'équipe d'Allemagne tout entière est en état d'arrestation. Le communiqué officiel. Ensuite ? Le cercle infernal : interventions multiples, enquêtes, demandes de preuves. Qu'aurons-nous à présenter comme motif ? De la cocaïne trouvée dans un de leurs vans ? C'est maigre...

Borolenko poussa un soupir et se fit conduire au stade. Le lieutenant Stupkin avait mis en place son cordon d'hommes. Le major se glissa dans son trou, comme un malheureux fugitif.

Personne ne vint chercher les petits sachets.

Le lendemain matin, le docteur Rölle et le maître fourrier prirent une initiative qui dépassait leurs fonctions respectives ; ils promènèrent les chevaux à la longe pour éviter l'ankylose, avec l'autorisation du major Borolenko. On avait commencé l'aménagement du stade en terrain de concours, et la mise en place des obstacles. Le parcours promettait des difficultés quasi insurmontables. Chez les Russes, un seul cavalier était susceptible de gagner, le capitaine Diomka Ulanovitch Pollovieff, le meilleur cavalier de toute l'Union Soviétique.

Le docteur Rölle travaillait chaque cheval à tour de rôle. Non pas qu'il fût un brillant cavalier, mais il était quand même capable de détendre les chevaux, de les faire sauter, trotter et galoper. Le maître fourrier se chargea du travail au paddock, des cavaletti et des exercices de réflexe. Laska fut la seule dont personne n'osa s'approcher. À la longe, elle obéissait au vétérinaire comme un brave cheval de cirque, mais dès qu'il approchait avec une selle, elle ruait.

Le troisième jour cependant, elle changea d'attitude. Elle se laissa seller par le docteur Rölle, et l'accepta pour aller sur le terrain. Ils firent quelques tours de piste puis, encouragé par le succès, le docteur la fit sauter un mur d'un mètre seulement. Il bondit en l'air avec sa monture. Mais ce fut séparément qu'ils reprirent contact avec le sol.

— Quelle sale bête ! dit-il en se relevant. On a l'impression que la pesanteur n'existe pas pour elle. Laska, ma vieille, on remet ça !

Et cette fois, il réussit à demeurer en selle.

Au bout de deux heures, des valets d'écurie russes vinrent reprendre le matériel, car les Allemands avaient dû emprunter un minimum d'équipement.

— Le vôtre n'existe plus, leur avait dit le major Borolenko. Nous ne pouvons rien laisser au hasard...

Juste avant de prendre son poste d'observation pour la troisième nuit, Borolenko alla rendre visite une fois encore à Hartung dans sa chambre. Un Hartung effondré, vieilli de plusieurs années.

— Résumons les faits, commença-t-il d'une voix lasse. La cocaïne n'a pu être introduite dans le rembourrage de votre voiture qu'à Berlin-Ouest, à la gare de marchandises... Ou bien chez vous, Hartung ! Dans ce dernier cas, vous êtes le seul responsable de cet acte criminel. J'attends encore le résultat de cette nuit. S'il est de nouveau nul, je dépose plainte contre vous !

— C'est absurde, voyons ? Pourquoi aurais-je fraudé de la cocaïne ?

— C'est la question qu'on se pose devant tous les crimes, vous savez. L'homme est une créature énigmatique.

— Alors, une nuit encore ? Vous savez pourtant que je suis innocent, major Borolenko ?

— Qu'est-ce que ça signifie, « vous savez » ? Il faut le prouver. Quand on échoue entre deux rochers, on est broyé...

La troisième nuit.

Tout le monde était en place. Silence de mort. Une lueur pâlit l'obscurité, le croissant de lune émergea des nuages. Borolenko ne vit tout d'abord qu'une ombre qui se faufilait dans l'entrée du stade. Il retint son souffle et serra le bras de son voisin.

L'ombre s'approcha et devint une silhouette... un homme maigre, tout en longueur. Il avançait prudemment, non sans jeter les yeux de tous côtés, vers les vans à l'arrêt. Sans hésiter, il se dirigea vers celui de Hartung et disparut à l'intérieur par la porte entrouverte.

Borolenko vit le lieutenant Stupkin faire un grand signe du bras, aussitôt dix ou quinze tireurs surgirent du sol.

Une vague rumeur lui parvint du van. Il doit arracher les cloisons,

se dit Borolenko. Il va recueillir les sachets, qui d'ailleurs ne contiennent plus que du sel ; puis il va sortir, et je sifflerai. Nous voulons l'attraper vivant, pour pouvoir ensuite le presser comme un citron.

L'homme sortit du van à toute allure, un long sifflement troua la nuit, les projecteurs s'allumèrent et encerclèrent le coupable.

— Stoï ! hurla le lieutenant Stupkin. Rends-toi, tu es pris. Haut les mains, fils de chien !

L'homme se courba et chercha à s'enfuir.

— Tirez dans les jambes ! hurla à son tour Borolenko. Je veux l'avoir vivant ! Feu !

On entendit un crépitement de balles, l'homme fit un bond, puis retomba sur le sol. Et avant que les tireurs n'aient eu le temps de le rejoindre, on entendit un coup de feu en sourdine. Borolenko lança un juron.

— Il s'est tué, le salaud, grommela-t-il. Nous ne connaissons jamais le chef de la bande.

En effet, l'inconnu gisait dans l'herbe, les jambes inondées de sang ; il tenait en main un petit revolver avec lequel il s'était tiré une balle dans la tempe droite.

On trouva sa carte d'identité dans sa poche. Il s'appelait Mukar Antonovitch Zaroskin. Né à Taganrog. Il paraissait affamé, mais Borolenko savait que son corps était miné par la drogue.

Le duel entre le capitaine Pollovieff et Hartung eut lieu à 17 heures. Les spectateurs hurlaient, quatre-vingt mille Russes frappèrent des mains en cadence quand leur compatriote pénétra sur le terrain.

Le troisième barrage. Jusque-là, zéro faute. Il restait deux obstacles.

Un saut simple, en hauteur et en longueur, et le maudit mur porté maintenant à deux mètres dix.

Borolenko n'était pas parmi les spectateurs. Accoudé à la balustrade du paddock, il bavardait avec Hartung. Les quelques heures précédant le début du concours lui avaient procuré une grande joie. Il avait fait une apparition spectaculaire dans la chambre de Hartung, chargé d'un équipement complet.

— Le capitaine Pollovieff vous prête son matériel de rechange, dit-il. Il espère que la selle conviendra à Laska. Quant aux bottes, pas de problème, vous avez la même pointure que moi. Vite au stade ! J'espère de tout cœur que vous gagnerez, Tovaritch Hartung.

Hartung n'en revenait pas. Il téléphona immédiatement à Fallersfeld.

Mais celui-ci opposa un refus catégorique.

— C'est impossible, Horst. Comment voulez-vous gagner sur Laska avec un équipement nouveau ? Non, je suis justement en train d'annuler le concours.

Il avait fallu à Hartung une bonne heure pour faire changer d'avis le baron.

À présent, c'était le tour du capitaine Pollovieff. Sibirska, sa jument noire, dansait nerveusement sur la ligne de départ. Les applaudissements se turent. Silence tendu. Le fanion s'abaissa.

Sibirska se joua des obstacles.

Le mur de deux mètres dix ! Devant le mur, elle hésita une parcelle de seconde, ce qui lui fut fatal. Ses jambes de derrière effleurèrent la rangée supérieure de briques, elle avait mal ajusté sa foulée.

Pollovieff passa le but et traversa le terrain au galop. Quatre pénalités, dix secondes quatre.

Une sorte de paralysie pétrifia les quatre-vingt mille spectateurs au moment où Hartung et Laska entrèrent en piste.

Borolenko joignait les mains, et Romanowski serra les poings. Fallersfeld avait posé un bras sur les épaules de sa voisine, Angela Diepholt ; il voulait la soutenir et lui donner du courage, mais en réalité, c'était plutôt le contraire qui se produisait.

Le fanion s'abaissa.

Laska prit le galop et le chronomètre également. Hartung fixa les deux obstacles, le corps tendu. Cette selle ne lui donnait pas la même sécurité que la sienne, ses bottes le serraient.

Le premier bond. Laska passa comme une fusée.

Le virage, très sec, sur l'arrière-plan, un jeu dangereux mais qui économisait des secondes précieuses.

Et le mur. Deux mètres dix. Un monstre de brique.

Laska s'étira. Elle s'effila tellement que Hartung crut un instant sentir glisser la selle. Il lâcha les rênes, le ciel sembla se rapprocher, puis il revit la pelouse, se coucha par habitude sur le cou de Laska et ferma les yeux.

Lorsqu'il passa la ligne du but, quatre-vingt mille spectateurs l'acclamèrent bruyamment.

Zéro faute. Neuf secondes six.

Au paddock, Borolenko se mit à pleurer. Le visage noyé de larmes, il s'approcha de Fallersfeld, lui serra les deux mains et l'embrassa sur les joues. Puis il se sauva en courant vers Laska, les mains pleines de morceaux de sucre.

— Garde la selle et les bottes, Camarade, dit un peu plus tard Pollovieff à Hartung, au cours du banquet servi à l'hôtel Ukraina. Porte-les et continue à remporter les coupes. Tu as le meilleur cheval du monde. En fait, c'est moi qui ai gagné, ou plutôt, ma selle et mes bottes !

Il se mit à rire et donna l'accolade à Hartung. Au petit jour, ils étaient amis jusqu'à la mort, et au-delà.

La selle et les bottes du capitaine Pollovieff font actuellement partie de la panoplie de trophées de Hartung, exposée dans sa grande salle. À ses yeux, elles ont plus de valeur que bien des coupes d'argent.

SOUVENIR DE HONGRIE

IL ARRIVE PARFOIS QUE tout tourne mal. Rien ne va, partout surgissent des difficultés inattendues, le monde entier semble s'être ligué contre vous.

Ce jour-là, Hartung avait déjà eu son compte d'ennuis. Durant le voyage, Laska s'était écorché le flanc gauche ; la chair à vif suintait. Romanowski s'était arraché les cheveux avant de faire son enquête ; il inspecta minutieusement le van mais n'y trouva rien qui eût pu provoquer une telle blessure. La tête basse, il dut subir l'assaut des reproches de Hartung sans rien dire.

Le docteur Rölle était absent. Il avait eu une panne sur l'autoroute et dû se faire remorquer. Il n'arriva qu'une heure plus tard, en taxi. Aussi Romanowski commença-t-il par saupoudrer la plaie de pénicilline, car il ne voyageait jamais sans sa trousse de secours.

Quant à Fallersfeld, il promenait partout avec lui un énorme phlegmon dans le cou, très douloureux, et qui résistait à toutes les pommades et autres médicaments. Le baron en outre refusait de prendre des antibiotiques, pour ne pas s'endormir sur place. Aussi courait-il avec un pansement autour de la nuque ; il était irascible comme un taureau et refusait obstinément l'intervention du bistouri. Les cavaliers allemands l'évitaient dans la mesure du possible.

Le cheval de Steenken boitait du pied gauche. Winkler avait un gros rhume, et, en plein été, les vertèbres de Hartung recommençaient à se manifester. Le matin, en se levant, il était courbé comme un point d'interrogation, il devait se mettre en train, se roder, comme il disait, avant de songer à quitter sa chambre. Pendant l'entraînement, il serrait les dents avec l'impression que sa colonne vertébrale allait se briser en deux ; il fallait lui faire des piqûres calmantes.

Bref, tout allait de travers et, cela, la veille du grand concours de Baden-Baden, la « Semaine hippique ».

La ville était noire de monde. Tout ce que l'Europe avait à offrir dans le domaine de l'élégance déambulait dans le parc ou se réunissait dans les salons des hôtels de luxe.

— Il y a plusieurs milliards qui se sont donné rendez-vous ici, dit Fallersfeld au petit déjeuner. Sans oublier une armée de chenapans.

Au fait, Horst, il faudra que je vous parle tout à l'heure.

— Laska va mieux. Le docteur Rölle a mis de la pommade sur sa blessure.

— Ah oui, Laska !... Non, c'est une affaire privée.

Hartung acquiesça et observa Fallersfeld par-dessus le bord de sa tasse. Quand le « vieux » parlait d'affaire privée, c'était encore plus mauvais signe que l'éternel conflit à propos de Laska. Elle avait beau multiplier les victoires, la pauvre jument ne trouvait pas grâce aux yeux du patron.

— Une canaille hystérique ! disait Fallersfeld sur un ton venimeux. Elle doit avoir un grain quelque part !

Pour Baden-Baden, cette « Semaine hippique » représentait le grand événement de l'année. Les terrains de concours étaient entourés d'une forêt de drapeaux, le parcours était le plus beau du monde, mis à part Aix-la-Chapelle peut-être ; la piste, avec ses installations modernes, était le rendez-vous des femmes les plus élégantes et des hommes les plus séduisants, qui pouvaient s'offrir ce luxe. On jouait des millions sur les chevaux concurrents, les meilleurs pur-sang, les plus célèbres, des noms connus du monde entier. Pas une écurie en renom qui ne fût représentée ici. La semaine du superlatif. Et un ciel doux comme de la soie, sans un nuage, strié d'or par le soleil.

Fallersfeld attendait Hartung dans le hall de l'hôtel Schwarzwaldpalast, dans lequel logeait l'équipe allemande, un hôtel de style fin de siècle, grandiose et pompeux, lieu de séjour favori des princes et des comtes. Il souffrait, buvait du jus d'orange glacé et refusait toujours aussi obstinément l'intervention du bistouri.

Horst Hartung s'attendait à un entretien désagréable mais, en s'asseyant en face du baron, il n'avait pas encore la moindre idée de ce dont il s'agissait.

— Vous prenez aussi un jus d'orange ? demanda Fallersfeld en portant la main à la nuque.

— Non, je préfère un Martini.

Ils attendirent la boisson, puis se mesurèrent du regard comme deux ennemis prêts à s'affronter en duel.

— Je suis là, dit alors Hartung.

— Indiscutablement... Horst, ça ne peut plus continuer.

— Sûrement pas... Mais quoi donc ?

— Je fais ici fonction de messenger, un rôle particulièrement inconfortable, mon cher. Je préférerais nettoyer dix écuries, mais, comme je viens de vous le dire, ça ne peut plus continuer.

— Vous parlez par énigmes, Baron.

— Là-haut, au 119, quelqu'un attend, les yeux cernés, sans oser vous parler. Vous y êtes ?

— Angela, murmura Hartung. Baron, je ne savais pas qu'elle était à

Baden-Baden.

— Cher innocent ! Chacun de nous sait qu'Angela apparaît toujours là où vous courez, vous êtes le seul à ouvrir de grands yeux et à jouer les étonnés ! Angela est à Baden-Baden, c'est évident, je lui ai fait réserver une chambre et me suis chargé de vous ramollir la boîte crânienne.

— Vous connaissez mes raisons, Baron.

Hartung se cacha derrière son verre de Martini.

— Taratata ! Vous aimez Angela ?

— Oui, c'est la seule femme que j'aie vraiment aimée, que j'aime vraiment. Des petites aventures, tout le monde en a.

— Qui parle de ça ? Horst, si vous aimez vraiment Angela, c'est une honte, et de l'insolence même, de la faire attendre si longtemps ! Elle ne rajeunit pas pendant ce temps, sans parler de vous ! Depuis combien de temps vous connaissez-vous ?

— Cinq ans, je crois.

— Il croit... Il n'en est même pas sûr ! Savez-vous combien Angela a laissé passer d'occasions ? Elle me l'a raconté. Et pas des moindres ! Un juge, un architecte, un fabricant d'engrais...

— Pas mal, coupa Hartung d'un air ironique.

— Ne le prenez pas de si haut, mon cher ! Qu'est-ce qu'un cavalier après tout ?

— Je suis aussi ingénieur agronome.

— Tu parles ! Un cul-terreux, comme les autres. Bon, je continue. Un médecin. Un gérant de supermarché. Un concessionnaire de marque automobile. Un écrivain... Et moi !

— Quoi ? Vous voulez épouser Angela ?

— Si elle veut... sur-le-champ.

— Mais elle ne veut pas, hein ?

— Non. Elle n'aime que vous. C'est vraiment incompréhensible. Voilà pourquoi je joue en ce moment, triple idiot que je suis, le rôle de l'entremetteur. Horst, toutes les bonnes raisons que vous alléguez contre le mariage, c'est du vent. Le manque de temps, les concours, les chevaux, l'entraînement, toujours sur la brèche, jamais à la maison... Tout cela ne correspond plus à la réalité. Vous ne voulez pas faire les déplacements à l'étranger et aux antipodes pour des parcours trop difficiles, je le comprends, Laska est encore trop jeune, mais du même coup, votre argument essentiel devient caduc. Vous pouvez vous marier, il suffit que vous le vouliez ! Pourquoi ne voulez-vous pas ?

— J'ai peur.

Cette réponse déconcerta Fallersfeld. Il était prêt à tout, et avait préparé ses ripostes en conséquence. Mais que Hartung eût peur, personne n'aurait jamais pu le deviner.

— Est-ce qu'Angela est si brutale ? demanda-t-il.

— Angela ? C'est un ange, comme son nom l'indique. Non, j'ai peur du mariage tout court, des couples aussi exclusifs que ceux de la plupart de mes collègues. Si je ne courais plus les concours, j'épouserais Angela sur-le-champ.

— Mon cher Horst, quand arrêterez-vous les concours ? Permettez que je réponde à votre place. Le jour où vous glisserez de votre selle, vaincu par l'âge. Allons, c'est absurde. C'est honteux de faire attendre cette fille, de la prendre dans vos bras de temps en temps, quand le programme vous accorde juste quelques minutes de liberté. Une ou deux nuits d'ivresse, et adieu ! Sur le dos du canasson. Vous ne trouvez pas ?

— Si, Baron. — Le regard de Hartung se perdit vers le fond du hall que traversait une femme étonnante. Grande, mince, une démarche fascinante. Ses longs cheveux roux lui couvraient les épaules. Elle portait d'énormes lunettes de soleil dont la monture était assortie à la couleur de son costume, or pâle. Hartung la vit disparaître par la porte-fenêtre donnant sur le parc. — Vous avez vu cette femme, Baron ?

— Nom de Dieu ! Ne regardez pas les autres femmes ! C'est d'Angela qu'il s'agit !

— Je crois que je connais cette femme. Si je ne me trompe...

— Vous vous trompez si vous croyez que je vais continuer à être complice de cette comédie. Horst, en un mot, est-ce que vous voulez épouser Angela ?

— Oui.

— Quand ?

— C'est là la question brûlante...

— Si vous ne me donnez pas de réponse, je demande la main d'Angela...

— Il y aura alors un chef d'équipe cloué à la clinique avec deux cents ecchymoses sur tout le corps.

— Vous allez maintenant au 119 et vous mettez les choses au point.

— C'est un ordre ? dit Hartung en se levant.

— Je n'ai d'ordres à vous donner que sur le terrain. Ici, nous parlons d'homme à homme ! Je ne peux plus voir Angela souffrir plus longtemps.

Fallersfeld se leva à son tour. Il avait une allure imposante avec ses cheveux de neige et son complet gris clair, de coupe anglaise. Mince, sans une once de graisse, une vraie silhouette de sportif.

— Vous allez proposer une date à Angela ? demanda-t-il.

— Comme vous voulez, Baron. Je vais aller lui parler.

— N'attendez plus qu'elle vous cède ! Je lui ai dit tout net que si elle se laissait encore amadouer par vos belles paroles, elle risquait de mourir vieille fille dans votre ombre.

— Vous êtes un véritable ami, Baron, conclut Hartung d'une voix amère.

— Nous sommes en concurrence pour Angela jusqu'à ce que vous ayez pris une décision. Dès que vous l'épouserez, je ne souhaite rien d'autre que d'être pour vous deux un ami paternel.

— Je vous le rappellerai à l'occasion.

Hartung se dirigea vers l'ascenseur. Il se savait suivi du regard par Fallersfeld, un Fallersfeld satisfait de lui. Vieux chenapan, se dit-il, mais il y a des situations où il ne comprend plus la plaisanterie.

Devant la grande porte-fenêtre, Hartung hésita, la terrasse était vide. Quelques clients se reposaient sous des parasols ou prenaient des bains de soleil sur la grande pelouse, mais on ne voyait nulle part la jolie rousse. Il fit demi-tour, jeta un coup d'œil sur Fallersfeld qui ne le quittait pas du regard, et s'engouffra dans la cabine de l'ascenseur.

Elle avait vraiment pleuré, Hartung s'en rendit compte immédiatement. Il l'embrassa et lui demanda bêtement :

— Tu as fait bon voyage ?

— Oui.

Angela se réfugia dans l'encoignure de la fenêtre. Le soleil traversait sa robe légère, au-dessous, elle était presque nue. Elle est belle, se dit Hartung en la contemplant. Comme on oublie vite ! Un corps qui m'appartient et un cœur qui attend quelques paroles d'amour.

— Angela, commença-t-il d'une voix hésitante.

Mais les mots lui manquèrent.

Angela se tourna vers lui.

— Ce n'est pas pour ça que j'ai demandé au baron de te parler, dit-elle.

— Je le sais.

— Cela m'est très pénible.

— Il ne devrait rien y avoir de pénible entre nous, Angi. Nous ne faisons qu'un.

— Je t'en prie, Horst, pas de phrases.

— Faut-il que je fasse venir des roses et que je chante « O bella bionda » ?

— Il suffit que tu soies raisonnable. Tu veux t'asseoir ?

— À une condition, c'est que tu viennes près de moi sur le canapé.

Ils s'assirent. Hartung la prit dans ses bras et ils s'embrassèrent. Longuement, comme deux amoureux, les yeux fermés.

Excellente introduction pour la suite de la conversation, mais dangereuse aussi.

— Fallersfeld veut t'épouser, dit Hartung en suivant des yeux les

gestes d'Angela, occupée à préparer deux verres de jus d'orange glacé.

— Oui, si tu me laisses tomber...

— Quelle expression ! Te laisser tomber... Je t'aime, et nous nous marierons, aussi vrai que Laska a quatre jambes et une queue.

— Mais seulement quand Laska aura les jambes paralysées et qu'elle perdra sa queue...

— Non, avant. — Hartung but le jus de fruit à petites gorgées prudentes. Il ne pouvait risquer une gastrite la veille du concours. — Après la grande tournée d'outre-mer.

— Après la... — Elle écarquilla les yeux. — Alors, tu as décidé d'y participer quand même ?

— J'ai bien observé Laska ces dernières semaines. J'ai discuté avec le docteur Rölle, et Romanowski est aussi de mon avis. Malgré son jeune âge, Laska est assez forte pour supporter cette épreuve. D'ailleurs, Pedro ne la quittera pas d'une semelle et le docteur Rölle la surveillera de près. Quant à moi, je la monterai avec mille précautions.

— N'empêche qu'elle devra gagner ! Ce qui veut dire... une nouvelle année d'attente.

— Angela, tu m'accompagneras partout.

— Je n'ai plus d'argent. Mon compte en banque est vide, et mon père ne veut plus me donner un sou ; il me traite d'idiote, parce que je te suis partout. Il ne me reste plus d'autre solution que de voyager comme passagère clandestine.

— C'est moi qui te donnerai les billets et les meilleures chambres d'hôtel.

— Tais-toi, Horst. — Elle leva les deux mains, sa voix avait pris une intonation dure, très rare chez elle. — Je ne me laisse pas entretenir !

— Angela !

— Je ne tiens pas à être du voyage, au même titre que la selle et le sac de foin. Pas même comme ta fiancée. Pense aux commérages des gens, aux commentaires des journalistes... Non. Si je participe à cette tournée stupide, ce sera avec mon propre argent. Je vais demander au baron de me donner une fonction quelconque dans l'équipe.

— Angi, l'année prochaine, à Noël, au plus tard, je te le promets... Nous n'aurons plus de problèmes. Je t'aime, bon sang, et si je ne te sais pas quelque part sur le parcours, il me manque quelque chose. Je ne réponds plus de moi.

Angela leva les bras, désarmée. Ce que Fallersfeld avait craint était arrivé rapidement. Une fois de plus, elle s'était laissé embobiner par les promesses de Hartung.

— Bon, je capitule encore une fois. Tu es une crapule, la plus merveilleuse crapule du monde. — Elle se blottit tout contre lui. — Où commencera le voyage autour du monde ?

— À Johannesburg. Mais avant, il y aura encore un entraînement intensif.

— Et quand, Johannesburg ?

— Dans six semaines.

— J'ai tout juste le temps de m'acheter quelques robes !

Ils éclatèrent de rire, s'embrassèrent et se roulèrent sur le divan comme des gosses heureux. Une demi-heure d'oubli et d'étourdissement.

Fallersfeld n'avait pas quitté son fauteuil dans le hall. Il en était à son quatrième cognac lorsqu'enfin il vit sortir Hartung de l'ascenseur, et l'appela d'un geste de la main.

— Vous êtes toujours là, Baron ?

— Alors, vous épousez Angela ?

— Oui, il n'y a jamais eu de doute à cela.

— Discussion fructueuse ?

— Avec Angela, toujours.

— Et la date ?

Cette fois, Hartung hésita légèrement, ce qui est bien compréhensible, avant de répondre.

— L'année prochaine, à la fin de l'automne.

— Quoi ? – Fallersfeld se pencha. – Est-ce que j'ai bien entendu ?

— Angela va travailler dans l'équipe d'Allemagne jusqu'à cette date. Elle vous en parlera d'ailleurs. Elle considère votre aide comme quelque chose de tout à fait naturel.

— Vous êtes devenus complètement fous tous les deux ?

— Non. Mais nous sommes enfin d'accord. – Hartung prit son souffle. – Laska et moi, nous ferons la tournée des grands concours. Aussitôt après Baden-Baden, je commencerai l'entraînement intensif.

Fallersfeld se laissa tomber sur le dossier de son fauteuil. Il adorait les envolées dramatiques.

— Dieu punit la femme de Lot en la transformant en statue de sel. Moi, il me punit avec vous ! Il faut bien que je porte ma croix ! – Il tendit brusquement le doigt vers le fond du hall, puis fit un clin d'œil à Hartung. – Tiens, voilà votre prochain péché, Horst. La pin-up rousse !

Hartung bondit. La dame arrivait du parc. Il courut à sa rencontre et lui barra le passage.

— Et c'est ça qu'Angela va épouser ! dit Fallersfeld. Pourquoi n'ai-je pas vingt-cinq ans de moins ?

En voyant Hartung lui couper le chemin, la dame s'arrêta. Ses longs cheveux étincelaient comme du cuivre. Ses lunettes de soleil lui

cachaient la moitié du visage – un visage fin, aristocratique, à la peau lisse. Son corps moulé dans un pantalon et une veste ajustée, attirait tous les regards masculins. Horst Hartung et cette Vénus rousse inconnue... Allait-il y avoir bientôt une nouvelle sensation ?

— Madame, dit Hartung en s'inclinant. Est-ce que nous ne nous connaissons pas ?

— C'est tout l'effet que j'ai produit sur vous, Horst Hartung ?

— Aix-la-Chapelle ?

— Oui.

— Luisa Gironi, de Palerme ?

— Oui. Vous, vous avez été le premier homme qui n'a pas eu un mouvement de recul quand j'ai ôté mes lunettes.

Hartung gardait un silence troublé. Luisa Gironi, la plus belle femme du monde, à condition qu'elle gardât ses lunettes pour cacher d'horribles cicatrices.

— Venez, allons dans le parc, dit-il. Je suis heureux de vous revoir. Et de vous revoir si gaie. Il n'y a plus de problème ?

— Non, Horst... Vous permettez que je vous appelle par votre prénom ?

— Bien sûr. – Hartung lui prit le bras. – Est-ce que vous êtes venue à cause de moi à Baden-Baden, Luisa ?

— Je pourrais répondre... Oui ! Je suis allée partout où vous montiez Laska, même à Moscou. Mais je ne veux pas mentir. C'était pour Laska. Tout juste si elle ne m'a pas tuée, à Aix-la-Chapelle, par amour pour vous, et depuis je l'aime. J'ai besoin de ce fluide des champs de courses, vous le savez bien. Et vous, Horst, vous en êtes partie intégrante. Votre fiancée est également ici ? Je l'ai vue.

— Vue ? Où donc ?

— Juste au moment où nous avons quitté le hall.

— Ô mon Dieu ! Que de questions et d'explications en perspective, une fois de plus.

— Le baron va tout lui dire.

— Certainement pas. Il est mon rival auprès d'Angela.

— Vous voulez rentrer à l'hôtel ?

— Non, Luisa. Je suis très heureux de vous revoir. – Ils allèrent s'asseoir sous une marquise orange et observèrent le va-et-vient des clients de l'hôtel autour de la piscine. – Vous paraissent tellement heureuse !

— Je le suis. Je suis amoureuse, Horst.

— Vraiment amoureuse ?

— Oui, profondément. Il s'appelle Piero Camerino, vingt-neuf ans, il ressemble à l'Apollon de Praxitèle, il est originaire de Torre d'Annunziata, au sud de Naples, et il est le fils d'un armateur. Il met le monde à mes pieds, pour ainsi dire.

Hartung lui prit la main et la baisa.

— Et... et le reste, Luisa ?

— Ça ne le dérange pas. De lui-même, il a ôté mes lunettes, m'a examinée attentivement et a fini par déclarer : tu es la plus belle femme, mia cara.

Hartung approuva d'un signe de tête. Cette réponse ne lui disait rien qui vaille. Aussi amoureux que puisse être l'homme, c'était un mensonge. Celui qui était capable de prononcer des mots aussi flatteurs n'était sûrement pas capable d'aimer profondément un être aussi désarme et aussi sincère que Luisa. Mais comment le lui faire comprendre, à elle qui était si heureuse ?

— Il est aussi à Baden-Baden ? demanda-t-il.

— Bien sûr. Là-bas, debout près de la piscine. Avec un slip à rayures rouges et blanches. C'est un bel homme, n'est-ce pas, Horst ?

Hartung vit un grand garçon aux cheveux noirs ondulés se pavaner autour du bassin. Il avait des épaules larges, des hanches minces, des muscles puissants. Son visage allongé était bronzé, comme tout son corps, et presque trop beau pour un homme. Derrière une façade brillante, se devinaient le vide et la sottise. Quand il riait – et il paraissait rire souvent et à tout propos – il découvrait deux rangées de dents étincelantes.

— Il vous plaît, Horst ? demanda Luisa Gironi en posant son bras sur l'épaule de Hartung.

— Beaucoup, mentit ce dernier pour ne pas lui faire mal.

— Nous allons nous marier.

— Quand ?

— Dans quelques semaines, à Rome. J'ai installé une magnifique villa. De la terrasse, on peut voir le pape...

— Croyez-vous que ce soit un spectacle bien indiqué pour Piero Camerino.

— Voilà que vous redevenez venimeux. Je vous aurais aimé, vous aussi...

— Luisa ! fit Hartung pour la mettre en garde.

— Je sais. C'est du passé... Vous montez Laska demain ?

— Oui. Le Grand Prix de Baden-Baden.

— Et bien sûr, vous serez le gagnant ?

— On ne sait jamais. Il y a ici les meilleurs cavaliers du monde. D'Oriola, Pessoa, d'Inzeo, Lefèvre, Smith, Schockemöhle, Winkler, Steenken, Kollovoi, un Russe totalement inconnu, mais qui a un cheval prodige, dit-on.

— Et vous, vous avez Laska.

Piero fit un signe de la piscine, auquel Luisa répondit. Son visage rayonnait de bonheur.

Ils passèrent presque une heure à deux sur la terrasse, puis Hartung

prit congé de Luisa Gironi et lui baisa la main. Piero revint alors vers elle.

À la grande surprise de Hartung, Fallersfeld n'avait pas quitté son fauteuil dans le hall. Angela lui tenait compagnie. Elle s'était changée et portait maintenant une simple robe légère, de couleurs vives. Luisa et Angela... Deux mondes, se dit Hartung. Le ciel et la terre. Mais l'homme est fait pour la terre...

— Alors, tu as flirté tout ton soûl ? demanda gentiment Angela. Je l'ai reconnue, c'est la pauvre femme au visage brûlé.

— Luisa Gironi, oui. Elle se marie dans quelques semaines. Mais le gars ne me plaît pas. Il est trop beau, trop lisse et trop mielleux pour mon goût.

Fallersfeld se mit à rire.

— Hartung transformé en coq jaloux à la crête hérissée... Nous avons discuté de la fonction d'Angela, Horst. Elle va devenir l'assistante du docteur Rölle. Elle a, paraît-il, fait quelques mois d'études vétérinaires, et doit donc être exactement ce que nous cherchions.

— Parfait ! Comme ça s'arrange bien !

Hartung envoya à Fallersfeld un sourire malicieux. Vieux chenapan, se dit-il, pour garder Angela, tu aurais inventé n'importe quoi ! Mais ne te fais aucune illusion, c'est moi qui l'épouserai.

Luisa Gironi et Piero Camerino traversèrent le hall. Un couple splendide. Luisa sourit à Hartung, Piero leva la main d'un air condescendant.

Hartung saisit le cognac du baron et le vida d'un trait.

— Excusez-moi, dit-il ensuite. J'en ai brusquement ressenti un besoin urgent.

L'après-midi, commencèrent les diverses courses et les prix. Tout était un régal pour les yeux, depuis le défilé des jockeys et des chevaux jusqu'aux toilettes des dames dans les tribunes.

Hartung, Fallersfeld et Angela assistèrent aussi aux courses. Pour eux, c'était jour de repos. Leur heure ne sonnait que le lendemain. Fallersfeld avait examiné à fond le parcours et les obstacles... Un parcours difficile, très exigeant pour les vedettes... Les chevaux auraient à donner jusqu'à leurs dernières forces.

Hartung avait monté Laska dans la matinée. Et à présent, Romanowski la promenait dans le paddock, à la longe, ou bien il travaillait aux cavaletti, les exercices habituels quotidiens, comparables à ceux du pianiste ou du violoniste.

Pour être plus précis, Romanowski était « censé » travailler avec

Laska. En fait, au bout de quelques cavaletti et de quelques sauts, il lui flatta l'encolure.

— Tu sais tout par cœur, hein, ma jolie canaille ? C'est trop bête pour nous, à la fin. J'ai une autre idée, nous allons assister nous aussi aux courses... Allez, viens, on n'a pas besoin de le dire aux autres, on va se cacher derrière les buissons et regarder les copains. Mais du calme, ma vieille ! Pas un bruit ! Le maître est là, lui aussi.

Ce jour-là, en vérité, le diable se mêlait de tout. Romanowski quitta le paddock d'un air dégagé et, juché sur Laska, il traversa le parc pour rejoindre la piste. Dans le désordre qui régnait, avec toutes les allées et venues des chevaux et des cavaliers, Laska et Romanowski passèrent totalement inaperçus.

Ils déambulèrent ici et là, toujours à l'abri des feuillages, jusqu'à ce que Romanowski eût découvert une bonne place. À trente mètres environ de la ligne de départ, près de la barrière laquée blanche, derrière un arbre aux branches pendantes. Un endroit magnifique, fermé provisoirement aux spectateurs, parce qu'on était en train d'y poser une conduite d'eau, Laska se plaça auprès de la canalisation, dressa les oreilles et attendit. Ses yeux vifs toisaient les vedettes des courses qui défilaient une dernière fois devant les parieurs pour exhiber leurs qualités et leur parfaite condition, et faire monter les enchères. Dans les tribunes, les grands d'Europe paradaient, eux aussi, une surenchère de toilettes, de diamants et de costumes.

Laska baissa la tête et grignota quelques brins d'herbe. Sur son dos, Romanowski lui expliquait tout ce qu'il voyait.

— Ça va sonner, ils sont prêts... Ça y est... Ah, ma petite canaille, ils savent galoper, ceux-là ! À côté d'eux, tu n'es qu'un escargot !

Laska releva la tête, envoya à Romanowski un coup d'œil de reproche et se remit à grignoter. À la voir, on aurait pu croire que les prouesses de ses collègues ne l'intéressaient pas le moins du monde.

Hartung avait quitté la tribune pour aller chercher des rafraîchissements. Il avait aperçu Luisa Gironi au premier rang, les messieurs avaient du reste les yeux davantage fixés sur elle que sur les chevaux. Ses cheveux roux lançaient un défi étincelant. Un immense chapeau de tulle blanc était posé sur le rebord de sa loge.

En cherchant un stand de boissons, Hartung passa devant les guichets du P.M.U. Soudain il s'arrêta et se cacha en vitesse derrière une cloison de bois qui séparait le quartier des guichets des terrains avoisinants.

Piero Camerino était penché sur le dernier guichet. Hartung put saisir la moindre de ses paroles, il parlait même allemand.

— Bonjour, Barthke, dit-il. Mille marks sur Silberpfeil, à la première. Et ensuite, comme toujours, dix mille.

— Mais Silberpfeil n'a aucune chance, monsieur.

— Je sais. Je tiens à perdre. Vous prenez mille marks et vous me faites deux reçus. L'un de mille et l'autre de dix mille. Cela reste entre nous, mais il me faut un papier. Cinq cents pour vous, Barthke !

— Si jamais votre fiancée l'apprend...

— Comment l'apprendrait-elle ? Elle dira simplement : Pauvre chou, tu as de nouveau perdu ? Dix mille marks ? Viens, buvons un Campari. Qu'est-ce que c'est, pour elle, dix mille marks ?

Rudolf Barthke prit les mille marks et tendit les deux reçus à Camerino. Il semblait avoir une certaine expérience de la chose déjà.

Hartung attendit que l'Italien eût empoché les deux papiers, puis il sortit brusquement de sa cachette. Camerino eut une lueur d'effroi. Barthke referma prestement son guichet, Hartung esquissa un sourire peu engageant.

— Dix mille marks, ce n'est certes pas un problème pour Luisa. En revanche, lui faire comprendre qu'elle aime un escroc, ce ne sera pas aussi facile !

Piero regarda autour de lui. Ils étaient seuls. Tous les yeux des spectateurs étaient braqués sur la piste.

Il mit la main dans sa poche, mais Hartung fut plus prompt. Un cavalier se doit d'avoir les réflexes rapides. D'un coup sec sur l'avant-bras, il empêcha Piero de saisir son revolver. Aussitôt, ce dernier fit une grimace et alla s'écrouler contre la cloison de bois, en soutenant son bras. Son front se couvrit de sueur.

— Vous... Vous m'avez cassé le bras, bredouilla-t-il.

— Je ne sais ce qui me retient de vous rompre les os, espèce de salaud ! — Hartung frappa au guichet. — Écoutez-moi bien, vous. Vous pouvez vous sauver si vous voulez, je vous préviens que c'est trop tard. Votre patente est à l'eau, sans compter le procès.

— C'est lui qui m'a fait chanter ! bégaya Barthke. Il sait... que je suis... je suis homosexuel. Il m'a observé.

— Alors, aujourd'hui, c'était dix mille marks, dit froidement Hartung à Camerino. Une bonne indemnité en échange de quelques mots d'amour. Combien Luisa vous a-t-elle déjà donné par ce biais, sans le savoir ?

— C'est la première fois, grinça Piero.

Hartung prit son souffle. C'est pour Luisa que je le fais, se dit-il. Je lui dois bien ça, en dépit de la brutalité. Mais un escroc qui se joue d'une femme comme elle, infiniment belle et malheureuse, qui vole, ment et aime à la fois, pour se remplir les poches, et se moque du drame de cette femme derrière son dos...

Hartung frappa deux ou trois fois, à droite et à gauche ; la tête de Piero Camerino oscillait comme une balle de caoutchouc.

— Alors, combien ? demanda-t-il.

— Je jure...

Il recommença, en plein dans ce visage trop beau et trop régulier de play-boy italien. Le nez se mit à saigner, le sang s'écoula goutte à goutte le long du menton et sur la chemise immaculée, les yeux gonflèrent.

— Combien ?

— Jusqu'à aujourd'hui, cinquante-quatre, gémit Camerino. Je vous tuerai. Je le jure, par la Madone, je vous tuerai !

— Et en plus, il insulte la Madone ! – Un nouveau coup sur l'oreille droite. Piero vacilla. – Écoute-moi, sale petit mec. Je ne veux pas de scandale autour de Luisa. Aussi, fous le camp ! Disparais de la circulation ! Si je te rencontre sur mon chemin, je te livre à la police illico presto. Compris ?

Il saisit Camerino et le maintint debout d'une main, tandis que, de l'autre, il fouillait ses poches. Un revolver et un couteau à cran d'arrêt. Il empocha les armes et poussa Piero vers les terrains extérieurs.

— C'est compris, hein ? Si on se revoit, tu en auras pour quelques années.

L'autre acquiesça et s'éloigna en chancelant.

— Et toi, tâche de ne jamais mettre les pieds en Italie, cria-t-il d'assez loin. Sinon, je te mets en pièces !

Hartung lui tourna le dos. Barthke passa la tête par l'ouverture du guichet.

— Et moi ? pleurnicha-t-il.

— Vous ? Je vous oublie.

D'un pas rapide, Hartung retourna aux tribunes. Il avait oublié les rafraîchissements ; en revanche, il rapportait un problème quasiment insoluble. Comment dire à une femme comme Luisa Gironi qu'elle est la victime d'un escroc ?

Il alla directement rejoindre Fallersfeld et Angela, sans s'arrêter à la loge de Luisa. D'abord discuter avec eux, se dit-il. Bon sang, j'ai vraiment peur de lui dire la vérité. Elle qui était si heureuse !

La première course allait commencer, les chevaux piaffaient sur la ligne de départ.

— Encore vingt secondes, murmura quelqu'un.

Un ciel velouté s'étendait au-dessus de Baden-Baden.

Derrière la barrière blanche, Laska regardait la ligne de départ en mâchonnant. Sur sa selle, Romanowski s'enfiévrerait.

— Cette fois, c'est le bon coup, dit-il en tapotant l'encolure de Laska. Ils vont filer comme s'ils avaient le diable à leurs trousses. Ce sont des aristocrates de l'équitation, eux ! Toi, ma belle, à côté, tu ressembles plutôt à Cendrillon.

Laska redressa une fois encore les oreilles, et Romanowski aurait dû y prendre garde.

Mais il n'avait d'yeux que pour te piste. Il ne remarqua même pas que Laska reculait de quelques pas en sautillant, mettant ainsi entre elle et la barrière quelques mètres de distance.

— Attention ! fit Romanowski, aussi tendu que les milliers de spectateurs autour du terrain.

Les chevaux couraient maintenant, le corps étiré ; une fortune était en jeu.

Ce fut à ce moment précis que Laska prit son envol. Romanowski poussa un cri qui resta coincé dans sa gorge. Il avait toutes les peines du monde à se maintenir en selle. Il tira sur les rênes, mais Laska était plus forte ; elle sauta sans effort la barrière et traversa la pelouse au galop pour rejoindre la piste. Des tribunes, une immense clameur s'éleva. Sur la ligne de départ, les cloches se mirent à hurler... Peine perdue, il était impossible d'arrêter la course, les chevaux de tête amorçaient déjà le premier virage.

Laska se plaça à la queue du peloton. Elle leva la tête, lança un hennissement triomphal et fila comme une flèche dans l'ombre de Silberpfeil, sur la courbe extérieure. Romanowski eut beau faire, elle ne l'écoutait plus. En désespoir de cause, il lui donna un coup de poing sur la tête.

C'était mal connaître Laska. Au lieu d'obtempérer, elle redoubla de vitesse et dépassa sans peine Silberpfeil. Les spectateurs des tribunes hurlaient. Fallersfeld avait détourné les yeux, Angela riait aux larmes, Hartung serrait les poings.

— Je lui casse la gueule, à Pedro, grogna-t-il. Pourquoi n'est-il pas resté au paddock ?

— Vous le demandez encore ! Votre Pedro et votre Laska me cloueront mon cercueil ! Quelle honte ! Vous imaginez les manchettes des journaux, demain ? Je vais devoir ramper pour qu'on ne me voie pas, et vous aussi, Hartung ! Quelle saleté, cette bête-là !

— Elle est à la septième place, annonça Angela. — Des larmes coulaient le long de ses joues. — Et Pedro ! Il monte comme un vrai héros germanique !

— Ça suffit, Angela. Je ne m'en remettrai jamais, ajouta Fallersfeld en portant la main à son cœur.

Romanowski hurlait, penché sur l'oreille de Laska.

— Je te mettrai en pièces ! Nom de Dieu, me faire ça, à moi ! Laska, je suis ton ami, arrête, pour l'amour du ciel !

Le tournant, la ligne droite. Elle avait déjà parcouru la moitié de la distance totale, en cinquième position. Derrière elle, les jockeys lançaient des injures qui achevèrent Romanowski.

Le malheureux pleurait des larmes de honte en amorçant la ligne

droite. Il ne lui restait plus qu'à se maintenir en selle et à laisser faire Laska ; en effet, elle ne réagissait plus ni aux injonctions, ni aux supplications. Elle avait conservé la plus mauvaise position, sur la courbe extérieure, ce qui ne l'empêchait pas de doubler un par un tous les concurrents.

Quand elle dépassa le cinquième cheval, le jockey essaya de lui donner un coup de cravache, qu'elle esquiva adroitement ; en revanche, elle donna un coup de sabot au cheval qui s'écroula, hors de course.

Romanowski émit un long sanglot ; cramponné à sa monture, il regarda du côté des spectateurs et s'abandonna à son destin. Au quatrième cheval, il commença même à s'amuser.

— Petite canaille, lui dit-il à l'oreille, je n'oublierai jamais. Mais je te demande pardon, tu n'es pas une vulgaire Cendrillon. Tu es capable de courir comme aucun autre cheval. Et maintenant, fais-moi honneur, et gagne !

La ligne droite avant les buts. Au loin, les tribunes avec les milliers de spectateurs qui hurlaient et tapaient des pieds comme des fous. La télévision et les caméras n'avaient pas perdu leur temps. Jamais on n'avait vu un spectacle pareil.

Romanowski dépassa le cheval de troisième position. En passant, il reçut en pleine figure un crachat, don du jockey.

Fascinés, Angela, Fallersfeld et Hartung ne quittaient plus Laska des yeux. Quant à Pedro, ils ne lui accordèrent pas même un regard.

— En troisième position, bredouilla Fallersfeld. Horst, qu'est-ce que c'est au juste, ce canasson ?

— Cette fois, je le sais... Un cheval hongrois.

— Et les ennuis qui nous attendent. Dommages et intérêts.

— Je paierai tout ! s'écria Hartung en levant les bras au ciel. Elle est en seconde position !

— À côté de Feueratem ! Le favori... Je rêve, murmura Fallersfeld épuisé.

Romanowski rayonnait. Il était fier de Laska. Peu importe qu'ils rient tous, qu'ils se moquent de lui, qu'il devienne la risée du monde entier... Les jambes de Laska frôlaient à peine le sol.

Encore trois cents mètres.

Le corps de Laska s'étira, les lèvres de Romanowski se mirent à trembler. Ça y est... La première place.

Ils galopèrent au même niveau. Le jockey tira sur les rênes. Puis il éperonna son cheval.

— Idiot ! cria-t-il à Romanowski.

— Singe ! répondit Pedro en échange.

— Encore cinquante mètres.

Laska tourna la tête sur le côté. Tout près d'elle, la jument écumait,

comme si elle vomissait de la neige. Un anglo-arabe, quatre ans, grand, musclé, et d'une beauté incomparable. Il valait neuf cent mille marks et logeait dans une écurie carrelée de céramiques italiennes.

— Elle gagne ! hurla Hartung en donnant un coup de poing à Fallersfeld. Elle gagne.

Angela l'embrassa.

— Ça va coûter une fortune.

Laska passa la ligne d'arrivée avec deux longueurs d'avance. Un tonnerre s'abattit sur elle, et Romanowski reprit ses esprits. Il se laissa glisser de la selle et s'étendit sur le gazon, face contre terre. Il sentit encore la présence haletante de Laska, puis des centaines de voix et les flashes des photographes les assiégèrent tous deux.

Baden-Baden était littéralement sens dessus dessous.

Tandis que Fallersfeld allait trouver la direction de la course pour discuter, Hartung et Angela allèrent en hâte frotter le corps fumant de Laska. Elle était restée debout, les jambes vacillantes, auprès de Romanowski dont elle léchait le visage. Car le pauvre Pedro aurait été incapable de se relever, il était brisé.

— Laisse-moi, canaille, dit-il à Laska. Tu ne peux plus rien pour moi. Je vais être chassé, c'est sûr et certain. Sans toi, je vais me sentir seul comme dans le désert.

Le soir, on confia Laska au docteur Rölle qui l'ausculta, lui prit le pouls et la température, et secoua la tête.

— Elle est foutue, dit-il à Fallersfeld. Si elle arrive à sauter demain, je m'inscris parmi les concurrents ! Après une pareille équipée, elle en a pour des mois à se remettre !

— Amen ! conclut Fallersfeld. Pour moi, il suffira que je pense à Baden-Baden pour que mes cheveux se dressent sur la tête.

Ce soir-là, Hartung parla à Luisa Gironi, qu'il trouva désespérée parce que Piero Camerino n'avait pas reparu depuis le début de la course ; elle se préparait même à avertir la police.

Lorsqu'il la quitta, elle gisait sur son lit, et pleurait sans bruit. Elle n'avait pu supporter la vérité que parce que Hartung en avait été le messager.

Dans le hall, Hartung acheta un énorme bouquet de roses rouges et le fit porter à Luisa. Sans un mot ni une carte. Luisa comprit.

Angela aussi comprit.

— Si au moins on pouvait quelque chose pour elle, murmura-t-elle.

— Personne ne peut rien. Elle possède des millions, mais a perdu à jamais son visage...

Le lendemain était le jour réservé aux concours d'obstacles. La

presse et la télévision avaient réuni un plus grand nombre de représentants que d'habitude, car Laska courait cette fois le Grand Prix de Baden-Baden, après avoir remporté la veille la Coupe d'Or.

Le docteur Rölle avait tout mis en œuvre pour lui rendre sa condition. Mais elle semblait à bout de forces. Hartung essaya quelques obstacles, qu'elle passa de justesse. Fallersfeld agita la main.

— Bon, allez-y quand même, Hartung. À cause de la presse. Mais c'est fichu d'avance.

Pendant que ses collègues sautaient, Laska dormit, appuyée contre une barrière. Elle dormit pour de vrai, les yeux clos, sans réagir au moindre appel. À côté d'elle, Romanowski mordillait sa casquette ; l'inquiétude le paralysait.

— On croirait qu'elle a une attaque, bredouilla-t-il à l'adresse de Hartung.

Encore deux concurrents, et c'était leur tour.

— Maître, ne montez pas. Elle va nous rester dans les mains...

Hartung ne l'écouta pas. Laska ouvrit les yeux et leva la tête. Son regard avait retrouvé la clarté coutumière. Romanowski soupira d'aise. C'était un miracle, il n'y comprenait rien.

— Ce n'est pas possible, répétait-il inlassablement. Ce n'est pas possible...

Et pourtant, ce fut possible.

À la suite de deux barrages contre Nelson Pessoa, Laska gagna le Grand Prix de Baden-Baden. La tête haute, elle traversa le terrain au petit trot. Mais une fois arrivée sur le paddock, elle s'écroula comme une masse. Hartung baisa ses naseaux frémissants.

FUITE À TRAVERS LE DÉSERT

— JE VOUS DONNE UN MILLION, dit Joe Heerekamp d'une voix calme. Un million cash. Je crois que vous ne recevrez pas souvent une offre pareille.

Horst Hartung examina l'homme qui Jouait avec un million comme d'autres avec cent marks. C'était un petit homme rondouillard, à l'air jovial, vêtu d'un complet kaki et d'un chapeau blanc à larges bords. De la main droite, il s'appuyait sur une canne, à son bras gauche pendait l'appareil de photo avec lequel il venait de photographier Laska. Le travail habituel commençait ; Angela traversa le paddock à vive allure, tandis que Romanowski préparait la loge. Le grand problème, c'était l'adaptation au climat inhabituel de l'Afrique.

L'équipe d'Allemagne avait atterri à Johannesburg cinq jours auparavant. Les campements des différents pays avaient été installés à la périphérie du Turf-Club de Johannesburg où devait avoir lieu le Grand Prix de l'Afrique du Sud. Les chevaux étaient logés dans des tentes sous lesquelles la canicule stagnait comme dans un four. Romanowski avait toujours élu domicile auprès de Laska ; il vécut en slip jusqu'au jour où un coup de soleil sérieux lui posa de graves problèmes.

— Je ne peux pas m'étendre, dit-il à Hartung. Je ne peux plus m'asseoir non plus. Que faire ? Dormir debout ? Dire qu'il paraît si pâle, ce maudit soleil !

Depuis ce jour-là, il portait une chemisette et un immense chapeau de paille qui déplut d'emblée à Laska. Elle en arracha un morceau qu'elle croqua d'un air insolent.

Horst Hartung observa Joe Heerekamp d'un air incrédule.

— Un million ? Pour Laska ?

— Oui. — Heerekamp frappa le sol de sa canne. Derrière lui, il y avait un énorme Bantou en short et en veste de toile rapiécée qui portait des bottes de cavalier. Il riait de toutes ses dents. — Un million. J'ai lu beaucoup d'articles concernant Laska et depuis quatre jours je l'observe sans cesse. J'adore les chevaux. En particulier, les chevaux élégants, et ceux qui sortent de l'ordinaire. Laska manque à ma collection. Je suppose que personne encore ne vous en a offert un

million.

— Non, répondit Hartung.

— Alors, nous concluons l'affaire, monsieur Hartung ?

— Non.

Heerekamp leva vers le champion des yeux étonnés. Il n'était pas habitué à ce qu'on lui refuse quelque chose, lui qui était favorisé par la fortune. Il possédait un ranch au nord du pays, à la lisière du Kalahari. Son nom était aussi connu que celui du Premier ministre de la République Sud-Africaine, ses ordres avaient force de lois. Car son ranch contenait une mine de diamants extrêmement rares, et Heerekamp, l'heureux propriétaire, voyait sa fortune s'accroître tous les jours sans qu'il eût à lever le petit doigt. Aussi était-il habitué à se passer à prix d'or toutes ses fantaisies. On le connaissait bien à Vryburg. Il avait cinquante-quatre ans et venait d'épouser sa quatrième femme, une beauté blonde de vingt-cinq ans dont il disait lui-même qu'elle s'était vendue pour la perspective d'un héritage de quatre millions.

— Vous croyez que je plaisante ? demanda-t-il troublé. Je suis en mesure de vous apporter ce million sur la table, en espèces, dans deux heures.

— Je vous crois volontiers.

Hartung jeta un coup d'œil sur Laska qu'Angela menait aux cavaletti. Elle courait à côté de la jument, ses longs cheveux flottaient au vent.

Elles se sont rapprochées, se dit-il. Il y a trois mois encore, il n'aurait même pas été possible qu'Angela la tienne par la bride. Il y a une seule chose qu'Angela n'a pas encore eu le droit de faire en présence de Laska : embrasser Hartung.

— Avec un million, vous n'avez plus de soucis à vous faire, lança Heerekamp pour arracher Hartung à sa contemplation.

— Le fisc s'empressera de m'en prendre cinq cent cinquante mille, riposta Hartung sur un ton sarcastique. Vous voyez, c'est une mauvaise affaire, monsieur Heerekamp.

— Vous avez raison de m'y faire penser... Disons deux millions. Je tiens à ce que vous viviez à l'abri des soucis financiers. Malgré votre fisc de voleurs, il vous en restera toujours assez.

— Ni pour dix millions, ni même pour les bijoux de la couronne britannique, monsieur Heerekamp. Laska n'est pas à vendre.

Joe Heerekamp se retourna. Derrière lui, le Bantou continuait à sourire.

— Va-t'en, Petelo ! lui cria-t-il. Attends-moi dans la voiture ! – Puis il s'adressa de nouveau à Hartung. – Vous n'avez pas idée de ce que vous venez de faire. Petelo Nsombo, aux yeux de qui je suis un dieu, vient d'être le témoin de mon échec, pour la première fois de sa vie.

J'ai perdu une partie de mon prestige à ses yeux. Et il va raconter partout : le maître n'est pas le plus fort ! Lui aussi, il lui arrive de devoir s'incliner... C'est impossible, monsieur Hartung. Il faut que vous me vendiez Laska.

— Il n'en est pas question.

Hartung se mit à rire, mais un soupçon lui serra le cœur. Ces yeux, se dit-il tout d'un coup. Ces yeux durs, sans une étincelle d'âme. Ce sont les yeux d'un robot ou d'un fou ! D'un fanatique, que la passion mène à la démence.

— Je suppose, reprit-il en faisant quelques pas, que, chez vous, Laska serait logée dans un palace.

— Oui, fit Heerekamp. Elle aura une existence que pourront lui envier tous les chevaux de la terre. — Il leva sa canne, si bien que Hartung dut s'arrêter. — Ça vous va ? Désirez-vous que je verse les deux millions à votre compte ou préférez-vous des espèces ?

— Ni l'un ni l'autre. — Il repoussa la canne. — Monsieur Heerekamp, tâchez de comprendre que Laska n'est pas à vendre, à aucun prix.

— Nous en reparlerons, monsieur Hartung.

Il suivit Hartung des yeux, assista de loin aux exercices, les yeux flamboyants, les poings serrés, le souffle court. Oui, il était fou. Personne n'avait vu cette folie se développer progressivement. Les caprices d'un milliardaire ? Quoi de plus normal ? Mais là, seul devant ce terrain vide, il transpirait en voyant Laska galoper sur le gazon et quand elle couvrit l'oxer et passa le mur, il serra les poings.

Il ne rejoignit sa voiture qu'au moment où Hartung rentra sous la tente avec Laska. Assis au volant, Petelo buvait de l'eau minérale.

— Alors, *Bwana*, elle vient chez nous ? demanda-t-il.

— Oui.

— C'est bon.

Tout rentrait dans l'ordre. Heerekamp était vainqueur. Qui pouvait lui résister d'ailleurs ? Certainement pas ces Allemands.

La voiture prit la route de Johannesburg. Écroulé sur la banquette arrière, Heerekamp songeait, les yeux fermés. Ses lèvres tremblaient. Il pensait à Laska.

Cette nuit-là, Romanowski se coucha très tard. Avec les autres palefreniers, il joua aux cartes sur des caisses. Ses partenaires étaient deux Français. Les Anglais les entouraient ; ils fumaient leurs pipes en silence, tandis que les Italiens s'occupaient de la partie musicale. À l'écart, les Américains tripotaient un transistor dans l'espoir de tomber sur une émission de chez eux. Des ombres se glissaient à une certaine distance du campement, des filles de couleur qui espéraient gagner

facilement un peu d'argent.

— On n'y touche pas ! avait averti un des garçons indigènes. Si un Blanc est pris avec une Noire, il est sûr d'être emprisonné puis extradé. Ils sont très stricts ici !

Romanowski alla rendre visite à Laska de temps en temps. Il la trouvait mélancolique.

— Tu ne peux pas dormir non plus, canaille ? dit-il en lui caressant la croupe. C'est la chaleur, hein ? Il te reste sept jours avant le concours. Essaie de te reposer quand même. J'arrive tout de suite. Encore trois tours seulement, les Français sont coriaces.

Mais il était passé minuit quand il rentra en chancelant sous la tente. Les Italiens avaient distribué du vin, un liquide douxereux qui coulait dans le gosier comme du petit lait. Les Américains calèrent les premiers, puis les Anglais, les Français, les Suisses, les Italiens eux-mêmes s'enivrèrent, et le dernier de tous, Romanowski en personne.

— Je me suis soûlé comme dans le bon vieux temps ! dit-il à Laska en se couchant. Allez, dodo !

Puis il s'écroula sur sa paillasse. Non pas étourdi par l'alcool mais par un coup violent qu'une main invisible lui assena dans l'obscurité.

Le matin, quand Angela pénétra sous la tente la première, Laska avait disparu. Étendu sur le sol, devant le box, Romanowski ronflait comme un bienheureux.

— C'est Heerekamp ! s'écria immédiatement Hartung, dès les premiers mots d'Angela. Inutile de s'alarmer, on le connaît ici. Il est fou. Il n'y a qu'un fou pour voler Laska. Nous la récupérerons d'ici quelques heures.

Il se trompait.

Laska ne reparut pas. Et Heerekamp dormait paisiblement au Parc-Hôtel de Johannesburg. Son alibi était indiscutable.

On commença les recherches.

Le commissaire Hermann Verschuren interrogea d'abord Pedro Romanowski. Ce ne fut pas chose aisée, car Pedro ne se souvenait de rien.

— Nous avons fait un tournoi, Maître ! dit-il à Hartung pour s'excuser, le Prix des Nations. C'est moi qui ai gagné pour l'Allemagne. Ils ont tous roulé sous la table avant moi !

Mais sur sa tête, une énorme bosse prouva qu'il avait été attaqué. Le médecin légiste déclara d'un air convaincu :

— Un sac de sable ! Rien de plus inoffensif. L'effet est immédiat, et ça ne laisse pas, ou presque pas, de traces.

Quand il apprit la disparition de Laska, au milieu de sa toilette, Joe Heerekamp se montra désespéré. Le commissaire avait choisi le bureau du directeur de l'hôtel pour procéder à l'interrogatoire afin que ce ne soit pas trop spectaculaire. Et Heerekamp commença par

investiver Hartung.

— Si vous aviez accepté mes deux millions, cela ne se serait pas produit ! hurla-t-il. Tandis que maintenant, vous n'avez plus ni Laska ni millions. Et moi, plus d'espoir de la revoir un jour.

Il tira un flacon de sa poche et avala un cachet ; ses doigts tremblaient. Le commissaire Verschuren joignit les mains. Il lui était fort pénible de devoir interroger un milliardaire comme un vulgaire criminel.

— Vous avez passé toute la nuit dans votre lit ?

Heerekamp sursauta, blessé au vif.

— Comment ? aboya-t-il. On me soupçonne ? À quelle heure l'enlèvement a-t-il eu lieu ?

— D'après les dépositions des autres palefreniers, l'orgie a dû durer jusqu'à minuit passé.

— Minuit ! Ah ! Je me suis fait apporter une carafe de jus d'orange à minuit et demi. Demandez au veilleur. Et d'ailleurs... Croyez-vous que j'aie besoin de voler un cheval ? Une telle accusation... Je ne veux pas en entendre davantage.

Il quitta le bureau du directeur. Personne ne le retint. Le commissaire Verschuren hocha la tête d'un air soucieux.

— Il a raison, monsieur Hartung. Un homme comme lui ! C'est absurde. N'empêche que je vérifierai tout. Il ne sera pas dit qu'en Afrique du Sud, on vole les chevaux de nos amis.

Mais autant enfoncer des portes ouvertes. Heerekamp n'avait pas bougé de l'hôtel en effet. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas payé quelques types pour enlever Laska. Mais comment le prouver ? Petelo lui-même, le Bantou géant qui vivait dans les communs de l'hôtel, pouvait présenter dix témoins prêts à jurer qu'il avait passé avec eux une partie de la nuit à bavarder. Dix témoins bantous comme lui. Le commissaire Verschuren ne perdit pas de temps.

— Pas la moindre trace, dit-il à Hartung et à Angela. Nous sommes navrés, monsieur Hartung.

— Et maintenant, que comptez-vous faire ?

Verschuren haussa les épaules.

— Faisons confiance dans le dieu Hasard. C'est le meilleur détective...

En apprenant l'enlèvement de Laska, Fallersfeld, encore en Allemagne, eut une syncope.

— Faisons confiance en Laska elle-même, déclara Hartung, assis devant le box vide. — Angela lui caressait la nuque. Il avait beau se maîtriser, elle savait, elle, combien il souffrait. — Elle va profiter de la première occasion pour filer.

Maigre consolation, car ceux qui avaient enlevé Laska possédaient aussi les moyens de la retenir.

Le voyage de Laska durait depuis neuf heures. Sous la bâche d'une vieille camionnette souffreteuse, elle filait vers le nord, en direction du désert du Kalahari. On lui avait laissé la tête libre, mais ses jambes étaient ligotées avec des courroies de cuir. Toutes les heures, un jeune Bantou lui donnait un seau d'eau à boire et balayait le plancher. La camionnette passait totalement inaperçue. Des vieilles guimbardes de cette sorte, il y en avait des milliers sur les routes. Il fallait compter deux jours de voyage jusqu'au ranch de Heerekamp, un trajet relativement court pour l'Afrique du Sud. Vers le soir, le véhicule stoppa au milieu de montagnes nues. On donna à Laska une bonne ration de foin ; le petit Bantou s'approcha de la jument pour desserrer ses liens, et fit un bond en arrière, car à la vitesse de l'éclair, Laska avait tourné la tête et mordu le garçon.

— Que Dieu t'envoie le mauvais œil ! hurla le petit, et à l'avenir, il ne se risqua plus trop près.

— Le *Bwana* nous a acheté un démon, constata le chauffeur du camion en se signant. Vivement qu'elle soit arrivée avant de nous avoir rompu les os.

Et le voyage se poursuivit vers le nord. Ce que tout le monde ignorait – même Heerekamp – c'est qu'un hélicoptère de la police avait pris lui aussi la direction de Vryburg ; il était plus rapide que la camionnette, et il se posa dans une vallée désertique, envahie par le sable, qui faisait également partie du ranch mais où personne ne se hasardait jamais.

Les quatre policiers dressèrent une tente, non sans maudire leur métier, burent de l'eau glacée et attendirent. Ils étaient en communication constante avec le commissaire Verschuren, par radio.

Le lendemain de leur arrivée, Heerekamp débarqua à son tour au ranch. Il avait pris soin d'aller faire une visite au bourgmestre de Vryburg, avant de rentrer chez lui, pour détourner les soupçons.

— Nous devrions y aller aussi, dit Hartung.

— Ça se saurait tout de suite. En outre, nous ignorons si Heerekamp est vraiment... – Le commissaire se prit la tête entre les mains. – Il s'agit de ne pas faire de gaffes. Si nous faisons erreur, nous allons au-devant de complications invraisemblables. N'oubliez pas que c'est la personnalité la plus en vue du pays.

— Et le seul à s'intéresser à Laska pour une valeur de deux millions ! riposta Hartung.

— Là, vous trompez... Il est même possible que Laska ait été enlevée par des Bantous vagabonds, tuée, dépecée et mangée !

— Taisez-vous ! murmura Angela en saisissant la main de Hartung.

Au milieu de la nuit, Angela se glissa dans la chambre de Hartung.

Elle le trouva assis près de la fenêtre, le regard perdu dans le vide.

— Laska va revenir, dit-elle de la porte.

Hartung ne se retourna même pas.

— Tu as bien fait de venir... Jamais plus je ne monterai à cheval, dit-il tout bas.

— Horst, je t'en prie, ne perds pas courage.

Elle courut à lui et le serra dans ses bras. Son amour réconforta un peu Hartung.

— Je vais tout abandonner, tout, Angi ! Recommencer à zéro, loin de tout ce qui me rappelle le passé et Laska.

— Tu ne tiendras pas le coup, Horst.

— C'est toi qui dis ça ? Toi ? Combien de fois me suis-je posé la question ? Nous nous aimons, et pourtant notre amour s'effrite à cause des chevaux. Depuis combien de temps attends-tu ?

— Sept ans.

— Tu es merveilleuse, Angi.

— Non, je t'aime, c'est tout. Et durant ces sept années, j'ai appris à vivre avec les chevaux. Ça n'a pas été facile, crois-moi. Toujours les chevaux d'abord, et moi après... Quand Laska est arrivée, je l'ai maudite, elle m'enlevait mes dernières chances. Et puis, tu vois, j'ai compris que je tenais aussi une grande place dans ta vie. Et Laska a mis deux ans à m'adopter.

— Et la voilà perdue à tout jamais. – Hartung ferma les yeux. – Je n'attendrai pas le concours. Nous allons rentrer en Allemagne.

— Il nous reste cinq jours.

— Verschuren n'a aucun espoir. S'il surveille Heerekamp, c'est pour prouver que la police ne reste pas inactive.

Dans la vallée solitaire, l'hélicoptère prit son envol et inspecta les environs. D'après les calculs du commissaire, la camionnette ne devait plus être qu'à une trentaine de miles du ranch. Mais ils avaient beau scruter la région, il n'y avait pas trace de camion à l'horizon. Seule la Landrover de Heerekamp apparut, un insecte dans un nuage de poussière.

— Ils sont plutôt méfiants, fit le milliardaire. Continue, Petelo, ne t'occupe pas d'eux. Ce sont des imbéciles. S'ils s'imaginent que je vais leur servir Laska sur un plateau d'argent ! – Il tourna les boutons du poste émetteur, – Lokwa, répondez, Lokwa, répondez !

Un clignotant rouge s'alluma au tableau de bord de la camionnette. Lokwa, le chauffeur, prit le téléphone.

— Ici, Lokwa, *Bwana*. J'écoute.

— Où êtes-vous ?

— Dans la grotte de Pietersberg.

— Restez-y jusqu'à la nuit. Un hélicoptère survole votre région. Ne vous montrez pas, sinon je vous hache en morceaux.

— Je l'entends, *Bwana*. Le cheval nous cause des ennuis.

— Comment cela ?

— Impossible de lui donner à boire ou à manger. Dès qu'on l'approche, il se déchaîne comme un démon. Plus personne ne veut s'occuper de lui...

— Bande d'idiots ! hurla Heerekamp. Cinq hommes qui ne viennent pas à bout d'un cheval ! Et qu'il ne lui arrive rien surtout ! Gare à vous s'il a seulement une égratignure.

Il coupa le contact. Sa figure de lune grimaçait. Sidéré et effrayé à la fois, Petelo lui lança un coup d'œil. Il ne reconnaissait plus son maître. Les démons se sont emparés de lui, se dit-il. Bien qu'il fût baptisé, l'antique terreur des puissances occultes s'empara de lui. Le lendemain de l'enlèvement d'ailleurs, il avait bondi chez le curé pour se confesser. Il avoua avoir assommé le valet du champion allemand avec un sac de sable.

— Va te dénoncer à la police, avait conseillé le curé. Et le cheval, tu l'as volé aussi ? Et ton septième commandement ?

Bouleversé, Petelo s'était glissé hors de la sacristie et avait récité deux Pater ; mais il n'était pas allé à la police. Le maître était plus fort que la police. N'empêche qu'on est soulagé lorsqu'on a avoué sa faute au prêtre, même si on n'a pas fait sa pénitence.

Petelo Nsombo sentit naître en lui la peur, aux côtés de Heerekamp. Il ne respira qu'en rentrant dans sa hutte où l'attendaient sa femme et ses sept enfants. Après avoir soigneusement refermé la porte, il s'assit sur sa chaise et déclara :

— Je songe à m'installer en ville. Les démons sont sur nous.

Trois heures plus tard, deux hélicoptères de la police atterrissaient devant le ranch. La camionnette demeurait introuvable.

Heerekamp apparut sur le seuil de sa maison. Petit, appuyé sur sa canne, le regard flamboyant.

— Vous ai-je appelé au secours ? demanda-t-il en apercevant le commissaire Verschuren. Que désirez-vous ?

— Je viens par pure curiosité, monsieur Heerekamp. – Verschuren esquissa un vague sourire crispé. – Vous m'avez tellement vanté vos chevaux que je voudrais leur rendre visite.

— Je vous en prie.

Il précéda le commissaire dans une longue suite d'écuries climatisées. Des boxes clairs et vastes, des murs carrelés, un couloir aussi propre que dans un hôpital. Distribution d'eau automatique. Et les plus beaux spécimens de la race que Verschuren ait jamais vus.

— Sacrebleu ! s'exclama-t-il. C'est un hobby qui coûte cher !

— Mon seul hobby, fit Heerekamp en contemplant ses trésors d'un regard fier. Je reste ici des heures à les regarder. Je comprends les princes orientaux avec leur harem de deux cents femmes...

Verschuren comprit, lui, que Heerekamp était fou. Brutalement, il demanda :

— Monsieur Heerekamp, où est Laska ?

— Volée !

— Par vous.

— Prouvez-le. Je vais commencer par me plaindre de vous à Johannesburg.

— Je le prouverai. Mes hommes vont passer le ranch au peigne fin, et suivre toutes les allées et venues de vos gens. Quant à vous, c'est moi qui vous suivrai. Je sais que vous avez caché Laska loin d'ici. Mais il faudra bien qu'elle sorte de sa cachette, sinon elle crèvera... J'attendrai.

— Ça suffit... – Heerekamp quitta les écuries, suivi du commissaire. – Je téléphone immédiatement au président du tribunal. Vous pouvez compter avec votre mise à la retraite anticipée, Verschuren. La police n'a que faire de cinglés de votre espèce.

Arrivé dans le hall immense, Heerekamp se jeta dans un fauteuil, il appuya sur un bouton caché à portée de la main et appela la camionnette. Lokwa répondit d'une voix nerveuse.

— *Bwana*, depuis cinq minutes, l'hélicoptère tourne au-dessus de nous. Il ne peut pas nous voir, mais les traces de pneus dans le sable ?

Heerekamp garda le silence. Il respirait difficilement. Penché en avant, il porta la main à son cœur.

— *Bwana*, reprit la voix implorante de Lokwa dans le téléphone, *Bwana*, vous m'entendez ?

— Beaucoup de choses ont changé, Lokwa, finit par répondre Heerekamp d'une voix lasse. – Il n'y avait pas d'alternative pour lui. Heerekamp, voleur de chevaux... jamais ! Pendant qu'il donnait ses ordres à Lokwa, de lourdes larmes inondaient ses joues. – Il faut la tuer ! Non ! Laisse-la tout simplement courir dans le désert. – Un long frémissement secoua tout son corps. – Elle n'est pas pour nous, Lokwa, mais qu'elle ne soit pour personne ! Si elle survit au désert, elle sera devenue la jument la plus hideuse de la terre. Avant de la chasser, imprègne une couverture de loa-loa, et enroule-la autour du corps de Laska... – Sa voix se cassa. – Ne pose plus de questions, et fais ce que je te dis !

Pour Laska, c'était l'arrêt de mort.

Pendant ce temps, le commissaire Verschuren et ses hommes passaient systématiquement toute la région au crible. Petelo Nsombo resta assis devant sa hutte à fumer cigarette sur cigarette. Il avait ordonné à sa femme et à ses enfants de rester à l'intérieur.

— Il en sait plus qu'il ne le dit, devina un des agents. Faut-il insister, chef ?

— Inutile, fit le commissaire Verschuren. Je le connais. À moins

qu'il ne parle de plein gré, vous ne tirerez pas un mot de lui.

Dans la grotte du rocher, Lokwa préparait la couverture de Laska, suivant les ordres du *Bwana*. Le loa-loa était le suc d'une plante vénéneuse connue des Noirs depuis des temps immémoriaux et dont ils se servaient pour se débarrasser des voisins gênants. La méthode était aussi simple et sûre que cruelle : on trempait un morceau d'étoffe dans le suc de cette plante, de la famille des cactus, on en enveloppait l'ennemi, et on attendait une journée environ, que les cris du malheureux cessent. Puis on enlevait l'étoffe sur laquelle toute la peau restait collée. Personne jusqu'alors n'avait survécu à cette torture.

Lokwa obéit point par point aux ordres de son maître. Les quatre Bantous durent tenir la couverture imbibée de loa-loa pour la jeter sur le dos de Laska. Pour être sûr qu'elle ne glisse pas, Lokwa la serra avec une ficelle, puis il libéra la jument de ses liens.

Surprise, Laska hésita avant de se lancer dans la nuit. Elle leva la tête, puis comme la porte était ouverte, elle risqua quelques pas, éprouva le sol sous ses sabots, et d'un bond, fonça vers la mort. Les Bantous se signèrent, s'engouffrèrent dans la camionnette et démarrèrent à toute allure.

Laska les poursuivit pendant quelques minutes, mais elle ne tarda pas à s'arrêter. Une démangeaison insupportable lui brûlait le dos, elle alla se gratter aux aspérités d'un rocher, ce qui ne fit qu'empirer le mal.

Le loa-loa commençait à faire son effet. Il ne se transformait véritablement en poison qu'à la chaleur du corps et au contact de la sueur.

Elle essaya d'arracher la couverture avec ses dents. Peine perdue. Un feu intérieur la dévorait.

Aussi se lança-t-elle dans un galop frénétique. Toujours tout droit, suivant son instinct. Tout droit, c'est-à-dire vers le sud. Vers la terre habitée et non le désert du nord.

À moitié folle sous l'empire du poison qui la consumait, elle lança plusieurs hennissements lugubres, essaya de se rouler dans le sable, mais rien n'y fit.

L'équipe de recherches de Verschuren fouilla la région jusqu'au petit jour. Heerekamp non plus ne dormit pas cette nuit-là. Il la passa affalé dans un fauteuil sur la terrasse. Les policiers revinrent, abrutis de fatigue et de chaleur. Verschuren aussi capitula. La camionnette était arrivée à la ferme vers minuit ; Lokwa affirma être parti à la recherche de deux bœufs qui s'étaient égarés, mais sans succès. Les quatre autres Bantous confirmèrent cette déclaration avec force signes

de tête.

— Pourtant ça sent le cheval dans la camionnette ! hurla Verschuren. Vous avez transporté un cheval !

— Avant-hier, oui.

Impossible de prendre Lokwa au piège. Heerekamp arriva à son tour et, sans prononcer un mot, il frappa amicalement sur l'épaule du fidèle serviteur.

— C'est cuit, déclara Verschuren résigné. On peut écarteler le Noir, maintenant, il ne dira plus rien. Son *bwana* l'a félicité ! Merde !

Quelques heures plus tard, Heerekamp alla retrouver Verschuren.

— Alors ? demanda-t-il d'un ton ironique. Alors, éminent criminaliste ! Où est Laska ? Quand vous rentrerez là-bas, vous aurez le temps d'y réfléchir ! Sachez qu'un Heerekamp peut s'acheter tout ce qu'il veut. Il ne vole pas. Bon retour !

Les deux hélicoptères reprirent l'air. Ils effectuèrent encore quelques rondes autour du ranch, puis s'envolèrent vers le sud. Heerekamp les suivit des yeux ; c'est à peine s'il pouvait se tenir sur ses jambes. Son premier échec... Et Laska était morte.

Et pourtant, vivre... ce devait être l'unique réflexe de Laska. Elle courait sur le sable et les cailloux, à moitié folle de douleur, et plus elle transpirait, plus le poison s'insinuait dans sa chair. Elle aperçut soudain une petite mare au fond d'une dépression. Un point d'eau issu d'une source naturelle autour duquel un troupeau d'antilopes s'était rassemblé au petit matin. Laska se précipita dans la mare avec un grand cri, et s'ébroua longuement dans l'eau. La brûlure s'atténua aussitôt mais pas la démangeaison. Les antilopes s'éparpillèrent en vitesse, affolées par ces cris inconnus.

Laska continua à s'ébattre dans l'eau, puis elle s'étendit sur le côté en haletant.

— Bon sang ! Il y a quelque chose là-bas ! dit Verschuren en tendant l'index vers le sol.

— Des lions, s'écria le pilote à travers les grondements des pales.

— Ici ? Jamais ! Descends, James. Reviens à l'endroit où se trouvaient les bêtes.

Ils aperçurent à quelques centaines de mètres de là la mare, un corps brun à moitié couché dans l'eau, et des jambes qui ne cessaient de s'agiter.

— Un cheval ! hurla Verschuren. Laska ! C'est elle !

L'hélicoptère se prépara à un atterrissage de fortune.

Deux jours plus tard, Laska avait réintégré son box dans la tente-écurie du Turf-Club de Johannesburg. Le docteur Rölle et quatre vétérinaires indigènes l'entouraient. C'étaient les meilleures spécialistes du pays. Et pourtant, ils n'y comprenaient rien.

La robe de Laska était brûlée sur une grande étendue, en particulier

sur le ventre, le dos et les flancs. Les poils tombaient, et la chair apparaissait à nu. Le docteur Rölle avait saupoudré les plaies de pénicilline. La malheureuse était affreuse à voir, mais elle vivait. Angela lui tenait la tête en pleurant et lui caressait les naseaux. Hartung fumait cigarette sur cigarette, bien que ce fût strictement interdit sous la tente.

— Une chose est certaine, déclara le docteur Rölle. Pas question de concours.

— Je me fous de tous les prix ! s'écria Hartung. Pourvu que Laska survive à cette saleté. Sans séquelles !

— Vous êtes exigeant, Hartung, grogna le vétérinaire. Nous ne savons même pas ce que c'est. Ce n'est pas de l'acide, la couverture a été envoyée au labo, aucune odeur non plus, et malgré tout, toute la peau se détache. Vous voyez bien que mes collègues indigènes n'en savent pas plus que moi !

C'était à désespérer. On badigeonna le corps de Laska avec de la pommade, tout en sachant que cela ne servait à rien.

Le soir même, un immense Bantou apparut à l'entrée de la tente ; il cherchait Pedro Romanowski. Dès qu'il le découvrit, il sourit de toutes ses dents et lui fit signe de le suivre. Romanowski se fit tirer l'oreille.

— Moi, Petelo Nsombo, dit-il péniblement. Avant, boy chez *bwana* allemand. Moi sac de sable sur la tête... boum !

— Ah ! fit Romanowski en grinçant des dents. Et tu viens chercher la monnaie de ta pièce, hein ?

— Cheval très malade, à cause loa-loa.

— Quoi ?

— Loa-loa. Poison. Seulement Esanelo-isansombo peut guérir.

— Qui ?

— Le sorcier de Sambuko. Il a remède. Viens.

— Mon vieux, si tu me joues un sale tour, gare à toi ! — Romanowski serra les poings. — Je te transformerai en Lilliputien.

Romanowski emprunta la jeep des palefreniers américains ; il embarqua Petelo et fonça vers le nord, puis tourna vers l'est dans une région de rochers et de prés où les Bantous de Sambuko faisaient paître leurs troupeaux. Au bout de quatre heures de trajet, ils arrivèrent à l'entrée d'un village. Romanowski s'annonça de loin, et ils furent accueillis par une bande de Bantous, l'épée à la main. Un vieil homme parcheminé sortit de la hutte principale avec un chapeau d'où pendait une touffe de crins de lion.

— Longoma, le grand chef, murmura Petelo. Moi parler avec lui et tout lui expliquer. Esanelo-isansombo viendra après.

Romanowski fit tout ce que lui disait le Bantou. Il s'assit par terre à côté du vieux chef, fixa le sorcier couvert d'un masque ciselé et de colliers de verroterie et écouta Nsombo palabrer avec les Sambuko. Le

chef lui posa trois questions auxquelles il répondit « Oui, c'est exact », et il eut la satisfaction de voir le vieux opiner de la tête en souriant.

— Assieds-toi au milieu, ordonna Nsombo.

On entendit des roulements de tambour. Le sorcier commença à danser autour de Romanowski ; ses osselets s'entrechoquaient et, derrière son masque, il poussait des cris gutturaux. Au bout d'un certain temps, Romanowski trouva la comédie fastidieuse.

— J'en ai marre ! hurla-t-il. Ce qu'il me faut, c'est le remède pour Laska !

— Esanelo-isansombo l'a déjà dans sa poche, dit Nsombo en forçant Pedro à reprendre sa place. En ce moment, il implore les esprits.

Une heure plus tard, le sorcier s'écroula sur le sol, complètement épuisé. Nsombo alla prendre dans sa ceinture une fiole contenant un liquide trouble, de couleur laiteuse, et il la jeta à Romanowski.

— Voilà remède ! Nous amis ?

— Quand Laska sera guérie !

Romanowski courut à la jeep, suivi par Petelo Nsombo et salué par une salve de roulements de tambour. Ils arrivèrent à Johannesburg à l'aube. Ensemble, ils ôtèrent la pénicilline des plaies de Laska et badigeonnèrent celles-ci avec le liquide laiteux.

À sept heures, Hartung, Angela et le docteur Rölle apparurent à l'entrée de la tente. Aucun d'eux n'avait réussi à fermer l'œil de la nuit tant ils se faisaient de soucis pour Laska. Romanowski s'affairait autour du box de la jument, les yeux pleins de larmes. Il était en train de remplir la mangeoire de foin pour la seconde fois.

— Elle mange ! bégaya le docteur Rölle. Pedro, comment avez-vous fait ? – Il s'approcha, prit le poulx de Laska et posa la main sous son ventre. – La fièvre est tombée. Pedro, qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— J'ai palabré avec le sorcier. – Romanowski riait. – Et avec lui, là. C'est mon nouvel ami.

Un visage noir éclairé d'un grand sourire apparut dans le box voisin.

— Moi tout réparé, déclara Nsombo. Après travail à la mine.

Deux jours plus tard commença le grand concours. Sans Laska, l'équipe allemande n'obtint que la troisième place. Elle resta au bord de la piste, défigurée par ses grandes plaques nues, mais au moins l'œil brillant et clair. Le remède miracle d'Esanelo-isansombo recouvrait les plaies d'une peau transparente et les protégeait.

Romanowski eut toutes les peines du monde à la retenir. Quand elle aperçut ses collègues sur la piste, elle hennit et se mit à ruer.

— Tout de même, canaille ! bredouilla Pedro d'une voix barbouillée de larmes. Regarde-toi. À moitié nue ! Tu veux faire du strip-tease maintenant ?

Et Nsombo, le Bantou, ajouta en souriant :

— Tout va bien. Le pasteur a donné moi image de Saint-Georges.
Moi content.

Horst Hartung aussi était heureux. La figure enfouie dans le cou de Laska, il pleurait sans honte.

À TRAVERS LE FEU

LE NAVIRE ÉTAIT À QUAI – un long bateau à la coque immense et sombre, un enchevêtrement de poutres, échafaudages blancs, fenêtres, hublots, bouées, bouches d'aération, mâts de toutes les hauteurs, rouleaux de cordages et de chaînes. Les camions attendaient en file leur tour, puis les balles et les caisses s'envolaient pour disparaître dans les entrailles du navire. On avait l'impression qu'on n'arriverait jamais à le remplir ou que le chargement tombait directement dans la mer.

Le docteur Rölle et Romanowski attendaient auprès du van molletonné sur lequel était écrit en grosses lettres : « Attention ! Chevaux de course ! » Assis sur le pare-chocs avant, Romanowski fumait une cigarette.

Il fallait attendre. Tout se passait comme prévu ; les cavaliers allemands étaient arrivés trop tôt au port de Durban et on avait garé leurs véhicules sur le côté.

— Quand on pense que le moindre de ces objets a un nom à lui, déclara soudain le docteur Rölle d'un air pensif, les yeux levés vers le navire. La navigation est vraiment une science en soi.

— Il est certes plus facile d'être vétérinaire..., répondit Hartung en riant. Il suffit d'un nègre et d'une pommade jaune, quatre comprimés, une seringue à lavement et un diagnostic de base. Vous savez à quoi je fais allusion, Docteur ? Un canasson a la colique, on appelle le vétérinaire qui dit au propriétaire : « Levez-lui la queue et regardez par le trou. » Le vétérinaire, lui, va de l'autre côté ; il lui ouvre la bouche et regarde aussi à l'intérieur. « Vous me voyez ? » crie-t-il au propriétaire. « Non ! », répond ce dernier. Et le vétérinaire de conclure : « Le diagnostic est évident. Occlusion intestinale. »

— Ce n'est pas d'aujourd'hui, grogna le docteur Rölle avec une grimace.

Soudain, son visage s'éclaira, et il sourit en se passant la main dans les cheveux, le regard empreint d'un certain romantisme. Sidéré, Hartung écrasa sa cigarette sur le sol.

— Vous vous sentez mal, Docteur ? demanda-t-il.

— L'Afrique est un beau pays, en vérité... Hartung, avant de jeter

les yeux là-bas, je vous préviens, cette fois-ci, c'est pour moi. Cette vieille règle en vigueur parmi les marins est toujours valable : la terre appartient au premier qui l'a découverte. Et maintenant, tournez la tête à droite !

Hartung obéit, tout en s'amusant des propos extravagants de son ami. Mais le rire fit rapidement place à la stupéfaction.

Une femme venait de sortir d'une grosse voiture de marque anglaise. Une toison d'un roux éclatant, un visage fin, de longues jambes dans un pantalon serré de couleur blanche, un buste aux courbes à peine voilées par un chemisier à fleurs transparent. Un chauffeur noir courut au coffre et en retira des valises en cuir rouge.

— Le rouge doit être sa couleur, remarqua Hartung en boutonnant son veston.

— Ah ! Ah ! grinça le docteur Rölle derrière lui. Attention, Horst, cette dame est « off limits » pour vous !

— Elle a même un parapluie rouge, poursuivit Hartung. C'est peut-être la fille d'un ambassadeur soviétique.

— Comme c'est malin ! N'oubliez pas qu'Angela est déjà à bord. Tandis que moi, je suis veuf ! Et comme la dame donne l'impression de vouloir aller en Australie avec nous, vous pourrez vous éviter des complications, Horst, en vous abstenant de la frôler de trop près.

— Parfait ! riposta Hartung en assenant une bourrade au vétérinaire. Bonne chance, Docteur, la dame sera ravie de voir votre première éprouvette d'urine.

La dame en question compta ses valises, puis fit un signe en direction du navire. Sur la passerelle, apparut une silhouette blanche, le premier commissaire. Il se mit au garde-à-vous pour saluer la passagère. Il ne manquait pas de charmes.

— Voilà déjà la concurrence, ricana Hartung. Allez, Docteur, jetez-vous dans la bataille. Vous qui n'avez jamais pu souffrir les uniformes... Tiens, voilà la dame en rouge. Elle vient droit sur nous. Ne commencez donc pas à trembler, Docteur ! Je l'avoue, la plus belle jument n'est rien à côté d'elle.

La dame – en la voyant de près, on se rendait compte qu'elle n'avait pas plus de vingt-cinq ans – regarda les vans puis sourit à Horst Hartung en ignorant le docteur Rölle. Le soleil se jouait dans ses cheveux et les striait de reflets dorés.

— Vous êtes bien Horst Hartung, n'est-ce pas ? demanda-t-elle dans un allemand parfait, avec un léger accent anglais.

Hartung s'inclina légèrement.

— En effet, madame.

— Je ne suis pas mariée. – De nouveau le sourire. – Je vous ai reconnu d'après les photos des journaux. Je m'appelle Ève Walkering.

— Je suis heureux que nous fassions le même voyage. Sydney ?

— Non, je descends à Adélaïde. – Elle montra du doigt le van fermé sur le devant duquel Romanowski était toujours assis, la casquette de travers et un sourire contenu sur les lèvres. – Est-ce que Laska est là ?

— Oui.

— Quel drame, cette histoire africaine ! J'étais à la tribune quand on nous a appris ce qui lui était arrivé. Elle va mieux ?

— Oui, la crise est passée, mais elle ressemble encore à une vieille haridelle affreuse qui perd ses poils par touffes énormes. D'ici Sydney, elle aura le temps de se remettre complètement.

— À Sydney, vous allez courir ?

— Certainement.

— Alors, je m'arrangerai pour venir exprès d'Adélaïde et assister au concours. – Deux boys portaient ses valises sur la passerelle, puis la voiture approcha des grues. Elle serait donc du voyage, elle aussi. – Vous ne montez pas encore à bord ?

— Non, plus tard, miss Walkering. Les chevaux d'abord. – Il leva les mains d'un air navré. – Chez nous, c'est la règle, les animaux sont plus importants que les hommes. Il n'y a que mon ami le docteur Rölle, le vétérinaire de l'équipe, qui a le droit de monter avant nous. Il faut qu'il soit en haut pour accueillir les chevaux à leur arrivée. Pour leur tâter le poulx.

Ève Walkering se mit à rire. Un rire clair comme un son de cloche, mais dur et froid.

— À plus tard, dit-elle.

— Je ne vous le pardonnerai jamais ! grinça le docteur Rölle en la suivant des yeux.

— Quoi donc ?

— Elle est tombée directement sur vous !

— Qu'est-ce que j'y peux, si elle m'a reconnu d'après mes photos, et pas vous ? En outre, je vous ai présenté à la belle Ève, et j'ai laissé entendre que vous seriez à bord avant moi. Que vous faut-il de plus ?

Le docteur Rölle exhala un long soupir et se passa la main dans les cheveux. Après un regard mauvais sur Hartung, il emboîta le pas à Ève Walkering qui tendait justement la main au commissaire. Un garçon fort déplaisant, constata *in petto* le vétérinaire.

— Maître ! appela Romanowski en s'approchant de Hartung. Elle voyage avec nous ?

— Qui donc ?

— La rousse.

— Je ne peux pas l'en empêcher. Nous ne sommes pas les seuls à vouloir aller en Australie !

— Je prédis une grande scène avec M^{lle} Angela...

— Moi aussi, je le crains, Pedro. Que faire ?

— Jouer les morts, Maître.

— Sur la mer bleue ? Avec un ciel comme celui-ci ?

— Angela, Maître.

— Je vais essayer de l'éviter le plus possible. Pedro...

— Hartung le fixa d'un regard pénétrant. — Explique-moi pourquoi toutes les femmes se ruent sur moi.

— Si je le savais, Maître ! Pourtant, ça n'en vaut pas tellement la peine, je trouve.

Le commissaire se montra sur la passerelle avec un papier dans la main.

— Dans dix minutes, c'est votre tour ! cria-t-il. Tout est prêt ?

— Oui.

Il jeta un bref coup d'œil vers le pont où le docteur Rölle avait enfin réussi à nouer la conversation avec Ève Walkering.

— Vous savez qui c'est ? demanda-t-il au moment où Hartung le rejoignait.

— Miss Walkering... Manifestement, elle aime le rouge.

— Son père possède des mines d'or ici, en Afrique, et en Australie. — On entendit tinter une sirène à l'intérieur du bâtiment. — À vous ! Voulez-vous monter les voitures avec les chevaux à l'intérieur, ou séparément ?

— Séparément, si possible.

— Okay ! Prenez la passerelle du fond, la III, pour les chevaux. À plus tard, monsieur Hartung.

Hartung se tourna vers Romanowski.

— Il faut décharger les chevaux.

Chacun courut vers son van. La tête de Laska apparut, toujours aussi noble et belle, avec ses grands yeux intelligents, suivie du corps à la robe tellement abîmée que même un tzigane aveugle n'en aurait pas donné dix marks. Le premier regard de Laska fut pour Hartung. Aussitôt elle lança un hennissement discret, plein de tendresse.

— On y va, canaille, dit Romanowski en la tenant par la bride. On monte à bord comme tout le monde, à pied.

Hartung s'approcha d'elle ; il entoura la tête de Laska de ses deux bras et lui caressa le cou.

— Comment vas-tu, ma belle ? demanda-t-il à voix basse.

— On dirait un couple d'amoureux, dit là-haut Ève Walkering. Il y a de quoi être jalouse !

— Voilà quatre ans que je le suis, répondit Angela Diepholt.

C'est ainsi qu'elles firent connaissance. Côte à côte, elles suivirent des yeux Romanowski et Laska qui marchaient paisiblement vers la passerelle. Soudain Laska manifesta de l'inquiétude, elle releva la tête, ses oreilles retombèrent, et elle se mit à piaffer. Arrivée devant la planche de bois, elle refusa de suivre Romanowski et, d'une brusque secousse, lui arracha la bride des mains. Romanowski jura et s'écarta

d'un bond. Laska demeura immobile, les flancs frémissants.

Romanowski essaya de lui faire entendre raison, il s'approcha d'elle pour la flatter, mais elle l'accueillit d'un air menaçant ; il capitula. Résigné, il redressa sa casquette sur la nuque.

— C'est bon, tu vas voir ce qui va t'arriver ! Ils vont te serrer une courroie autour du ventre et t'emporter dans les airs. Tu pourras râler tant que tu voudras, ils s'en foutent, eux !

Hartung arrivait avec le reste de l'équipe.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria-t-il de loin.

— Elle ne veut pas, Maître ! hurla Romanowski. Regardez-la !

Là-haut sur le pont, le docteur Rölle nommait tous les chevaux par leur nom, et il précisait le pedigree de chacun. Ève Walkering l'écoutait avec intérêt, mais ses yeux ne quittaient pas Hartung.

— Et maintenant ? demanda-t-elle soudain. Que va faire Hartung si Laska refuse de monter à bord ?

— Impossible. Laska fait tout ce que veut Hartung.

— Pas aujourd'hui, en tout cas.

— Attendons.

Hartung s'était approché de Laska. Elle leva la tête, ses yeux reflétaient une peur indicible, ses oreilles s'agitaient sans cesse.

— Allons, ma petite, ne joue pas la comédie, dit Hartung à voix basse. On croirait que tu n'as encore jamais mis les pieds sur un bateau. Qu'est-ce que les autres vont penser de nous ? Allez, viens, Laska !

Mais Laska fit la sourde oreille. Elle montra même les dents pour la première fois en face de son maître.

Hartung la fixa droit dans les yeux. Il ne l'avait jamais vue réagir ainsi. Impossible de deviner ce qui lui passait par la tête. Il y a quelque chose qui cloche, se dit-il. L'instinct de Laska est un miracle de la nature. Combien de fois ne l'avons-nous pas constaté déjà ?

— Viens, dit-il encore.

Mais Laska semblait pétrifiée comme une statue de marbre.

— C'est bon, fit Hartung tout haut. Reste en Afrique si tu veux. Nous partirons à Sydney sans toi. Il n'y a pas qu'une seule Laska sur la terre !

Il fit demi-tour et s'engagea lentement sur la passerelle.

Laska suivit son maître des yeux. Elle renifla, puis hennit tout bas, et finalement se mit à hurler d'une façon si inhabituelle que Hartung tressaillit et Romanowski ôta sa casquette.

Hartung hésita, mais il se décida à poursuivre sa route, un peu plus lentement, sans même tourner la tête.

Un long frémissement secoua Laska. Elle baissa la tête, leva le pied droit en hésitant, lança un coup d'œil triste vers Romanowski et se mit en marche à son tour. Toute seule, elle suivit Hartung à pas lents, de

loin, tête basse ; ses sabots claquaient sur les planches de bois. Hartung l'entendit, son cœur battit plus vite, mais il ne se retourna qu'une fois arrivé sur le pont, pour l'attendre.

— Tu es une petite sotte, dit-il, quand elle mit pied sur le pont, et il lui embrassa les naseaux. Je t'aurais laissée toute seule en Afrique, tu sais.

Personne ne le crut, pas même Laska.

Le *Seemaid* leva l'ancre quatre heures plus tard.

Sans fanfare, sans cérémonie. Le navire était un cargo géant, dont la partie réservée aux passagers, une sorte de baraquement de bois blanc, se trouvait derrière le pont, les appartements du capitaine et les cabines de navigation et de radio. C'était un quartier féodal comprenant vingt-cinq cabines de première classe, une salle à manger, un petit bar, une bibliothèque, une salle des pas-perdus couverte et vitrifiée, un entrepont avec une terrasse de repos et une petite piscine, le tout relié par un dédale d'escaliers. Le reste du navire était réservé au matériel et aux cales. Les vans de l'équipe d'Allemagne, la luxueuse voiture d'Ève Walkering et quelques machines protégées par des caisses à claire-voie se trouvaient vers l'avant. Toute l'extrémité du navire, la proue très exactement, était transformée en une sorte d'écurie. Une vaste toiture de bois abritait les boxes qui, eux, n'étaient en fait que d'étroites cages pour que les chevaux ne risquent pas de glisser et de tomber sous les mouvements du navire. Le sol était couvert d'une épaisse couche de paille posée sur de la sciure destinée à absorber les détritrus. Devant l'écurie, on avait réservé un endroit pour le parcours, limité sur tous ses côtés par une barricade de planches à hauteur d'homme environ, où les palefreniers pouvaient sortir les chevaux, les promener, avec mille précautions d'ailleurs car le moindre faux pas pourrait avoir des conséquences fâcheuses, ce qu'il fallait éviter à tout prix à la veille du concours de Sydney. Dans les boxes, ils étaient liés ; ils ne pouvaient voir que les planches ; la mer et les vagues étaient soustraites à leurs regards, car il fallait également éviter tout ce qui pouvait les rendre nerveux.

On ne sait si les chevaux souffrent du mal de mer. Quant à Romanowski, à peine le navire avait-il pris le large qu'il pâlit et disparut dans un coin. Parfois, il réapparaissait, laconique et les yeux rouges ; il allait rendre visite à Laska, puis soudain courait de nouveau dans un coin, la main sur la bouche.

Le soir, il resta étendu sur le pont, les yeux fixés sur la pourpre du soleil couchant. Son estomac se soulevait encore, mais il était vide.

— Arrivé en Australie, je ressemblerai à un raisin sec, se lamenta le malheureux quand Hartung alla voir Laska.

— Et Laska ? riposta ce dernier sans pitié.

Il connaissait la chanson, c'était la cinquième traversée en mer

qu'ils faisaient ensemble, et donc la cinquième fois que Romanowski se croyait à la mort.

— Elle va bien, elle... Mais moi, Maître, je crève.

— Avale trois cognac.

— Sans rien dans l'estomac ?

— Justement. Tu ne remarqueras même plus que tu as le mal de mer. Quant à l'ivresse, c'est une vieille amie à toi, hein ?

Romanowski soupira et se sauva en courant.

Dans la salle à manger, on avait placé les tables en fer à cheval pour tous les passagers et les officiers. Cette disposition permettait d'échapper au fameux rituel de la « table du capitaine », à laquelle les convives mangeaient à tour de rôle, suivant un ordre de préséance dûment contrôlé. Ici, tous les passagers entouraient le capitaine qui, installé au centre du fer à cheval, pouvait ainsi distribuer ses faveurs en même temps à tous.

Ève Walkering avait semé la zizanie parmi les mâles du *Seemaid* bien avant le premier repas. Dès le matin, plusieurs d'entre eux, dont le commissaire, s'étaient disputés pour savoir qui prendrait place à côté d'elle.

— Vous serez sur le pont ! dit le commissaire au premier officier avec un sourire désobligeant. Il faut bien que quelqu'un s'occupe du bateau pendant le repas du capitaine !

— Et vous, avec votre figure terne, vous allez lui gâcher l'appétit à cette pauvre Miss Walkering, répliqua l'autre. D'accord, je vous l'abandonne pour le déjeuner, certain qu'elle se réfugiera auprès de moi pour le dîner, afin d'échapper à votre présence.

Le docteur Rölle cherchait aussi le responsable de l'ordonnance de la table. Il apprit ainsi qu'en dernier recours, il fallait en référer au capitaine McClean. Il alla donc trouver ce dernier sur la passerelle de commandement, ce qui n'était pas du goût du capitaine.

— Je ne suis pas malade, grogna-t-il. D'ailleurs, je ne suis pas un cheval.

— Je soigne aussi les bovins, riposta le vétérinaire du tac au tac. Une question seulement, capitaine. Est-il possible de placer Miss Walkering près de moi à table ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je la prendrai personnellement comme voisine.

— Ah ! Et ceci est valable pour tous les repas du voyage ?

— Ce serait la meilleure solution, pour éviter les innombrables complications que je prévois.

— Et si elle n'est pas d'accord ?

— Ça, c'est une autre histoire. Le vœu d'une dame est un ordre pour un galant homme... D'ailleurs, elle a déjà émis le vœu d'être

placée à côté de M. Hartung.

— Seigneur ! s'écria le docteur Rölle. Et vous avez accepté ?

— Oui, pourquoi pas ?

— Vous appelez ça, éviter des complications ? Où avez-vous placé Miss Angela Diepholt ?

— À côté de l'officier en second.

— Vous jouez avec le feu, Capitaine. Permettez-moi de vous donner un conseil : placez Harding et Miss Walkering le plus loin possible l'un de l'autre, sinon vous allez assister à un joli feu d'artifice.

McCleane réfléchit un instant puis saisit le téléphone.

— Changement dans l'ordonnance de la table. Miss Walkering à ma droite, Hartung et Miss Diepholt l'un près de l'autre à l'extrémité droite...

Au début, ce fut le calme le plus plat.

Les repas se déroulaient paisiblement. Le capitaine racontait d'in vraisemblables histoires de marine auxquelles personne n'ajoutait foi, mais que chacun faisait semblant de croire, parce que la tradition le voulait ainsi. L'atmosphère était détendue, Ève Walkering flirta tour à tour avec le capitaine, avec le commissaire, avec le premier officier, avec le docteur Rölle, bref avec tous les hommes, y compris les jeunes recrues de l'équipe d'Allemagne. En fait, elle jouait au chat et à la souris, sans cesser de lorgner Horst Hartung du coin de l'œil.

— Elle a vingt-six ans, dit le vétérinaire à Hartung, le second soir. Je crois que j'ai des chances réelles.

— Alors l'équipe perdra un bon vétérinaire. Dommage. Vous êtes pourtant doué pour les lavements !

Et Angela lui dit :

— Elle attend ! Elle attend l'occasion. Elle ressemble à un rapace qui se tient sur ses gardes, à l'arrière-plan, prêt à foncer sur sa proie. Mais la proie est encore trop loin.

— Ne lâchez pas Horst des yeux. Nous le connaissons tous. Il a une carapace de moralité, mais tout comme Siegfried, il est affligé d'un point névralgique.

Il faisait un temps idyllique. Une mer d'huile, un ciel d'un bleu éclatant, une température idéale. Les journées se passaient entre les chaises longues, la piscine, et les cartes. Certains observaient des heures durant les dauphins et les poissons volants, on aperçut même quelques requins. Journées de rêve et d'oisiveté.

Oisiveté pour les passagers, exception faite des cavaliers allemands. Il fallait sortir les chevaux et leur donner de l'exercice, dans la mesure du possible et avec les moyens du bord. Le second jour, Hartung

proposa de couvrir le plancher de quelques bâches pour permettre aux chevaux un trot léger, sans risquer de glisser.

— Bonne idée, acquiesça le capitaine.

Deux heures plus tard, c'était chose faite. Hartung décida d'essayer ce « paddock » improvisé. Il fit seller Laska. Du pont supérieur, les passagers assistèrent au spectacle. Laska marcha gentiment au pas. On voyait bien qu'elle tâtait le terrain sous ses pieds. Quand elle fut rassurée, elle retrouva toute son élégance et sa souplesse.

— Quel cheval magnifique ! s'exclama Ève Walkering, uniquement vêtue d'un mini-bikini.

Hartung lança le trot léger, Laska surmonta l'épreuve avec sa grâce habituelle. Qui remarquait encore les horribles plaques nues de sa robe ?

À partir de ce jour-là, toute l'équipe travailla les chevaux deux heures le matin et trois heures l'après-midi. Ceux-ci s'étaient vite habitués aux mouvements du bateau, d'autant plus vite que la persistance du beau temps les réduisait au minimum. Romanowski était le seul à souffrir encore.

Les soirées et les nuits paraissaient douces comme du velours. Du velours bleu foncé, parsemé d'étoiles. Du velours chaud dans lequel on pouvait s'enrouler pour rêver. Après le dîner, trois marins formaient un petit orchestre et jouaient en amateurs, mais avec beaucoup de rythme, leur répertoire de danses, et chansons modernes. Comme il n'y avait que six femmes à bord, il avait fallu établir un tour, auquel on se tenait scrupuleusement. Même la vieille Mrs Zukerman était invitée à valser, ce qui lui arrachait chaque fois un petit cri de joie.

Imperceptiblement, la catastrophe se faufila dans cette atmosphère veloutée. Hartung ne dansait qu'avec Angela. De temps en temps seulement, par pure politesse, il invitait Ève Walkering et les autres dames. Mais le dixième soir, Éva passa à l'attaque. Ils dansaient une valse lente, dans le fond de la salle à manger et, tout d'un coup, Hartung sentit sa partenaire prendre la direction des opérations. Il se laissa faire et s'aperçut bientôt qu'elle l'entraînait vers la véranda, puis vers le pont. Comme on entendait à peine la musique, elle le lâcha en souriant et alla s'appuyer contre le bastingage. Elle portait une robe au décolleté profond qui laissait voir la naissance des seins, et ses cheveux roux étalés sur les épaules.

— Elle va cracher feu et flamme, dit-elle soudain.

— Qui donc ?

— Votre fiancée. La jalousie est une réaction stupide. Un artiste n'appartient pas à un seul être, mais à l'humanité tout entière. Vous aussi, vous êtes un artiste, et vous appartenez à l'humanité. Donc à moi aussi. Ce n'est pas logique ?

— Logique féminine.

— La meilleure logique qui soit.

Elle releva la tête et regarda le ciel étoilé. Sa poitrine se gonfla. Hartung regarda autour de lui, ils étaient seuls, Angela ne les avait pas suivis.

— Vous aimez l'aventure ? demanda-t-il.

— Vous pas ?

Hartung lui offrit une cigarette qu'il alluma. Ève tira quelques bouffées puis la jeta dans la mer en éclatant de rire. Un rire clair et dur, derrière lequel se cachait un danger.

— Vous avez obtenu dans votre existence tout ce que vous vouliez, n'est-ce pas ?

— Oui. Pour mon vingt-cinquième anniversaire, mon père m'a offert une mine d'or. — Elle lança un regard pénétrant sur Hartung, puis lui jeta les bras autour du cou et se serra contre lui. — Existe-t-il autre chose que les chevaux pour vous ?

— Oui. Une foule de choses.

— L'amour aussi ?

— L'amour aussi.

— Je le sais... Tous les soirs, quand elle s'imagine que tout le monde dort, une fille se glisse dans votre cabine.

Hartung se sentit embarrassé. Elle avait espionné Angela, malgré toutes les précautions.

— Angela et moi, nous sommes fiancés, dit-il en se demandant pourquoi il éprouvait le besoin de se justifier.

— Je sais, le docteur Rölle me l'a dit. — Elle était suspendue à son cou, son visage fin, pur comme une porcelaine de prix tout proche du sien. Le vent faisait voltiger ses cheveux autour de lui, un léger parfum s'en dégageait qui rappelait l'herbe fraîche dans le soleil de l'été. — Mais vous, vous appartenez au monde entier. À moi aussi... Embrasse-moi !

— Qu'est-ce que vous y gagnerez ? fit une voix derrière eux.

Ils sursautèrent. Hartung détacha les bras d'Ève et fit demi-tour. Angela était appuyée contre le bastingage. Puis le docteur Rölle apparut sur le seuil de la porte en agitant les bras.

— Je n'ai pas réussi à la distraire, bredouilla-t-il. Quand vous avez quitté la salle...

— Embrassez-le ! ordonna Angela. Allez ! Puisque c'est le plus cher de vos désirs, je vais même tourner la tête pendant quelques secondes.

— Angela !

En voyant l'expression de haine dans les yeux étincelants d'Ève, Hartung eut peur.

— Je n'ai pas de cadeau à recevoir de vous ! lança-t-elle d'une voix dure. Et vous, Horst Hartung, qu'êtes-vous donc ? Un homme qui sait monter à cheval. Voilà toute votre gloire. Il y a vraiment de quoi rire.

Vous et votre Gretchen... Vous êtes parfaitement bien assortis.

Le capitaine McClean apparut à son tour, averti par le premier officier.

— Capitaine ! cria Ève Walkering. Venez à mon secours, on m'a insultée !

Sans un mot, le capitaine lui prit le bras et l'emmena dans la salle. Avant de disparaître, il lança un coup d'œil à Hartung, un coup d'œil d'excuse. Nous nous comprenons, signifiait-il. Elle a les moyens de cacher son hystérie sous des millions...

À partir de ce soir-là, on ne vit plus Ève Walkering que très rarement à la table commune. Elle se faisait apporter ses repas dans sa cabine et passait la majeure partie de ses journées étendue sur une chaise longue, dans un coin écarté du pont, servie avec un soin touchant par Blacky, le steward noir qui chantait le soir d'une voix grave les chansons de l'Alabama, son pays natal. Il chantait la nostalgie de l'amour et les champs de coton du Mississippi.

— Qui aurait cru ça ? fit le docteur Rölle consterné, après la scène nocturne du pont. Cette femme a deux visages.

— Quelle philosophie ! — Hartung sourit avec ironie. — Vous connaissez une femme qui n'a pas deux visages, vous ?

— Elles en ont bien besoin...

Il restait encore deux semaines à vivre en commun sur ce navire perdu au milieu de l'immensité de l'océan.

Deux semaines en mer. Le *Seemaid* continuait à glisser sur l'océan, le temps se maintenait au beau fixe. Pas de tempête, ni d'orage, ni de pluie à l'horizon.

Les cavaliers poursuivaient leur entraînement. Les chevaux étaient parfaitement accoutumés à leur nouvel environnement, même Laska qui ne pensait plus à dresser les oreilles quand on la traînait sur le pont. Le duel de Romanowski contre le mal de mer était également achevé depuis trois jours.

— Ça vient de ce que j'ai plus d'estomac, déclarait-il à qui voulait l'entendre.

L'après-midi du seizième jour, Blacky, le steward noir, et le cuisinier chinois Hu-shai se rencontrèrent auprès du box de Laska. Assis devant l'écurie, Hu-shai préparait une bouillie jaune et puante sur un réchaud à alcool.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda le Noir sidéré.

— Cheval malade ! répondit Hu-shai. Moi préparer bouillie.

— Une belle saleté, ton truc. M. Hartung est au courant ?

— Non.

— Et Pedro ?

— Non plus. Cheval avoir pieds enflés. Vieux remède de mon grand-père. Moi aimer chevaux.

— Tu vas laisser ça tout de suite ! — Blacky voulut saisir la casserole, mais Hu-shai s'interposa prestement. — Un réchaud dans la paille ! Tu es cinglé ? Tu vas mettre le feu au bateau. Allez, va-t'en !

— Toi pas donner des ordres à moi, cria le petit Chinois. Ferme ta gueule, Négro !

Blacky était un homme paisible ; mais quand on le traitait de négro, il voyait rouge. Aussi s'empara-t-il de Hu-shai et le souleva-t-il par le col. Le Chinois lâcha le réchaud et la casserole, et agita désespérément les bras en poussant des cris perçants.

— Moi tuer toi ! Moi tuer toi !

Soudain, effrayés, ils regardèrent derrière eux. L'alcool avait coulé du réchaud, il s'était vite enflammé et avait mis le feu à la paille. Le feu gagna toute cette partie du pont à une allure record, lécha les planches et les barricades de bois, s'attaqua à la toile, et avant même que Blacky et Hu-shai fussent revenus de leur stupeur, ils étaient séparés de l'écurie par une muraille de flammes.

— Filons ! gronda Blacky. Qu'on ne nous voie pas surtout !

— Faute à toi ! pleurnicha le Chinois. Toi attaquer moi.

En un éclair, ils avaient disparu. Les sirènes d'alerte retentirent très rapidement.

— Le feu à bord !

Lorsque les marins déroulèrent les pompes à incendie et accoururent avec les extincteurs, tout l'avant du navire était entouré de flammes et de fumée épaisse.

Les cavaliers aidèrent à la manœuvre. Au moment où se déclara l'incendie, tous les chevaux se trouvaient sur le paddock, de l'autre côté de la barrière de planches. Seule Laska était restée dans son box. Elle devait commencer le travail une demi-heure plus tard seulement. Depuis deux jours, on la ménageait, car elle souffrait effectivement d'une légère enflure des chevilles, comme l'avait remarqué le Chinois.

Et voilà qu'à présent, elle se retrouvait seule derrière une muraille de flammes. Mais les flammes étaient plus rapides que les hommes avec leurs tuyaux. Les extincteurs s'étaient révélés inopérants, car le feu ne rencontrait que du matériel inflammable.

— Ma belle canaille ! hurla Romanowski, les yeux fixés sur l'incendie. Elle est liée, elle ne peut pas faire un mouvement. Il faut que j'y aille, il faut que j'y aille !

Il bondit dans le jet d'eau, se fit asperger, puis courut vers l'écurie. Mais les matelots s'interposèrent. Le premier officier avait pris le commandement de l'opération, le capitaine se tenait auprès de Hartung, pétrifié d'effroi.

— Lâchez-moi ! hurla Romanowski. Elle va brûler, Laska !

— C'est de la folie, dit McClean à Hartung.

Ils étaient tout près de la grosse pompe. Mais l'eau était tout aussi impuissante que les extincteurs à maîtriser le feu. Elle se contentait de provoquer d'énormes nuages de fumée qui piquait aux yeux et arrachait des larmes. Angela Diepholt arriva en courant avec l'épais manteau de Hartung sur le bras.

— Tiens ! haleta-t-elle. Enfile-le, Horst !

McClean la regarda sans comprendre. Hartung, lui, avait compris tout de suite. Il enfila le manteau, le boutonna soigneusement, et tout comme Romanowski, il se précipita sous le jet d'eau. Puis il s'écarta et McClean comprit enfin son intention.

— Retenez-le ! cria-t-il.

— C'est de la folie, Horst ! dit le vétérinaire à l'oreille de Hartung. Même si vous arrivez de l'autre côté, vous ne pourriez plus revenir. Toute la paille est en feu.

Hartung se dégagea d'une brusque détente. Une vingtaine de pas le séparaient de l'incendie, on supportait à peine la chaleur. Il paraissait impensable en effet de traverser le mur de feu.

Hartung rentra la tête dans les épaules. Il joua des poings pour écarter tous ceux qui cherchaient à le retenir, puis il fonça dans les flammes.

— C'est de la folie ! hurla le capitaine. – La sueur lui inondait le visage. – Nous ne le reverrons pas vivant.

— Il est passé ! cria une voix claire du haut du pont. Ève Walkering tendait le bras vers l'incendie. Autour d'elle quelques passagers regardaient, les yeux écarquillés d'horreur.

— Il a atteint l'écurie. Je le vois. Il est au milieu des flammes.

— Le courage est parfois stupide, déclara le capitaine. Il va brûler avec son cheval.

Le docteur Rölle s'était repris. Il joignit les mains derrière son dos.

— Capitaine, quand un navire sombre, qui reste le dernier à bord ?

— Un cheval n'est pas un navire !

— Pour Hartung, si !

— Toutes les pompes dirigées sur l'écurie ! ordonna McClean. Nous arriverons à maîtriser l'incendie, mais pour Hartung et Laska, il sera trop tard.

Hartung était passé. Le mur de paille et de bois enflammé le séparait du reste du navire, mais les flammes avaient déjà pris le chemin de l'écurie. Les planches de côté brûlaient, et le feu gagnait le toit et la sciure répandue dans les boxes. Un voile de fumée épaisse et

mordante le séparait encore de Laska. La chaleur l'empêchait presque de respirer ; ses vêtements trempés quelques secondes auparavant n'étaient plus que légèrement humides.

Il ne lui restait plus que quelques secondes pour sauver Laska. Sans la voir, il l'entendait hennir ; c'était un appel au secours, presque un cri humain. Malgré la chaleur, Hartung sentit un long frisson lui courir le long de l'échine. Il ôta son manteau et s'en servit pour se protéger la tête. Puis il fonça à travers la fumée, en direction du box de Laska ; il lui fallut écraser des planches embrasées. À peine s'il pouvait distinguer quoi que ce soit, tant la fumée lui brûlait les yeux ; il pleurait, et ce fut à travers un voile qu'il la reconnut. Elle tirait sur sa bride, la tête levée vers le ciel, elle agitait les jambes en tous sens ; elle luttait contre la mort à laquelle la rattachait une simple courroie de cuir.

Hartung lui sauta au cou.

— Me voilà, haleta-t-il. Du calme ! Nous en sortirons, ma belle, tu verras.

Laska se calma. Ses yeux écarquillés d'effroi se posèrent sur Hartung, puis elle lui caressa la joue de ses naseaux, comme pour dire : « Je savais bien que tu ne m'abandonnerais pas. Maintenant, je n'ai plus peur... »

Hartung la détacha de ses doigts tremblants et la fit sortir du box. La fumée âcre devenait insupportable, l'oxygène se raréfiait.

Vite, se dit-il, hors d'ici, en vitesse. Dehors, il y a le feu, mais il y a aussi de l'air...

Côte à côte, ils traversèrent en courant la fumée et le brasier, et se retrouvèrent à l'air libre, face à la muraille de feu. Les grandes bâches qu'on avait tendues sur le sol pour empêcher les chevaux de déraiper s'étaient transformées en tapis de feu. On entendait grésiller les jets d'eau, de l'autre côté.

D'un bond, Hartung sauta sur le dos de Laska ; il étendit son manteau sur le cou et se pencha vers l'avant.

— Il faut essayer, ma belle, dit-il d'une voix tranquille. Saute aussi haut et aussi loin que possible, par-dessus les caisses et les balles de foin. Cela te coûtera quelques poils, mais nous continuerons à vivre. Allez, Laska !

Il se cramponna aux courroies de la bride, se pencha au maximum sur le cou de Laska et lui donna quelques coups de talon dans les flancs.

Pendant un bref instant, Laska ne réagit point ; pétrifiée par le feu, elle calculait son élan. Puis son corps se tendit et brusquement, elle fit quelques pas au galop et se souleva dans les airs. Elle plana au-dessus des flammes. Hartung se cramponna de toutes ses forces, il s'allongea sur son dos pour faire corps avec elle. Impossible, se dit-il, elle n'y

arrivera pas, elle va retomber en plein dedans ! Il y a du feu partout... En effet, elle rebomba sur un tas de planches incandescentes, une gerbe d'étincelles les enveloppa. Le second saut, le saut du désespoir, les emporta loin de la mort, dans le ciel infini, vers la vie, vers un déluge bienfaisant...

Dès qu'il sentit la fraîcheur, presque glaciale après l'enfer des quelques secondes précédentes, Hartung glissa du dos de Laska. Il ne pouvait plus ouvrir les yeux, tant ils étaient gonflés ; il sentit soudain que ses forces l'abandonnaient, que des mains le soulevaient et l'emmenaient à l'abri. Il fit un effort pour entrouvrir les yeux, mais n'aperçut qu'une lueur lumineuse.

— Laska ! hurla-t-il. Occupez-vous de Laska ! Comment va-t-elle ?

— Calmez-vous, espèce de fou ! – C'était la voix du capitaine McClean. – En vous voyant émerger des flammes, j'ai recommencé à croire aux miracles. Laska va bien, elle ne se consume pas, c'est l'essentiel.

Une petite main fraîche et humide sur son front.

Angela.

Elle ne le quitta pas lorsqu'on le transporta à l'infirmerie. Le médecin du bord avait déjà tout préparé, seringue, remontant, masque à oxygène, pommade contre les brûlures.

— J'ai réussi, murmura Hartung, tout en se rendant compte, au balancement, qu'il était porté par plusieurs hommes. J'ai réussi. Est-ce que Laska est gravement atteinte ?

— Pedro et le docteur Rölle s'occupent d'elle. – La voix d'Angela. Un baiser sur les yeux informes. – Il faut respirer à fond, chéri, à fond, tu m'entends ? Respirer...

Hartung acquiesça. Il était étendu sur un lit, l'oxygène sifflait sur son visage. Une lassitude infinie l'envahit, il se sentit léger comme une plume et perdit connaissance.

On vint à bout du feu. Le *Seemaid* n'avait pas subi de gros dégâts, mis à part les boxes, les caisses contenant les pièces détachées des machines, la moitié du fourrage et la paille, la bâche et trois vans. Les navires qui étaient venus à son secours purent bientôt reprendre leur cours. Le capitaine McClean remercia tout le monde par radio, puis commença son enquête sur l'origine de l'incendie.

Mais il ne parvint à aucun résultat. Rien de plus affreux et de plus mystérieux qu'un incendie en pleine mer, bien que le navire soit entouré d'eau de toutes parts. La commission d'enquête qui monta à bord à Sydney pour étudier le cas se heurta également à des énigmes. Personne ne soupçonna Blacky, le steward, et Hu-shai, le cuisinier,

aussi eurent-ils droit à un interrogatoire superficiel, de pure forme.

Ève Walkering descendit à Adélaïde. Discrètement, sans adieu. Le soir, Hartung découvrit un petit carton sur son lit, apporté par Blacky, le fidèle messager de la jeune fille.

« Pardonnez-moi, écrivait-elle. Vous êtes l'homme le plus courageux que je connaisse. »

Cinq jours plus tard, Hartung participait aux premières épreuves du Grand Prix d'Australie, le « Prix d'un Continent ». Avec un épais pansement autour de la tête. Quarante mille personnes l'acclamèrent bruyamment. Laska aussi portait de terribles stigmates du drame, mais elle sauta, comme jamais encore un cheval n'avait sauté sur un parcours australien. Après chaque obstacle, les hurlements de quarante mille spectateurs l'écrasaient.

Ce furent l'équipe d'Allemagne et Horst Hartung qui gagnèrent le « Prix d'un Continent ».

Mais, en Allemagne, le commentaire de Fallersfeld n'était pas très optimiste.

— Ça ne durera pas longtemps. Un cheval est un cheval, et un homme est un homme. Hartung et Laska ressemblent à une comète qui illumine brusquement le ciel et éblouit les yeux. Quand vont-ils sombrer ?

Lorsque Fallersfeld prononça cette phrase, Hartung et Laska voguaient déjà vers Tokyo.

LE JUDOKA

ELLE S'APPELAIT YANA Michimoko, mais on ne la connaissait que sous le nom de Fleur d'Amandier. Quand elle trottnait dans les rues sur ses sabots trop étroits, vêtue d'un kimono à larges fleurs, les Blancs n'étaient pas les seuls à s'arrêter pour contempler ses cheveux noirs comme le jais et coupés court, son visage de poupée très légèrement maquillé, ses yeux taillés en amandes dans lesquels brillait le sourire énigmatique de l'Orient ; même ses compatriotes japonais oubliaient qu'un homme ne devait jamais manifester son admiration à l'égard d'une femme.

Yana Michimoko rencontra Pedro Romanowski dans le Jardin des Sept Félicités, au moment où elle allumait un bâtonnet d'encens sur l'autel des ancêtres. Agenouillée devant le grand coffret incrusté de laque et d'or, elle pensait aux morts de sa famille, lorsque Romanowski s'arrêta, la casquette sur la nuque et s'exclama à haute voix :

— Tonnerre, la jolie poupée !

Il profitait d'une journée de liberté pour visiter les fameux jardins japonais. Ils étaient à Tokyo depuis quatre jours pour courir le « Prix du Soleil levant ». Chevaux et cavaliers étaient princièrement installés, l'organisation japonaise ne laissait rien au dépourvu, ainsi que les Japonais l'avaient déjà prouvé d'ailleurs aux Jeux Olympiques et à l'Exposition Internationale. Les écuries étincelaient de propreté, elles étaient équipées selon les normes les plus modernes. Les appartements des cavaliers étaient situés dans un immeuble neuf, à proximité du terrain de sports. Pour les palefreniers, on avait prévu des petits chalets en bois proches des écuries, avec des cloisons intérieures coulissantes et amovibles. Romanowski s'amusait à changer tous les jours la composition des pièces. Un mur assez haut entourait le complexe tout entier, et, la nuit, des patrouilles de police à effectifs doublés sillonnaient tout le quartier.

— Voilà la meilleure organisation que j'aie jamais rencontrée, déclara Hartung au directeur de la course, Nomo Fukujachi, avec une pointe d'admiration dans la voix. Ici au moins, on peut dormir sur ses deux oreilles.

Ainsi Romanowski réussit-il à obtenir un jour de congé, ce qui jusque-là était impensable. Un jour sans Laska... Cela aussi lui semblait impossible. Et il eut un petit pincement au cœur en confiant sa chère canaille à son voisin de box pour quelques heures.

— Quand reviendrai-je à Tokyo ? dit-il à Laska en lui caressant le dos, un dos toujours constellé de plaques nues ; mais au moins la peau était débarrassée de toute démangeaison et un duvet soyeux commençait même à poindre timidement. Il lui peigna la crinière, lui nettoya les yeux et lui caressa les naseaux. — Tu me permets d'aller visiter Tokyo, hein ? Un après-midi seulement, et je reviens tout de suite.

Romanowski se promit de faire le tour de la ville en quelques heures. Il prit un taxi et parcourut la brillante Ginza où les bars, les boîtes de nuit, les Variétés et les dancings se côtoyaient sans solution de continuité. À la Ginza, le plaisir était au programme vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Il descendit de voiture de temps en temps pour regarder les photos alléchantes, invitant à assister aux spectacles de strip-tease.

— Sensass ! s'écria-t-il en se grattant la tête. Mais ce sont vraiment des demi-portions. J'aurais peur de les écraser entre le pouce et l'index.

Pendant deux heures, il fit le tour de Tokyo, le cœur du Japon ; il but du saké, l'alcool de riz tiède, en compagnie de son chauffeur, un homme au sourire perpétuel et à la courtoisie inaltérable ; avec lui, il mangea un ragoût de viande avec du riz au safran, et au moment où il quitta le restaurant, un Japonais s'inclina devant lui et lui adressa la parole.

— Do you speak english ?

— Non. Je parle allemand.

— Ah ! allemand ! — Le petit Japonais frappa des mains comme s'il venait de recevoir un cadeau de grand prix. — Moi aussi, je connais l'allemand. Venez avec moi.

— Où ?

— Chez Lèvre de Miel.

— Désolé, j'ai déjà mangé.

— Vingt dollars pour une heure de félicité.

Il comprit. En pensée, il revit les photos de la Ginza et se gratta le nez derechef... Mais vingt dollars, tout de même. D'ailleurs qui sait comment elle est faite, cette petite Lèvre de Miel ?

— Demain, mon cher... Aujourd'hui, c'est le jour réservé à la culture.

Il se fit conduire dans les jardins situés à l'extérieur de Tokyo. Là il renvoya son taxi et prit un rishka. Au conducteur, il glissa un dollar supplémentaire en lui disant :

— Et maintenant, montre-moi les merveilles de l'Asie, mon vieux.

Quand on a traversé les parcs et les jardins du Japon, on ne les oublie plus jamais. Un parfum insidieux l'enveloppa dès l'entrée, un silence paradisiaque l'entoura ; il passa sur des petits ponts délicieux et contempla une forêt de nénuphars multicolores sur des étangs miniatures, et des tribus entières de poissons exotiques sous l'eau. Des portails de bois sculpté et peint, analogues aux toitures des temples, ouvraient sur de nouveaux jardins. Finalement, on était perdu quelque part au milieu de ce parc enchanté, on s'arrêtait, et on ne souhaitait plus du tout retrouver le monde bruyant de la civilisation.

Ce fut ainsi que Romanowski arriva auprès de l'autel des ancêtres devant lequel Yana Michimoko était agenouillée. Elle l'aperçut à travers ses cils mais n'en continua pas moins à prier.

Romanowski attendit qu'elle se redressât. Puis il s'inclina devant elle, en imitant le chauffeur de taxi et le petit Japonais qui l'avait invité à rendre visite à Lèvre de Miel.

Il ne se passa rien. Yana lui sourit, puis se dirigea à petits pas vers un banc, au bord de l'eau. Elle s'assit, croisa les mains sur ses genoux, et contempla les nénuphars. Son kimono étincelait au soleil, comme les nombreuses fleurs qui l'entouraient.

Romanowski passa derrière le banc. Que faire ? S'asseoir à côté de la petite Japonaise ? Il lui adressa un large sourire et finit par s'installer à côté d'elle avec mille précautions, car le banc lui paraissait bien fragile. Puis il croisa les jambes, contempla les canards qui évoluaient sur l'eau et finit par s'écrier soudain :

— Ça y est ! Il a attrapé un poisson !

Yana Michimoko tourna la tête vers lui, elle prononça quelques mots qui ressemblaient à un pépiement d'oiseau et allèrent droit au cœur de Pedro.

— Si au moins, je pouvais comprendre, Poupée, dit-il avec un sourire étincelant à l'adresse de Fleur d'Amandier. — Puis l'index pointé vers sa propre poitrine, il s'inclina vers elle sans même se lever : — Moi, Pedro Romanowski.

— Yana Michimoko.

— Yana Michimoko, répéta-t-il péniblement. Bon sang, il faudrait que je me mette aux langues étrangères !

Bien qu'ils ne se comprissent pas, ils bavardèrent pendant plus d'une heure. Romanowski parla de Laska et de Horst Hartung, de la Prusse-Orientale et de Barsfeld, des concours et des victoires. Et Fleur d'Amandier gazouilla sur sa famille, ses sept petits frères et petites sœurs, son riche oncle Boso, son métier — elle peignait des miniatures très demandées — et sur un certain Oki Amakusa, son ami, un homme fort, champion de karaté. Il devait même venir la chercher ici, au Jardin des Sept Félicités.

— Je t'emmène avec moi à Barsfeld, dit Romanowski au bout d'une heure, en saisissant la petite main de Yana. — Celle-ci essaya de se dégager, mais quand Romanowski tenait quelque chose entre ses mains, on pouvait toujours essayer de le lui enlever. — Tu vois, c'est le coup de foudre. Mon Dieu, comment t'expliquer ? Comment savoir si, toi aussi, tu m'aimes ? Viens, retournons au stade, on trouvera bien un interprète.

Il se leva en entraînant Yana et posa les bras autour de ses épaules. Les yeux de Yana reflétèrent la peur. Elle essaya encore de se dégager, en lançant quelques pépiements grêles.

— Tu as raison, ma Poupée, répondit Romanowski. Mais nous nous comprenons bien quand même.

Il l'attira contre lui. Un bonheur indicible lui réchauffa le cœur, un sentiment inconnu. Cette fois, c'est sérieux, se dit-il. Je voudrais rester au Japon.

C'était la première fois qu'il oubliait Laska. Mais il allait payer cher cet oubli.

Yana tremblait ; elle essayait toujours de se dégager en lançant une imploration :

— Oki... Oki...

— N'aie pas peur, petite, disait Romanowski en caressant de sa grosse patte velue les cheveux laqués de Yana. Nous allons seulement chercher un interprète.

Ils avaient parcouru cent mètres lorsque brusquement Yana s'immobilisa. Elle ouvrit de grands yeux.

— Oki, dit-elle encore.

Un homme traversait un petit pont en courbe et venait à leur rencontre. À peine plus grand que Yana, il faisait l'effet d'un nain à côté de Romanowski. Il avait des épaules relativement larges, des jambes courtes, un visage lisse. Avec un sourire cordial, il coupa la route au couple et tendit la main à Romanowski.

Sans le moindre soupçon, Pedro lui serra aussi la main, ravi de tant de courtoisie. Puis le petit Japonais se glissa prestement sur le côté, leva la jambe et frappa. Avant de comprendre ce qui lui arrivait, Romanowski fit un bond dans les airs ; pendant quelques secondes, il aperçut le Jardin des Sept Félicités dans une perspective changeante, puis il retomba durement sur le sol, la tête la première. Sa chute fut saluée par un petit cri familier.

Romanowski bondit sur ses pieds. Il rentra la tête dans les épaules et renifla bruyamment.

— Ne recommence pas ! grinça-t-il. D'ailleurs, attends !

Il fit deux pas en avant et leva ses deux poings menaçants. Goliath contre David ! Mais il s'avéra une fois de plus que la force seule ne suffit pas. À peine Romanowski avait-il levé les poings que le petit

Japonais se glissa dessous et à la vitesse de l'éclair, du revers de la main, il le frappa au creux de l'estomac. Romanowski se plia en deux et tomba sur les genoux. Des larmes lui vinrent aux yeux, il eut soudain l'impression que le jardin tournait comme un manège ; lentement la douleur envahit tout son corps.

Le petit Japonais s'approcha de lui ; il s'inclina poliment puis d'un geste à peine visible, il l'envoya au tapis.

— Oki ! cria Yana, Oki !

Ça y est, j'y suis ! se dit encore Pedro. Oki, c'est le nom du gars. Comment aurais-je pu le deviner ?

Puis un voile sombre tomba sur lui ; il n'essaya même pas de se défendre et tomba sans connaissance.

Oki Amakusa s'inclina trois fois devant sa victime et organisa ensuite son transport. Il héla un taxi qui embarqua Pedro sans autre forme de procès et alla le déposer à l'hôpital le plus proche, au service des urgences.

Romanowski réintégra plus tôt que prévu son écurie. De l'aventure, il lui restait une grosse bosse sur le crâne, une ecchymose au creux de l'estomac, des contusions à l'épaule gauche et un œil poché. Les médecins lui donnèrent un liquide nauséabond pour faire des massages, qu'il s'empessa de jeter dans un ruisseau.

— Le Japon, ça ne nous convient pas, canaille, confia-t-il à Laska le soir même. À présent, il faut que je trouve une bonne explication pour le maître.

Mais ce ne fut pas utile, car Hartung ne passa plus voir Laska ce jour-là. Il prenait une leçon de judo chez le Grand Maître, Eno Takajada.

Le docteur Rölle, Hartung, Angela et Fukujachi, le directeur du concours, avaient parcouru toute la ville de Tokyo pendant des heures. Fukujachi se révéla être un guide excellent ; il avait en outre l'avantage de pouvoir glisser un œil derrière des portes fermées aux Européens.

Hartung était impressionné par l'animation de la ville et l'énergie incroyable de ces êtres qui avaient fait de leur pays la troisième nation du monde, sur le plan des échanges commerciaux. Angela était fascinée par les boutiques de mode. New York, Paris et Rome n'avaient rien de mieux à offrir, au contraire, car ici s'y ajoutait le charme de l'Orient.

Elle s'acheta trois robes moulantes, fendues sur le côté jusqu'à mi-cuisse. Hartung sentit qu'il allait tomber amoureux pour la seconde fois.

— Je vais tromper Angela avec elle-même, déclara-t-il au docteur Rölle.

Quant à ce dernier, Fukujachi avait organisé pour lui la visite d'une clinique vétérinaire. Le docteur Rölle put assister à une intervention chirurgicale pratiquée sur un cheval ; il se fit décrire un nouveau produit anesthésique pour le gros bétail et servit de chirurgien-assistant pour l'ablation d'un cancer par aspiration sur une chienne. Les collègues japonais s'inclinèrent devant lui avec respect, en le félicitant chaudement sur ses capacités.

— Vous voyez, se rengorgea-t-il. Ce n'est pas de vous qu'on peut attendre autant de compliments !

— Les Japonais sont toujours très courtois à l'égard de leurs invités, répliqua Hartung en se tournant vers Fukujachi qui jouait aussi le rôle d'interprète.

Le docteur Rölle prit le bras d'Angela.

— Vous ne m'en voudrez pas, Angi, si un jour je lui romps les os, à votre fiancé. Simplement pour lui montrer comment un vétérinaire peut le soigner !

Ils arrivèrent à l'école de judo d'excellente humeur.

Eno Takajada les reçut dans le grand hall. Il portait la tenue des judokas, pantalon blanc et tunique blanche retenue aux hanches par sa ceinture de grand maître. Sa large poitrine brillait comme si on l'avait frottée d'huile.

— Je suis heureux de vous accueillir dans mon modeste institut, dit-il dans un allemand parfait. C'est un honneur pour moi. J'ai passé trois ans en Allemagne, et j'y ai gardé de nombreux amis.

Puis Takajada emmena Hartung dans une cabine où il le pria d'enfiler lui aussi la tenue blanche, et l'un derrière l'autre, à pieds nus, ils revinrent dans la salle d'exercices. Quarante Japonais s'y trouvaient ; ils s'inclinèrent profondément dès que le Maître apparut avec son invité. Le docteur Rölle et Nomo Fukujachi étaient assis contre le mur, sur des tabourets bas.

— Vous prenez une leçon ? lui lança le vétérinaire.

— Le Maître voudrait me montrer quelques prises.

— N'oubliez pas que le concours a lieu après-demain.

— Quand on sait tomber de cheval, on doit savoir aussi tomber sur un tapis de caoutchouc.

— Vous pratiquez le judo ?

— Pas le moins du monde.

Eno Takajada donna un ordre bref. Les quarante Japonais se divisèrent pour former vingt couples ; ils se placèrent face à face, attaquèrent, et, avec la précision d'un ballet, les adversaires de gauche se trouvèrent au sol, sur le dos.

Remise sur pied, nouvel ordre, nouvelle attaque, des corps qui

jaillissent en l'air, et les hommes de droite tombèrent étendus sur le tapis. Un spectacle impressionnant.

— Formidable, dit Hartung. Comme ça paraît facile !

— C'est facile, corrigea le Maître, quand on connaît la prise.

Takajada s'inclina vers une porte d'où émergea Angela en pantalon de flanelle sur lequel elle portait la tenue de judo.

— À te voir, on croirait que tu vas tous les mettre par terre sans qu'ils puissent se défendre, dit Hartung. Monsieur Takajada, essayez un peu. Vos quarante athlètes vont tomber au sol !

— Sûrement, monsieur Hartung. — Le Maître s'inclina de nouveau devant Angela. — Je vais vous expliquer une prise qui ne rate jamais. Regardez bien. La prise du levier.

Il appela un des hommes qui se jeta sur lui. Takajada le saisit par le bras et se retourna un peu. Son adversaire pourtant beaucoup plus grand que lui, glissa sur son dos et retomba sur le tapis après lui être passé par-dessus la tête. On entendit un craquement, mais l'homme rebondit comme une balle de caoutchouc et se dressa sur ses pieds.

— On essaie ? fit le Maître. — Il recommença la prise, au ralenti cette fois. — Vous n'avez pas besoin d'y mettre de la force. L'élan et la force de levier la remplacent.

Angela hésita un instant, puis elle attaqua à son tour, se tourna sur elle-même et jeta Takajada au tapis.

— Bravo, s'écria le docteur Rölle, en claquant des mains. Encore quelques prises, Angi, et Horst n'aura plus qu'à bien se tenir !

Quatre fois de suite, Angela jeta le Grand Maître au tapis. On aurait cru qu'elle pratiquait le judo depuis toujours.

— Fais attention à toi, mon cher ! cria-t-elle à Hartung saisi d'étonnement.

— Le Maître est courtois, il se laisse tomber exprès. — Hartung s'approcha d'eux. — Avec moi, ça ne marcherait pas.

Takajada leva les bras en riant.

— Essayons. Vous possédez cette prise comme une championne, Miss Angela. Ne faites pas d'effort ! Il suffit d'attaquer avec rapidité et précision.

— Montrez-le-lui ! s'écria le docteur Rölle de son tabouret.

— Allons-y ! — Hartung se mit en position. — Qui attaque ?

— Vous, monsieur Hartung. — Takajada recula. — Essayez de surprendre cette jolie fille.

— Rien de plus simple ! Chérie, je serai aussi doux que possible.

Hartung arrondit le dos. Puis sans transition, il fit un bond en avant, lança les deux mains pour saisir Angela aux épaules. Attaque très rapide à laquelle Takajada lui-même ne s'attendait pas.

Mais Angela réagit avec autant de promptitude. Plus tard Hartung fut incapable d'ailleurs de l'expliquer. Il plana soudain en l'air et

retomba sur le tapis. On entendit un craquement. Une douleur fulgurante lui traversa l'épaule gauche, se répercuta jusqu'au cerveau comme une flèche, puis s'étendit sur la poitrine. Son bras gauche se mit à trembler comme s'il était le siège de convulsions.

Il essaya de se lever, se dressa sur les genoux et eut toutes les peines du monde à se mettre sur pied. Son bras gauche pendait, comme s'il ne lui appartenait plus. Angela riait encore au moment où Hartung, le visage grimaçant de souffrance, porta la main droite à son épaule gauche.

— Terrible ! hurla le docteur Rölle de son siège de spectateur.

— N'est-il pas un comédien chevronné ? – Angela s'inclina devant lui. – On recommence ?

Mais Hartung était incapable de prononcer le moindre mot. Une sueur froide lui inonda le front et lui coula dans les yeux.

Après-demain le concours, se disait-il en serrant les dents. Mon Dieu ! Pourvu que ce ne soit pas une fracture ! Il faut que je coure, dussent-ils me lier sur le dos de Laska !

Eno Takajada fut le premier à se rendre compte de l'accident survenu au judoka novice. Il courut à lui, lui ôta sa tunique blanche et palpa l'épaule, le bras et la clavicule. Bientôt le docteur Rölle le rejoignit ainsi que Fukujachi.

— Horst, fini la comédie ! cria le docteur Rölle. Vous n'avez rien de sérieux ?

— Fracture de la clavicule ! annonça Takajada d'une voix nette.

Le diagnostic coupa l'élan du docteur Rölle ; Angela poussa un cri et se cacha le visage dans les mains. Quant à Fukujachi, il tenait les yeux fixés droit devant lui, comme un criminel pris en chasse.

— Comment cela a-t-il pu arriver, Takajada ? s'écria-t-il. Vous aviez pourtant garanti que la prise était sans danger. Et le Grand Prix qui a lieu après-demain !

— C'est un accident.

Il posa la tunique sur l'épaule de Hartung, tandis qu'un des élèves-judokas accourait avec une boîte à pansements que le docteur Rölle lui arracha des mains. Il la fouilla, à la recherche de bandes élastiques.

— On peut toujours faire une chute malencontreuse, même pendant la prise la plus simple. Monsieur Hartung, je suis inconsolable.

Takajada s'inclina profondément. Hartung essaya de sourire, mais ne réussit qu'une grimace, la douleur le faisait même grincer des dents.

— Qui aurait pu le deviner ? dit-il d'une voix blanche. Ce n'était qu'un jeu !

Le docteur Rölle lui fit un bandage provisoire et on l'emmena jusqu'à la clinique la plus proche dans la voiture de Takajada.

On lui fit une radio, la fracture apparut nettement sur le cliché. Puis

commencèrent les difficultés. Quand on voulut lui mettre un plâtre, Hartung se défendit énergiquement.

— Pas de plâtre, déclara-t-il.

Le médecin-chef, un homme aimable aux cheveux blancs qui avait fait une partie de ses études à Heidelberg quarante ans auparavant arrêta la civière.

— C'est une fracture compliquée. Il faut que le bras reste parfaitement immobile ainsi que l'épaule. On va vous mettre un petit carcan sur le torse.

— C'est bien cela que je crains. Monsieur le Professeur, il faut trouver autre chose.

— Non !

— Il le faut !

— Voulez-vous rester bancal toute votre vie ?

— Un pansement bien serré, ça ne suffit pas ?

— Non ! Le moindre mouvement...

— Je sais. J'ai déjà eu une fracture de la clavicule droite.

— Cette fois-ci, c'est une fracture compliquée...

— Monsieur le Professeur, il faut absolument que je coure après-demain.

— Impossible.

— Impossible n'existe pas ! Un grand homme, n'a-t-il pas déclaré une fois : « Il n'y a qu'une excuse valable... la mort ! »

— Vous n'êtes pas un grand homme, mais un tout petit qui vient de se fracturer la clavicule. Bien sûr, je peux vous faire un bandage et vous pourrez ensuite grimper sur le dos de votre cheval, mais vous souffrirez le martyre.

— Dans ce cas, faites-moi le bandage !

— Non, je suis médecin et porte une grave responsabilité. Cette responsabilité-là, je la refuse.

Hartung tâta son épaule gauche. On avait dû la maintenir entre deux rails avant de la bander.

— Laissez-moi rentrer chez moi, monsieur le Professeur, dit-il à voix basse.

— Chez vous ?

— Oui. Aux écuries du stade.

— C'est de la folie, monsieur Hartung. Je devrais tout simplement passer outre !

— Vous ne pouvez pas. – Il esquissa un sourire grimaçant. – Je ne suis pas un âne têt, monsieur le Professeur, pas plus qu'un martyr, encore moins un héros. Mais une fracture de la clavicule n'est pas une raison pour ne pas monter à cheval. Je ne peux pas abandonner mon équipe, il y a là de jeunes cavaliers, auxquels je sers de soutien, vous comprenez ?

— Je ne comprends qu'une chose, c'est que vous avez perdu la raison. — Il fit un signe du bras et une infirmière poussa la civière dans l'ascenseur. — Comme vous voulez, monsieur Hartung. Je vais vous faire reconduire auprès de vos chevaux, mais, auparavant, vous allez me signer une décharge.

Une heure plus tard, deux infirmiers amenèrent Horst Hartung devant les appartements des cavaliers et le portèrent jusqu'à sa chambre. Angela et le docteur Rölle suivaient, tout en exhalant leur fureur. En bas, chez le concierge, Nomo Fukujachi convoquait par téléphone un des meilleurs chirurgiens, de Tokyo, le professeur Hahito Kawaguchi.

Mais dès qu'il fut au courant de la situation, le professeur refusa également ses services.

— ... Je ne viendrai que si M. Hartung accepte de se soumettre à mes prescriptions.

Résigné, Fukujachi raccrocha. Tout est inutile, se dit-il en fumant une cigarette. On ne peut quand même pas l'endormir pendant plusieurs jours, jusqu'au concours. Si ses amis n'arrivent pas à lui faire entendre raison, comment le pourrions-nous, nous, sans le vexer ?

Lentement, il monta jusqu'à la chambre de Hartung.

« S'il persiste à vouloir concourir après-demain, songea-t-il, il tombera dès le premier obstacle et se cassera autre chose. De toute façon, c'est un invalide qu'on emportera loin du parcours.

« Il faut éviter cela à tout prix. On m'en rendrait responsable, moi, le directeur du concours. »

— À vous de montrer ce dont vous êtes capable maintenant, dit Hartung. — Étendu sur une table, il pleurait de souffrance en dépit de ses efforts. — Si vous êtes capable de faire un pansement à un cheval, vous serez bien capable de m'en faire un aussi, à moi !

— Les chevaux ne sont pas des imbéciles ! On ne peut pas en dire autant de vous !

— Râlez tant que vous voulez, mais faites quelque chose, bon Dieu !

Il tourna la tête vers Angela assise sur une chaise, contre le mur. Angela avait capitulé, rien n'avait fait changer d'avis Hartung, ni les supplications, ni les menaces, ni les baisers, ni les caresses.

— Je monterai ! avait-il déclaré sur un ton ferme. Je n'ai besoin que de quelqu'un pour me faire un bon bandage. Pour grincer des dents, je me suffis à moi-même.

— Aide-moi, toi, au moins, supplia-t-il en regardant Angela. Dis-moi que tu me comprends.

— Je ne dirai plus un mot. Tu ressembles à un gamin mal élevé qui

n'arrive pas à obtenir le jouet de ses rêves.

— Si je ne cours pas, l'équipe d'Allemagne a une chance de moins.

— Tout le monde le sait ! Mais il n'y a pas que les trophées qui comptent. Ta santé compte encore plus. Un Hartung en voiture roulante n'intéresse plus personne.

— Bravo ! s'écria le docteur Rölle. Vous méritez une paire de gifles, Hartung.

— Je vous en prie, si cela peut vous soulager. Mais je monterai après-demain !

— Angi, aidez-moi !

Le docteur Rölle avait amené une montagne de bandes. Il installa Hartung sur la chaise et commença à lui bander solidement l'épaule et la poitrine, sous les yeux ébahis de Nomo Fukujachi qui arrivait en haletant.

Une fois transformé en Bibendum, Hartung remit pied à terre avec prudence, et fit ses premiers pas, le bras maintenu en écharpe. Fukujachi prit alors la parole d'une voix inflexible :

— En tant que directeur de la course, je ne vous laisserai pas monter. Je vous enferme, monsieur Hartung !

Hartung s'immobilisa, le visage grave.

— Bien sûr, monsieur Fukujachi, vous en avez le droit. Mais dans ce cas, je vous garantis que l'équipe d'Allemagne au complet se retirera. Je suis le chef de l'équipe, ne l'oubliez pas !

— Vous cherchez un scandale ?

— Non, moi, certainement pas !

— C'est un demi-suicide.

— Un demi seulement ! Tant que j'ai cinquante pour cent de chances, il n'est pas question de reculer.

— N'insistez pas, monsieur Fukujachi, c'est inutile, intervint Angela en secouant la tête. De deux choses l'une : ou bien il tombera de cheval, ou bien il réussira.

— Je vais télégraphier en Allemagne.

— C'est déjà fait. Par nous, dit à son tour le docteur Rölle. Le baron Fallersfeld est loin, et Hartung refuse d'aller au téléphone. Que voulez-vous y faire ?

— Lui faire une piqûre à ce fou ! hurla Fukujachi en oubliant les règles de la courtoisie japonaise. Pour qu'il dorme quarante-huit heures d'affilée.

— Parlez toujours, dit Hartung en arpentant la pièce en long et en large. Je courrai !

Deux nuits de souffrances. Deux nuits sans dormir. Le moindre mouvement déclenchait un torrent de feu dans son épaule. Même le simple fait de marcher, de mettre un pied devant l'autre, lui broyait la clavicule.

Il passa des heures assis dans son lit, le dos au mur. C'était la seule position dans laquelle il ne ressentait plus rien, à condition de ne pas bouger.

« Demain, je monterai, se disait-il sans cesse. Je sais que c'est de la folie, mais les jeunes perdent toute leur assurance si je cale. Il leur manque l'expérience des concours internationaux et leur système nerveux n'est pas encore rodé. Il faut que je coure ! »

Le matin du concours, il se leva de bonne heure et n'attendit pas l'arrivée d'Angela pour faire sa toilette, comme les jours précédents. Il se rasa péniblement, passa la tête sous le robinet d'eau froide pour chasser la fatigue et s'habilla d'une seule main. À part les bottes, il alla jusqu'au bout, puis il s'assit et attendit.

Romanowski fut le premier à lui rendre visite. En apercevant Hartung en tenue de compétition, il frappa le mur de ses deux poings.

— Je refuse ! déclara-t-il. Les camarades aussi ont dit que vous deviez rester au lit.

— Mets-moi mes bottes, Pedro.

— Non, Maître, je ne veux pas.

— Tu me les tiens bien, et moi, je les enfile.

— Non !

— Je te chasse, Pedro ! Pour de bon, cette fois !

— Tant pis !

Finalement ce fut Angela qui l'aida à enfiler ses bottes.

— Dès le concours terminé, je prends l'avion pour l'Allemagne, déclara-t-elle d'une voix sans timbre. Je ne veux pas être témoin de ton obstination à te détruire systématiquement.

— Rien que ce concours-là, Angi, et après j'aurai le temps de me soigner. Le prochain, à Mexico, n'a lieu que dans un mois. C'est plus qu'il n'en faut à une clavicule pour se recoller. Pourquoi êtes-vous tous aussi bornés ?

— Parce que nous voyons plus loin. Tu n'es qu'un homme, après tout.

Elle se détourna et se sauva en courant.

— La voilà qui pleure, commenta Romanowski. Maître, je ne vous comprends plus.

Hartung fit quelques pas dans la chambre. Il était raide. La fatigue de deux nuits blanches et peuplées de souffrances résistait à une simple douche froide. Pour l'instant, il ne sentait plus la fracture. Le bandage du docteur Rölle maintenait parfaitement la clavicule et le torse, comme un corset. Mais il n'osait pas penser aux obstacles. Comment son corps réagirait-il quand Laska bondirait ? Déjà en temps normal, chaque retombée sur le sol était un choc qui résonnait depuis les orteils jusqu'au crâne, mais on pouvait le prendre d'une façon élastique, se soulever et le parer en partie. Avec cette fracture, il n'y

fallait pas songer. Son corps subirait tout l'impact du choc.

Romanowski lui tendit la main.

— Appuyez-vous sur moi, Maître.

Hartung déclina l'offre. Soudain il remarqua l'œil poché et la bosse sur le crâne de Pedro.

— Qu'est-ce que c'est ? Des ennuis avec Laska ?

— Non, Maître... — Il s'était préparé à cette question. — J'ai trébuché sur une pierre.

— Encore ivre ?

— Je ne connaissais pas leur vin de riz !

Ils partirent ensemble au paddock. Le travail avait déjà commencé. L'équipe russe s'entraînait avec une précision militaire, les Américains menaient leurs chevaux aux cavaletti, les Italiens discutaient. Les cavaliers allemands en étaient encore à la longe. Laska n'avait pas quitté son box, la vedette attendait son maître.

Hartung alla directement lui rendre visite et lui caresser la croupe.

— Bonjour, ma belle, dit-il gaiement. Il y a longtemps qu'on ne s'est pas vu, hein ?

Les grands yeux bruns dévisagèrent Hartung. Le même regard que sur le cargo qui les emmenait en Australie, un regard empreint de frayeur. Elle promena doucement ses naseaux sur l'épaule blessée, comme si elle comprenait que son dieu était malade, puis elle hennit sans bruit, tapa du pied et secoua la tête.

— Elle parle ! dit Romanowski. Maître, elle parle !

— Alors, toi aussi ?... C'est inutile, mon petit, nous ferons le concours. Et pour que tu voies comme tout va bien, on s'entraîne tout de suite. Pedro, la selle !

Ce fut une vraie torture. Rien que le fait de se mettre en selle lui broya l'épaule. Il serra le bras contre son corps, et respira profondément. Puis il lâcha Laska en vue d'une paisible promenade.

« C'est impossible, se dit-il. Dès le premier galop, je tombe. Inutile de penser au saut. Le moindre choc ressemble à un coup de massue. »

Laska prenait mille précautions. Son instinct lui disait que le maître était malade. Pour la première fois de sa vie, elle refusa le trot auquel l'invitait Hartung. La tête basse, elle continua à marcher au pas.

— Mon petit, fit Hartung en lui parlant à l'oreille — une position qui lui coûta un effort terrible, au point qu'un flot de sueur lui inonda le front — ne sois donc pas têtue comme toutes les femmes ! Faut-il que j'enlève les éperons ?

Le docteur Rölle et Angela traversèrent le paddock en courant.

— Descendez-le de là ! hurla le vétérinaire. Bande d'idiots ! Vous restez là à le regarder sans rien faire !

— Allez, ma belle, vas-y, dit Hartung d'une voix calme. Montre-leur que nous sommes en condition tous les deux. Et si tu m'entends gémir,

n'écoute pas.

Et ils partirent au trot, puis au galop, passèrent des obstacles, un oxer double, avec leur élégance et leur maîtrise habituelles. Hartung tenait les rênes d'une seule main. Le départ du saut était encore supportable, mais le choc de la retombée provoqua une sorte d'explosion dans tout son corps.

Rester en selle, se disait-il inlassablement. Rester en selle, ne rien laisser transparaître, sourire...

Il ne sut pas lui-même comment il réussit. Au bout d'une demi-heure, Romanowski l'aida à mettre pied à terre et le soutint jusqu'à un tabouret, près du paddock où l'attendaient Angela et le docteur Rölle, avec des visages furieux.

— Alors, espèce de cinglé ? C'était agréable, hein ?

— Supportable... Et si vous me faites une piqûre analgésique juste avant le départ, j'y arriverai, Docteur, c'est important !

— Mon avion part demain à 8 h 17.

Le regard d'Angela évita Hartung, ses lèvres tremblaient.

— Tu ne partiras pas.

— Si. J'ai déjà mon billet.

— J'ai besoin de toi, Angi !

— Tu mens ! Tu n'as besoin que de Laska et de victoires. Ton univers se limite exclusivement à cela.

— J'ai besoin de toi, tu le sais bien. Ce soir, je serai sage comme un enfant.

— À condition qu'il y ait encore un soir pour toi.

— Vous êtes trop pessimistes. Avec une piqûre, je tiendrai le coup un après-midi encore.

— À votre guise ! grogna le docteur. Je vous mettrai une dose d'hippopotame. Il est peut-être préférable que vous vous cassiez vous-même votre tête de bûche ! Angi, vous venez, nous n'avons plus rien à faire ici.

L'après-midi. 3 heures.

Soixante mille spectateurs attendaient, les yeux fixés sur la pelouse verte et les obstacles. Nomo Fukujachi avait essayé une dernière fois de dissuader Hartung, mais sans succès. Le docteur Rölle fit une piqûre analgésique au champion, sans grand effet. La douleur s'atténua un peu, mais les nerfs étaient déjà tellement atteints qu'une injection normale ne suffisait plus.

— Ça va ? demanda le docteur Rölle.

— Oui. – Hartung sourit faiblement, – Quand on est soigné par un vétérinaire...

Le parcours s'avérait très difficile. Les Japonais avaient posé des obstacles tels que la plupart des concurrents n'arrivèrent pas à les vaincre. Même les Russes, réputés ici pour leurs performances excellentes, firent deux fautes et quittèrent le terrain avec huit pénalités. Les Allemands – Hartung montait le dernier – s'en tirèrent avec quatre pénalités. Pour gagner le Grand Prix, – on ne donnait cette fois qu'un prix par équipe, les victoires individuelles ne comptaient pas – il fallait absolument que Hartung réalisât un parcours sans faute.

— Impossible, commenta le docteur Rölle. Pourquoi le laisser monter ? Ça ne sert à rien.

— Où est Angela ? demanda Hartung au moment où Romanowski lui tenait les étriers.

— Elle n'est pas ici. Elle fait ses bagages.

— C'est faux. Cherche-la !

— Maître ! – Romanowski se suspendit à la botte de Hartung. – Je vous en prie, n'y allez pas !

— Numéro 54, Horst Hartung sur Laska ! annoncèrent les haut-parleurs en quatre langues différentes.

La barrière blanche se leva. Trop tard pour reculer maintenant.

Avec prudence et lenteur, Hartung se lança sur le parcours. Laska le sentait plutôt affalé qu'assis sur sa selle. La pression de ses cuisses était imperceptible, la tenue des rênes molle.

Hartung souleva sa bombe et salua. Soixante mille spectateurs applaudirent à tout rompre, l'enthousiasme atteignait son point culminant. Tout le monde put constater qu'il tenait son bras en écharpe et allait guider Laska d'une seule main sur les obstacles les plus difficiles qui aient jamais été montés au Japon. Le Prix du Soleil Levant était considéré comme le trophée le plus glorieux de l'Asie.

Puis le silence succéda au tonnerre, et Hartung fonça. Il n'avait droit qu'à quatre pénalités, s'il voulait courir le barrage. Une seule faute sur vingt-sept obstacles.

Le trot. Le galop. Le premier obstacle, un oxer de un mètre cinquante, pour Laska, un jeu d'enfant.

Elle bondit sans attendre l'injonction de Hartung, plana dans les airs, le corps tendu, et se posa aussi doucement que possible sur le sol.

Dans le cerveau de Hartung, il y eut comme une explosion. Le terrain lui apparut en rouge et en vert, les couleurs voguaient et exhalaient des sons aigus. Fuis un instant de lucidité.

Le deuxième obstacle. Un portail blanc de un mètre soixante-dix.

Passé.

Hartung gémit. Il se pencha sur le cou de Laska, se mordit les lèvres et sentit tout son corps frissonner comme sous une température glaciale.

Plus que vingt-cinq obstacles.

Le mur, la rivière, l'oxer double. Encore un mur, le triple oxer, celui où achoppèrent presque tous les concurrents.

Passé... Passé...

L'oxer-madriers, la porte d'Amsterdam, le grand treillage, la barrière de planches de un mètre soixante, le mur de Feldstein de un mètre soixante, la palissade, le triplebar.

Une chute. Quatre pénalités. C'était le barrage, avec la Russie et l'Italie. À condition que Laska passe correctement les derniers obstacles.

C'est à peine si Hartung y voyait encore. Ses yeux laissaient couler les larmes, la souffrance martelait son épaule. Cramponné sur sa selle, il se contentait de diriger Laska vers chaque obstacle, puis il la laissait sauter comme elle voulait.

— Je ne peux plus, mon petit, murmura-t-il au vingt-troisième obstacle. Continue toute seule.

Un double rick, encore un treillage et le grand saut, de un mètre soixante-dix de haut.

De son bras valide, Hartung s'agrippa au cou de Laska quand elle prit son élan et bondit par-dessus l'obstacle de un mètre soixante-dix. Au moment de l'impact au sol, il poussa un hurlement et resta couché sur le cou de Laska quand elle traversa tout le terrain au galop.

Soixante mille personnes crièrent et frappèrent des pieds ; on applaudit, on agita des fanions portant le soleil levant. À la barrière, Nomo Fukujachi et Romanowski descendirent le champion de sa selle.

— Après le barrage, dit le directeur de la course, vous aurez cessé de vivre.

On transforma les obstacles, ce qui accorda un peu de répit aux chevaux et aux cavaliers. Seul sous un parasol, Hartung était assis sur un tabouret ; Laska le regardait. Personne n'osait s'approcher de lui ni lui adresser la parole. Son visage grimaçant de douleur ressemblait à un masque.

Le barrage.

Huit obstacles. Un mur de un mètre quatre-vingt-dix. Le triple oxer avec un mètre quatre-vingts. Huit fois les tortures de l'enfer.

Le docteur Rölle arriva avec sa seringue, mais Hartung refusa.

— Après, Docteur. Après, vous pourrez me gonfler comme une outre. Vos piqûres provoquent de la lassitude.

— Ne croyez surtout pas que je vous admire !

— Où est Angela ?

— Pas la moindre idée. Ni à la direction, ni sur la tribune. Disparue... Ça vous étonne ?

— Oui. Angi doit être près de moi, elle le sait. Elle attend quelque part et regarde !

— Comment peut-on aimer un monstre tel que vous ? Attention, le

barrage commence. Horst...

— Du calme, Docteur, du calme... Prenez donc un calmant, vous.

Fukujachi s'était arrangé pour faire monter Hartung le dernier. Ainsi on pourrait évaluer d'avance les chances des Allemands, et la responsabilité de Hartung.

La Russie – seize pénalités.

L'Italie – huit pénalités.

L'Allemagne, moins Hartung – quatre pénalités.

— Autrement dit, il lui faut un parcours sans faute, car on ne peut pas envisager un second barrage.

Hartung se présenta et salua de sa bombe, mais personne cette fois ne réagit. Un silence lourd régnait sur tout le terrain.

— Allez, ma belle, bredouilla-t-il. Huit sauts... Qu'est-ce que c'est, pour nous deux, huit sauts et un mur de un mètre quatre-vingt-dix ?

Huit fois on entendit dans tous les coins du terrain le hurlement de Hartung. Chaque fois que Laska reprenait pied. Du reste, il ne se rendit même plus compte des deux derniers ; suspendu au cou de Laska, il ne sentait plus la souffrance. Une sorte de crépuscule vague, intermédiaire entre la vie et la mort.

Le mur, le dernier saut, la victoire.

Laska ajusta sa foulée toute seule ; elle sentait sur son dos un poids mort, ce qui ne l'empêcha pas de filer vers les nuages, le corps tendu, et de décrire une magnifique courbe par-dessus le mur.

Avant même qu'elle ait touché le sol, les applaudissements crépitèrent. Un seul cri poussé par soixante mille personnes.

Zéro faute.

La victoire pour l'équipe d'Allemagne.

Laska quitta le terrain au galop. À la barrière attendaient le docteur Rölle, Angela et Fukujachi. Romanowski courut à la rencontre de son maître et il le reçut dans ses bras. Les yeux fermés, la respiration à peine perceptible. Il avait perdu connaissance au moment où Laska quittait le terrain.

On le transporta à l'infirmerie pendant que le drapeau allemand montait au mât. Et Laska accompagna le cortège, en caressant doucement de ses naseaux le visage de son maître.

— Qui ose dire qu'une bête n'a pas d'âme ? murmura Fukujachi au comble de l'émotion.

CINQUANTE MILLE DOLLARS DE RANÇON

À MEXICO, TOUT VAUT la peine d'être vu, tout est excitant, merveilleux..., tout, sauf l'air. L'air est rare, à l'altitude de deux mille deux cent quarante mètres, et pour peu qu'on marche vite, qu'on monte l'escalier quatre à quatre ou qu'on porte de lourds fardeaux, on est tout de suite à bout de souffle. Les Mexicains y sont habitués, leur organisme s'est adapté au milieu ambiant, mais l'Européen qui débarque se sent défaillir aux moindres mouvements rapides. Les chevaux réagissent comme les hommes. Et quand on pense aux performances inimaginables que les sauteurs ont à réaliser dans cet air raréfié !

On s'en aperçut dès les premières séances d'entraînement. Laska haletait, les yeux lui sortaient des orbites, tout son corps tremblait et elle trébucha même en réintégrant son box.

— Manque d'oxygène, constata le vétérinaire. Elle n'est pas la seule. Les Russes, eux, échappent à ce phénomène. Avant de venir au Mexique, ils ont entraîné leurs chevaux dans le Caucase.

On leur donna un masque et peu à peu, ils retrouvèrent leur rythme normal de vie.

Les cavaliers aussi souffraient du manque d'oxygène. Hartung s'entraînait deux fois par jour dans l'hippodrome géant de Mexico, une fois à 7 heures du matin et une fois à 8 heures du soir. Il courait sans forcer l'allure, et Angela l'accompagnait, car elle supportait mieux l'altitude que les hommes. Dès qu'il commençait à perdre le souffle, elle lui tendait le masque à oxygène. Deux ou trois inhalations, et Hartung reprenait sa course autour du stade des Aztèques sur lequel on avait monté les obstacles. Le grand combat avait lieu dans quatre jours, le Grand Prix de Mexico, une énorme coupe et cinquante mille dollars de prime. On ne courait pas par équipe cette fois, mais individuellement. Le gagnant remettait la somme à la fédération sportive d'Allemagne, certes, mais, pour Hartung, la victoire avait une importance exceptionnelle : elle devait porter le nom de Laska jusqu'aux confins les plus éloignés de l'Amérique du Centre et du Sud.

Personne ne remarqua pendant les séances d'entraînement la présence des deux hommes assis sur un des bancs de la tribune, les yeux fixés sur Hartung, Angela et le docteur Rölle, ainsi que sur Laska et Romanowski. L'un d'eux portait un complet de soie blanche, d'une élégance recherchée, un chapeau blanc à larges bords, une chemise rose pâle et une cravate rouge. De grosses bagues d'or chargées de diamants lui alourdissaient les doigts. Le señor fumait cigare sur cigare, il ne l'ôtait même pas pour parler.

Grand et maigre, l'autre *hombre* donnait l'impression de mourir de faim et de soif. Sa peau avait une couleur brun clair, et il portait un feutre noir et un poncho indien. Il ne cessait de mâcher des petites boulettes qui contenaient de la mescaline, une drogue hallucinogène. D'une fixité anormale, ses yeux brillaient d'un éclat froid.

— Ils sont durs, ces *Alemanes*, dit le señor. Ils progressent d'une manière scientifique. C'est cela qui est dangereux. Pedro, est-ce qu'ils ont une chance de gagner ?

Pedro Cabalozo, le maigre, ôta son chapeau et s'éventa. Puis il fixa la piste rouge où Hartung exécutait son pensum quotidien, suant et soufflant, suivi du docteur Rölle juché sur un vélo, et d'Angela en short et polo blancs.

— Les *Alemanes* peuvent toujours gagner, Señor Laredo. — Cabalozo remit son chapeau en place. — Pensez aux Jeux Olympiques. Au début, ils font l'effet de petits bonshommes inoffensifs, et brusquement ils se dévoilent des héros. Et leurs chevaux leur ressemblent. Vous avez vu Laska ? De séance en séance elle reprend du poil de la bête.

— Il y a cinquante mille dollars en jeu, Pedro.

— Je le sais, Señor Laredo. — Pour le commun des mortels, Pedro Cabalozo occupait la fonction de secrétaire auprès du riche Caballero Fernandez y Laredo, mais, en réalité, ce n'était qu'un minable petit voleur et distributeur de drogue, le messenger de Laredo auprès d'autres organisations de trafic de drogue. Pedro Cabalozo joignit les mains sur son poncho. — Que pouvons-nous y faire ? Notre équipe aussi est bonne, mais en comparaison, les *Alemanes* sont excellents. Nous ne pouvons gagner qu'en théorie.

— C'est pourtant en pratique qu'il nous faut gagner, Pedro. — Laredo, l'homme d'honneur universellement connu et estimé se mit à réfléchir ; Pedro se tint coi. — Rappelle-toi ce qu'ont écrit les journaux.

— Vous savez bien, Señor Laredo, que je lis très difficilement.

Laredo sourit. Difficilement ! Il ne savait pas lire du tout. En revanche, il était passé maître dans l'art de récolter de nouveaux clients.

— Chaque fois qu'on a voulu éliminer Laska d'un concours, l'affaire a mal tourné. On a tout essayé, même le truquage des obstacles. En vain. Laska a toujours gagné. Et il y a cinquante mille dollars en jeu !

— Nous n'arriverons jamais à les gagner.

— Pas sur le parcours. Nous allons être plus malins que nos prédécesseurs.

— C'est votre force, Caballero Laredo ! – Cabalozo avait pris le parti de vouer à son maître une admiration inconditionnelle. Au courant de tous les secrets de Laredo, il se disait qu'un jour ou l'autre, Laredo pourrait bien vouloir se débarrasser de lui... par la mort. Cabalozo n'y tenait guère, aussi rampait-il devant le maître. – À quoi pensez-vous ?

— Je pense que Laska va gagner le Grand Prix de Mexico... avec notre aide.

— Je ne comprends plus, Señor. Et nos cavaliers à nous, ils vont perdre alors ?

— Forcément.

— Et les cinquante mille dollars ?

— Nous les empocherons quand même. Viens, ajouta-t-il en se levant, allons voir cette fameuse Laska. Elle est gardée ?

— Comme l'or à la Banque Nationale, Caballero.

— La Banque Nationale n'a-t-elle pas été cambriolée une fois ?

— Non. Seulement pendant les révolutions... Les politiciens...

Pedro sourit.

— Eh bien, nous emprunterons aux politiciens leur culot. – Laredo frappa sur l'épaule de Pedro Cabalozo, ce qui était une haute distinction. – Et on ne touchera pas à un poil de Laska. J'aime ce cheval, Madre de Dios !

Une demi-heure plus tard, ils étaient tous deux au bord du paddock où Laska tournait à la longe. Romanowski leur lança un coup d'œil ; il s'était acheté un immense sombrero que Laska s'empressa de vouloir mordre ; mais Romanowski fut plus prompt et recula vivement la tête.

— Tiens, les voilà encore, ces deux-là, murmura-t-il. Canaille, fais gaffe, ils montrent trop d'intérêt, c'est mauvais signe.

— Romanowski est le seul obstacle, dit Laredo à voix basse. C'est un vrai taureau.

— Il s'appelle Pedro aussi... Avec ce nom-là, j'en viendrai bien à bout. Est-ce que je peux le... rrrtch ? fit-il en portant une nouvelle boulette à la bouche.

— Tu es fou, non ? – Laredo tourna le cigare entre ses lèvres. – Pas de violence. De l'élégance, Pedro. Nous sommes des gentilshommes, ne l'oublie pas. Viens, nous partons.

Mexico compte deux éléments essentiels qui font perdre la raison aux étrangers, ses femmes aux cheveux noirs, aux yeux de feu et au sang bouillant, et la tequila, tout aussi incandescent. C'est un alcool

infernale que même Satan ne boit qu'au compte-gouttes.

Romanowski essaya la tequila. Les femmes, il en était saturé, depuis son aventure tragique avec Fleur d'Amandier, à Tokyo. Ici, il risquait de tomber sur un amant sachant manier le couteau, ce qui n'avait rien à envier à un spécialiste de judo ou de karaté. Il se procura donc en cachette – car Hartung lui avait interdit de boire – une petite cruche de tequila, et s'installa près de Laska dans le box, pour dîner. Un morceau de pain, du saucisson et un petit verre de tequila.

Il commença avec beaucoup de prudence ; le breuvage avait un goût étrange, il brûlait l'œsophage et réjouissait l'estomac. Romanowski se sentit tout de suite mieux. Laska le regardait. En principe, l'odeur de l'alcool ne lui plaisait pas mais, cette fois, elle ne manifesta aucune réaction.

— Bon, alors, ça ne sent rien, constata Pedro satisfait.

La tequila est une boisson démoniaque. On s'y habitue, on finit par la boire comme du petit lait, et on s'écroule sur la paille, les artères pesantes comme du plomb.

Le lendemain matin, Romanowski se réveilla de bonne heure. Une armée d'abeilles bourdonnait dans sa tête, son estomac bouillonnait encore.

— Ô mon Dieu ! s'écria-t-il affolé. Heureusement, je suis le premier debout cette fois. Laska, ma jolie, en avant. Il fait jour !

Mais Laska ne bougeait pas.

Romanowski se leva péniblement en s'adossant à la cloison, bâilla, fit trois flexions et alla vers le box.

Laska aurait eu du mal à remuer... Elle n'était plus là.

La police lança la grande offensive, comme si un homme d'État venait d'être assassiné. On fouilla les boxes, on boucla routes et accès, on ferma au public le stade des Aztèques, et tous les promeneurs maladroits qui avaient hanté les lieux durant la nuit furent mis sous les verrous. On fit beaucoup de bruit, on s'agita encore plus... mais sans aucun résultat. Hartung s'en rendit compte dès qu'il vit le señor Socorro, le chef de la police, émerger en nage et les yeux exorbités du troupeau de ses hommes.

— Señor, je suis navré, nous n'avons pas trouvé de traces. Ce sont des cambrioleurs raffinés, ils ont même utilisé vos voitures, si bien que les gardiens les ont laissé passer sans formalité.

Hartung était déjà au courant : Laska avait été transportée dans son propre van. On ne savait pas encore jusqu'où, ni à quel endroit on l'avait cachée, bien que des motards de la police et trois hélicoptères fissent une inspection serrée dans les environs.

Romanowski n'avait strictement rien à dire ; il se contentait de fixer un point dans le vague, droit devant lui ; il se sentait pour ainsi dire vidé de sa propre substance.

— J'ai dormi ! assura-t-il à Hartung. Il faut bien qu'on dorme un peu, avec cet air maudit !

Hartung renifla, mais il ne put distinguer que des effluves de menthe. Romanowski avait bu tout un pot de tisane avant l'arrivée de son maître. Hartung lui lança un coup d'œil sévère. Quand un homme comme lui sentait la menthe, c'est qu'il avait quelque chose à cacher. Mais on ne pouvait rien prouver.

Le señor Socorro s'approcha avec sa radio portative à laquelle il avait branché des haut-parleurs.

— Toujours la même histoire ! grogna Hartung en entendant les rapports des hélicoptères. Il ne faut pas que Laska gagne... Ce n'est pourtant que du sport !

— Pour vous, Señor. Mais les autres en font une affaire d'argent. Cinquante mille dollars de prime, ce n'est pas rien ! Ici, on parie sur tout. Et dès qu'il y a quelque argent facile à gagner, les gangsters débarquent. Du sport ! Laissez-moi rire !

Une voix lointaine emplit les haut-parleurs, et aussitôt Socorro souleva son képi.

— Ça y est ! Ils l'ont trouvé ! Votre van est garé près de la route, entre Morelia et Paznuaro.

— Il est vide, bien sûr ?

— Bien sûr. Mais maintenant, nous connaissons la direction prise par ces bandits. Il y a peu de routes dans cette région, Señor, et nous aurons vite fait de retrouver votre jument. Vous verrez, d'ici quelques heures, elle sera là !

Le chef de la police se trompait. On ne trouva rien autour du van, pas même des empreintes de pneus ou de chaussures. Quelques tas de crottin, c'est tout.

— Des professionnels ! dit Socorro d'un air inspiré. Mais votre cheval va bien ; regardez, il a convenablement éliminé, en outre, il a mangé du foin et bu de l'eau. Vous voyez les restes ici ? Ce sont des connaisseurs.

— Quelle consolation ! Le concours a lieu dans trois jours...

« Terminé, se dit-il, j'abandonne les compétitions. Depuis qu'on a fait de Laska un cheval prodige, la vie est devenue de plus en plus dangereuse. Nous allons nous retirer à Barsfeld, nous ne sauterons plus que pour notre plaisir, nous parcourrons les forêts, participerons aux chasses, et ferons des petits. Nous avons bien mérité un peu de repos, ma jolie, si seulement tu reviens. »

Angela le surprit par-dérrière ; elle lui entoura les épaules de ses deux bras, et posa sa tête sur son épaule.

— Ça s'est toujours bien terminé, dit-elle pour le rassurer. À Rome, à San Francisco, en Afrique du Sud... Pourquoi pas cette fois-ci ?

— Après cette tournée, j'abandonne... Je tiens à ce que Laska dépasse le cap des dix ans !

— Il y aura des protestations, Horst.

— Tant pis, Angi, j'abandonne... J'ai le domaine, l'élevage, l'écurie...

— Et moi, et Laska, compléta-t-elle. Une vie bien remplie en vérité.

— Oui. — Son regard alla se perdre du côté des montagnes. Le soleil incendiait les hauts plateaux nus. L'air vibrait de chaleur et les contours perdaient de leur acuité. — Retourne à l'hôtel avec les policiers, Angi, nous allons continuer les recherches ici. J'ai le pressentiment que les bandits vont essayer de me contacter.

En effet.

Ce fut Fernandez y Laredo en personne qui téléphona à l'hôtel Playa del Sol. Inutile même de déguiser sa voix, les Allemands ne le connaissaient pas, et, d'ailleurs, le Caballero Laredo était au-dessus de tout soupçon.

— Ah ! Señorita, fit-il dès qu'Angela se fut nommée. — Il s'était attendu à Hartung ou à un policier, son sang espagnol ne fit qu'un tour. — Je vous connais, vous êtes l'étoile au-dessus du désert, la fleur dans...

— Qui êtes-vous ? demanda Angela. — Et elle brancha le magnétophone relié à l'appareil par la police. — Que voulez-vous ?

— Oh ! J'aime la beauté... Discuter avec vous, Madonna...

— Vous avez volé Laska ?

— Un homme comme moi ne vole pas ; il traite des affaires.

— Où est Laska ? Je vous en prie, prenez soin d'elle. Jouer au gangster avec un animal sans défense est aussi vil qu'enlever un enfant !

— Vous avez parfaitement raison, Madonna... Mais la vie est tellement impitoyable qu'on est parfois obligé d'agir à l'encontre de ses convictions. J'admire Laska, c'est pourquoi à mes yeux elle vaut bien cinquante mille dollars.

— Alors, c'est du chantage ?

Angela poussa un soupir de soulagement. Elle savait que la police inspectait en ce moment même l'endroit d'où provenait cette communication téléphonique. Donc plus elle parlait longtemps, plus grandes étaient les chances de surprendre l'homme.

— C'est un vilain mot, Reine des Étoiles. Je vous propose un marché, un échange.

— Nous n'avons pas cinquante mille dollars.

— On peut les emprunter, Madonna. Tout le monde vous donnera cette somme, Laska va gagner le « Grand Prix », c'est absolument certain. Vous empruntez l'argent, vous me le donnez, Laska gagne le prix et vous remboursez. Bien sûr, je serai le seul bénéficiaire dans ce marché mais, en échange, je vous garantis le retour de Laska, en pleine condition pour le jumping.

— Où faut-il apporter l'argent ?

— Je vous le dirai plus tard. Je vous téléphonerai ce soir.

Un craquement dans la ligne, la police avait-elle eu le temps de retrouver le point de départ ?

Quand il apprit le résultat des recherches par radio, le chef de la police s'arracha les cheveux.

— Ils l'ont trouvé, l'appareil ! Une cabine publique chez Exito, le grand magasin. Ils ont trouvé à l'intérieur un gamin de dix ans en grande conversation avec sa grand-mère.

Le soir, ils étaient tous réunis dans la chambre de Hartung, Socorro, Angela, le docteur Rölle, les autres cavaliers de l'équipe, et même Romanowski qui aurait aimé se glisser dans un trou de souris. Ainsi qu'un conseiller de l'ambassade d'Allemagne au Mexique. Hartung venait de passer une demi-heure pénible avec lui.

Il s'agissait d'obtenir de l'ambassade l'avance des cinquante mille dollars. Mais cette question soulevait un tel problème diplomatique que Hartung regretta presque de l'avoir posée.

— Par principe, nous refusons tout chantage, répliqua le conseiller. Il n'y a que pour les enlèvements de personnes que nous pouvons, après en avoir délibéré avec le ministère des Affaires étrangères à Bonn...

— Je sais. Or, ici, il s'agit d'un animal.

— Justement. Est-ce qu'un animal vaut cinquante mille dollars ?

— C'est Laska, monsieur le Conseiller d'ambassade.

— Cinquante mille dollars, monsieur Hartung ! Supposons que vous obteniez cette somme, vous la remettez aux bandits, qui vous rendent Laska, et vous gagnez le Grand Prix de Mexico. Et vous remboursez. D'accord. Mais qui peut me garantir que vous gagnerez ?

— Personne... Il peut arriver que des favoris fassent le plus mauvais score.

— Vous voyez ? Et vous parlez d'une garantie pour ces cinquante mille dollars ?

— Je pensais, reprit Hartung à mi-voix, que vous sauriez apprécier la valeur de Laska. Elle a donné beaucoup de victoires à l'Allemagne depuis trois ans. J'ai déjà reçu trois fois le Laurier d'Argent, des mains du président de la République, et, maintenant que les dollars sont en cause, Laska n'est plus qu'un vulgaire canasson bon pour l'abattoir.

Allez au diable avec votre argent, monsieur le Conseiller, et que le sport allemand aussi aille au diable !

La discussion en resta là. Le conseiller descendit à la réception pour téléphoner à l'ambassadeur. Vingt minutes plus tard, il revenait.

— Nous venons de parler avec les Affaires étrangères, dit-il sèchement. On fera une exception, vous aurez les cinquante mille dollars. Un porteur sera ici dans une demi-heure avec l'argent. Mais nous espérons qu'on ne sera pas obligé d'en venir là...

En prononçant ces derniers mots, il fixa le chef de la police qui grinça des dents, avala un verre de sangria et tira sur son cigarillo.

Fernandez y Laredo appela vers huit heures trente. Un haut-parleur permettait à tous d'entendre distinctement la conversation.

— Ah ! Señor Hartung en personne ! fit la voix. Mes hommages à la Madonna, sa voix est aussi belle qu'elle-même. Je vous envie, Señor, la femme la plus jolie, le cheval le plus beau... Vous êtes béni des dieux.

— Un homme cultivé, susurra Socorro. Un caballero. Madre de Dios, cela va rendre nos poursuites impossibles. On ne pourra compter que sur le hasard.

Si on connaît le pouvoir des riches au Mexique, on comprendra la réaction de Socorro. Comment dénicher un bandit parmi les caballeros ?

— Vous avez l'argent ? demanda Laredo.

— Oui. Cinquante mille dollars. D'après les exemples donnés par vos collègues américains, en petites coupures usagées.

— Vous me surestimez ! Je ne suis qu'un homme d'affaires. Cinquante mille dollars, pour moi, ce n'est qu'un trophée sportif, et c'est en tant que sportif que je voudrais les gagner !

Impossible d'ignorer l'ironie mordante dans le ton et les paroles.

— Où faudra-t-il apporter l'argent ?

— Vous descendrez – seul, s'il vous plaît, Caballero – la route de Toluca de Lerdo. Derrière Toluca, vous traverserez la Calle de Bravo. Il y a un massif de cactus sur le bord de la route, il ne peut pas vous échapper. Jetez-y le sac contenant l'argent, sans descendre de voiture, faites demi-tour et rentrez à Mexico...

— Et Laska ? demanda Hartung d'une voix calme.

— Nous vous la ramènerons.

— Qui me le garantit ?

— Ma parole d'honneur. La parole d'honneur d'un *honrado* Mexicain.

Un craquement. La communication était terminée.

— Comme il y va ! lança le docteur Rölle dans le silence pesant qui avait suivi. – Un gentilhomme !

Hartung se tourna vers le conseiller d'ambassade.

— Vous avez entendu ? Alors, cet argent, je peux compter dessus ?
— Oui.
— Donc, je peux aller au rendez-vous ?
Le poste de radio se mit à ronronner. La voix excitée d'un policier.
— Il a téléphoné d'une cabine publique à la poste. Mais nous sommes arrivés trop tard...
— Encore une fois trop tard ? hurla Socorro. Et comment était-il ?
— D'après celui qui l'a remplacé, fort, soigné, habillé avec élégance... Faut-il relâcher l'homme ?
— Naturellement ! Vous entendez, messieurs ? Je vais convoquer Miguel Rivera.
— Qui est-ce ? demanda le conseiller.
— Un chenapan de la plus belle eau. Il connaît tout le milieu. Il a des devoirs envers moi... Je l'ai sauvé une fois de la liquidation certaine par une bande concurrente. Depuis, il parle de temps en temps, quand c'est nécessaire et qu'il n'est pas impliqué.
— Autrement dit, un indicateur, commenta le docteur Rölle.
— Nous appelons cela un ami, nous sommes plus polis, nous, messieurs, conclut le chef de la police.

Au bout de douze heures, Miguel Rivera n'avait rien appris sur l'identité du ravisseur. Mais il apportait au moins l'endroit exact où était cachée Laska. Socorro lui donna mille pesos de récompense, offerts par Hartung, puis il quitta l'hôtel par la sortie de service.

Hartung, Angela, Socorro et le docteur Rölle se penchèrent sur une grande carte du Mexique.

— C'est là, dit Socorro. Dans les montagnes de Michouan. Je m'en doutais. Au pied du mont Paricutin. Autant dire sur la lune, messieurs... Mais nous y parviendrons bien, tout comme on a vaincu la lune.

Hartung enfila son veston, Angela était déjà à la porte.

— Tu restes ici, Angi.

— Pas question. Je viens avec toi.

— C'est trop dangereux.

— Si ce n'est pas trop dangereux pour toi, alors, pour moi non plus...

Une demi-heure plus tard, quelques voitures fonçaient vers les montagnes. Le docteur Rölle resta de garde auprès du téléphone. Si le maître chanteur appelait encore, il était chargé de dire que les cinquante mille dollars seraient jetés le soir même dans le bouquet de cactus, selon les ordres reçus.

La route étroite et poussiéreuse était carrossable jusqu'à Morelia

mais, ensuite, le chemin de gravillons devenait plus difficile, pour se terminer en sentier qui serpentait à travers les précipices du Paricutin.

Socorro abandonna les voitures et distribua les armes à ses hommes. On aurait dit les préliminaires d'une bataille rangée.

— Une démonstration de force est toujours un excellent argument, Señor, déclara le chef de la police en bouclant son casque. Quand les bandits nous verront ainsi, ils lèveront les bras en l'air, et il n'y aura pas d'effusion de sang. On aime trop la vie ici.

Hartung n'en était pas tellement convaincu. Mais il craignait surtout pour Laska. Une balle perdue, c'est si vite arrivé.

— Caballero Socorro, n'entrez pas en action avant que j'aie traité avec les gars. Ne tirez surtout pas trop vite !

— D'accord... Bonne chance, Señor. Allez toujours tout droit, le chemin grimpe et se termine sur un plateau où le sol s'affaisse pour former un petit entonnoir. D'après mes calculs, c'est là que Laska doit être cachée. Nous, nous occuperons les hauteurs environnantes.

Les bandits – des hommes achetés par Pedro Calabozo pour garder Laska, et qui n'étaient au courant de rien – se sentaient en sécurité. Ils n'avaient placé qu'un veilleur, en haut du sentier, là où commençait le plateau. Assis sur un tronc d'arbre, l'homme fumait d'un air endormi, il s'ennuyait. À dix mètres à peine de lui, Hartung, Angela et Romanowski, étendus par terre à l'abri des rochers, l'observaient.

— Un bon coup... et le voilà parti au pays des rêves, murmura Romanowski.

— Il faut commencer par s'approcher de lui. Dix mètres de terrain vague...

— Bah ! fit Pedro.

Il prit une pierre et la jeta par-dessus la tête du guetteur. L'homme sursauta et sortit son revolver de dessous son poncho, puis il alla se cacher derrière un gros rocher et tira dans la direction d'où était venu le bruit de chute de la pierre.

Au même moment, Romanowski bondit. Sans un bruit, avec une souplesse que Hartung n'aurait jamais soupçonnée chez ce colosse. Il écrasa le tireur de tout son poids, puis un bon coup de poing sur la nuque l'envoya dans les nuages.

— Voilà, messieurs, fit Romanowski en se relevant, et il en profita pour empocher le revolver du bandit.

Ils se penchèrent au bord de l'entonnoir et jetèrent un coup d'œil en bas.

Debout au milieu d'une prairie grasse, Laska mangeait paisiblement. Il y avait là une cabane pour les gardiens et trois autres chevaux, sellés, sommeillaient dans leur enclos. Assis côte à côte sur un banc, les hommes s'ennuyaient eux aussi. Un mur de deux mètres de haut environ entourait le pré réservé à Laska, et elle-même avait

les jambes liées, de telle manière qu'elle ne pouvait avancer qu'à très petits pas.

Hartung aperçut derrière lui les hommes de Socorro. Il n'y avait pas une minute à perdre si on voulait récupérer Laska intacte. Qui pouvait prévoir les réactions du chef de la police, compte tenu de l'impulsivité des Mexicains ?

— Pourvu qu'elle n'ait pas désappris tout ce que les tziganes lui ont enseigné, murmura Hartung.

— Quoi donc ?

— Son meilleur numéro. C'est Zugan Kalman qui me l'a montré lui-même, et je l'ai essayé plusieurs fois avec succès : en entendant un certain sifflement, elle se couche et fait la morte... Mais il y a trois ans de cela.

— Et après, que se passera-t-il ? demanda Romanowski.

— Attends. Je vais essayer.

Hartung leva la tête, tendit les lèvres et siffla. Un sifflement bref, en trille, qui dura trois secondes et alla en décroissant. Les hommes, sur leur banc, ne l'entendirent même pas, mais Laska dressa aussitôt les oreilles. Elle agita la tête, hennit brièvement comme pour dire « compris », et brusquement, elle se laissa tomber avec lourdeur sur le flanc. Puis elle demeura immobile sur l'herbe, le cou tendu.

Les gardiens sautèrent, comme si une bombe venait d'exploser. Ils se jetèrent à genoux devant Laska, l'un d'eux ausculta les battements du cœur, un autre dénoua les liens.

— De l'eau ! cria un des hommes. De l'eau et une couverture. C'est une insolation. Madre de Dios, le patron va nous mettre en pièces !

— Allez, mon petit, vas-y...

Hartung serra les poings, l'excitation le mettait en nage. Pour le « réveil », il n'y avait pas de signal, il fallait attendre le bon plaisir de Laska. Trois minutes environ... Trois minutes qui durèrent trois siècles.

Soudain, Laska sauta sur ses pieds. Les quatre hommes tombèrent à la renverse et se mirent à crier. Ce qui n'empêcha pas Laska de tendre le cou et de foncer au galop, crinière au vent, spectacle d'une beauté sans égale.

Le mur... Ce n'était pas un mur artificiel cette fois. Si elle accrochait la barre supérieure, elle se blessait immanquablement.

— Hop ! hurla Romanowski en se redressant, sans souci du danger qu'il encourait, car il représentait pour les bandits une cible idéale. — Hop !

Laska ajusta sa foulée, mesura son élan. Son corps se tendit presque à l'horizontale, puis elle porta toute sa force sur les jambes arrière et bondit à la rencontre du soleil. Elle passa de justesse et se laissa retomber avec élégance de l'autre côté.

Les bras tendus, trois silhouettes coururent à sa rencontre ; Laska les accueillit d'un hennissement triomphant. Juste à ce moment-là, dès qu'elle fut en sécurité, Socorro sortit à son tour en criant :

— Hacer fuego !

Il y eut des coups de feu dans toutes les directions, mais pas une blessure. On avait visé en l'air, car les quatre gardiens s'étaient dressés contre le mur, sans résistance, les bras levés.

Le soir même, la radio mexicaine donna un reportage spécial sur l'arrestation de la bande, et les prouesses du señor Socorro furent particulièrement louées.

Dans son palais, Fernandez y Laredo buvait un jus d'orange ; derrière lui se tenait Pedro Calabozo le maigre, un Calabozo terrorisé.

— Comment est-ce possible ? demanda Laredo.

— Je ne sais pas... On a dû nous trahir.

— Ils connaissent mon nom ?

— Allons donc ! Pas même le mien, puisque je leur en ai donné un faux et que je les ai payés cash.

— Pas de danger pour nous alors ?

— Aucun, Caballero.

— Une chance pour toi, Pedro...

Le lendemain, le respectable señor Fernandez y Laredo se trouvait dans la tribune, aux côtés du bourgmestre et du ministre de l'Intérieur. Il alluma un cigarillo et accorda toute son attention aux concurrents.

À 17 h 16, Hartung sur Laska gagna le Grand Prix de Mexico, de cinquante mille dollars.

Soixante-dix mille Mexicains hurlèrent à gorge déployée, parmi lesquels Fernandez y Laredo, et celui-ci lança même son chapeau sur la pelouse, comme pour une corrida.

Hartung et Laska exécutèrent un tour d'honneur sous une pluie de confettis. Ce fut un triomphe sans égal.

— Et dire qu'ils veulent abandonner ! déclara le docteur Rölle sans cesser d'applaudir. Quelle sottise !

LE CONCOURS MEURTRIER

DEPUIS TROIS JOURS, IL y avait quelque chose dans l'air.

Tout s'annonçait bien pourtant, Syracuse avait déployé tous ses charmes méditerranéens pour accueillir les concurrents de la Coupe de Saint-Étienne, le prix chéri des Siciliens. L'entraînement se déroulait bon train, l'équipe d'Allemagne passait pour favorite, on prétendait qu'elle avait pour ainsi dire la coupe en poche.

Fallersfeld était venu serrer ses « enfants » sur son cœur, comme il disait. Il ne les avait pas vus depuis longtemps, puisqu'il n'avait pas participé à la tournée autour du monde. Même les retrouvailles avec Laska lui firent plaisir.

— Vous savez que vous êtes devenus légendaires, tous les deux ? dit-il à Hartung.

— Malheureusement oui.

— Comment cela, malheureusement ?

— Il n'y a plus une seule réunion hippique sans incident. Et maintenant, nous sommes gardés par la police comme des coffres pleins d'or. Ça m'écœure...

— Pensez à Mexico...

— Si j'y pense ! C'est ma dernière saison.

— Allons donc ! Vous ne pouvez pas abandonner le sport hippique allemand ! Et vous en seriez incapable. Une vie de sédentaire, pour vous et pour Laska ?

— Je vieillis, Baron.

— Il vieillit ! Trente-six ans. J'ai plus de soixante ans, moi, et je monte encore. Un cavalier n'est vraiment vieux que quand il glisse de sa selle au repos.

— Et pourtant, j'abandonne. Toujours cette peur qu'il arrive quelque chose à Laska !

— Vous avez reçu des menaces ? questionna le baron en fixant Hartung d'un regard pénétrant.

— Non. Pas encore.

— Pas encore ?

— Il y a quelque chose dans l'air... Vous connaissez les Siciliens. La

Coupe de Saint-Étienne se doit de rester dans le pays. Qu'elle vienne à s'exiler, et cela a valeur de catastrophe nationale. C'est la première fois que des cavaliers étrangers sont admis à y participer, et nous faisons figure de favoris... Or il n'y a aucune réaction. Ce n'est pas normal.

— Vous êtes gâté en attentats, Horst, et incapable de vous imaginer ce qu'est la vie normale.

— Peut-être.

Ils quittèrent l'écurie et flânèrent sous le soleil jusqu'au paddock. En cours de route, ils s'achetèrent deux esquimaux glacés à un petit Italien aux cheveux noirs ondulés qui plongeait aussitôt dans sa glacière. Puis il referma son couvercle et se sauva en vitesse comme s'il devait protéger sa marchandise d'une agression.

Fallersfeld le suivit des yeux et hocha la tête.

— Il ne deviendra jamais un Onassis, celui-là...

— Ce n'est pas non plus son intention, répliqua Hartung en ôtant le papier qui entourait son esquimau. Tenez, regardez, une lettre d'amour. Et en allemand ! « Nous aimerions vous rendre visite ce soir dans votre chambre. Nous avons une proposition intéressante à vous communiquer. » Alors, Baron ? Et mon pressentiment ?

— La police ! Et vite ! cria Fallersfeld en jetant sa glace comme si elle était empoisonnée.

— À quoi bon ? Ils viendront de toute façon, mais leur proposition sera innocente, si la police s'en mêle. Et ils nous retrouveront au détour du chemin... Non, laissons-les venir. On verra bien ensuite.

— J'aimerais posséder un système nerveux comme le vôtre, gémit le baron.

— Cela ne durera plus longtemps. Vous comprenez maintenant pourquoi je veux abandonner la compétition ?

— Pourquoi toujours Laska ? Vous montiez d'autres vedettes avant Laska. Pourquoi ne pas recommencer ?

— Sans doute, mais j'ai atteint mon apogée avec Laska, et je ne tiens pas à me rendre ridicule en m'accrochant désespérément à des lambeaux de gloire. Vous désirez être présent à l'entretien, Baron ?

— Bien sûr ! Ces gars-là, ils ne m'échapperont pas !

— Ils sont plus forts que nous. N'oubliez pas que nous sommes dans la patrie de la mafia !

Les deux hommes élégants qui montèrent au 307 en fin d'après-midi passèrent totalement inaperçus. Personne n'était au courant de leur visite, exception faite de Fallersfeld. En les voyant, le réceptionnaire de l'hôtel rentra la tête dans les épaules. Il décida qu'il

n'avait rien remarqué.

Les présentations furent rapides. Ricardo Lambordano et Piero Cabuzzi sourirent d'un air jovial.

— Vous me connaissez, je suppose ? fit Hartung.

Fallersfeld ne daigna même pas se lever de son fauteuil.

— Vous avez bien fait de ne pas alerter la police, Signore. D'ailleurs, nous venons seulement vous proposer un cheval merveilleux, et cela ne concerne pas la police... Mais n'y a-t-il pas ici un homme de trop ?

— Le baron Fallersfeld est, pour toutes les affaires, la dernière instance, Signore Lambordano... Alors, vous voulez vraiment me vendre un cheval ? reprit-il en servant des rafraîchissements.

— En effet. Un cheval magnifique, unique, exceptionnel... Laska...

Hartung retint son souffle. Heureusement, Laska est bien gardée, se dit-il. Ils ne pourront même pas l'approcher.

— Ce marché ne m'intéresse pas. Je possède justement un cheval exceptionnel qui porte également ce nom. Le hasard fait bien les choses...

Lambordano continua à sourire. Il indiqua son compagnon du doigt, le petit Cabuzzi.

— Signore Cabuzzi va vous donner quelques explications.

— Il y a deux manières de posséder un cheval... Un cheval vivant ou un cheval mort.

— Salauds, grogna Fallersfeld dans son coin, mais sous le regard impérieux de Hartung, il se recroquevilla au fond de son fauteuil et garda le silence.

— Bien entendu, c'est un cas extrême, poursuivit Cabuzzi imperturbablement. Tout ce qui se passe ici, dans le stade de Syracuse, dépend de notre assentiment et est placé sous notre contrôle. En échange d'une indemnité minime, nous garantissons le bon déroulement des opérations et la protection des concurrents. Bref, la manifestation est un succès grâce à notre aide invisible.

— C'est ce qu'on appelle aux États-Unis du racket, commenta Hartung. Le racket a fait la fortune de la mafia et de la Cosa Nostra.

Lambordano fronça les sourcils.

— Nous n'aimons pas entendre prononcer ces mots-là, et nous n'avons aucun contact avec ces organisations. Nous sommes une agence sérieuse qui veille à la sécurité générale.

— Et combien coûte votre police d'assurances ?

— Pas plus de deux millions de lires pour toute la durée du concours.

— Quoi ? Douze mille marks ? s'écria Fallersfeld.

— Et si nous refusons ?

— Une telle éventualité est impensable... Les Américains ont signé

sans discuter. Et ils ne sont pas favoris comme vous, Signori ! La coupe rapportera dix millions de liras au vainqueur... Il est aisé d'en distraire deux !

— Dehors ! rugit Fallersfeld hors de lui.

— C'est avec signore Hartung que nous traitons. Après tout, Laska lui appartient, à lui, et non à l'État allemand. Alors, votre réponse...

— Elle va vous surprendre, Signore... Non !

Hartung termina tranquillement son verre de Campari, tandis que Lambordano et Cabuzzi écarquillaient les yeux.

— Vous refusez ? interrogea ce dernier.

— Oui.

— Vous savez ce que ça signifie ?

— Bien sûr. Laska est bien gardée, vous ne l'approcherez pas.

— Qui vous dit que nous voulons l'approcher ? On pourrait tirer sur elle au cours de l'entraînement, par exemple.

— Le stade est interdit au public.

— Les arbres sont hauts et nous possédons des fusils à longue portée. Ainsi que des tireurs d'élite. Quant à la police, croyez-moi, ce n'est pas à vous qu'elle accordera créance. Si vous ne payez pas, vos chances sont nulles. – Lambordano se leva, imité par son collègue. – Il vous reste trois jours. La caisse sera ouverte jusqu'au matin du concours à 10 heures. Passé ce délai, nous ne pourrons malheureusement plus rien faire pour votre protection. D'ici là, nous nous permettrons de vous téléphoner de temps en temps pour connaître votre décision.

Ils s'inclinèrent et sortirent.

Hartung remplit une fois encore son verre de Campari et celui du baron, puis s'installa confortablement dans un fauteuil.

— C'est du Al Capone authentique ! explosa Fallersfeld.

— Malgré leur élégance, ces deux types ne sont que des comparses. Le central reste dans l'ombre, inaccessible.

— La mafia...

— Oui. Je me demande comment nous pourrions nous tirer de ce chantage. Les Américains ont déjà payé, les autres les imiteront certainement, sans piper mot. Si on parle, dans ce pays, on n'a plus qu'à aller commander son cercueil. La police a les bras coupés, les autorités ont peur.

— Et vous voulez vous battre contre tout cela, Horst ? Vous me connaissez, je ne me laisse pas facilement impressionner, mais cette fois-ci, pour l'amour de Laska, il faut payer. Et se taire. Dites à ces salauds qu'ils peuvent venir chercher leurs deux millions de liras demain après-midi.

— Non !... Venez, Baron, nous allons tout raconter à la police, et faire la connaissance de nos « partenaires ». Ils ne s'attendent

certainement pas à cette démarche.

Le commissaire Enrico Portaldi écouta le récit de Hartung avec des yeux incrédules, mais sans l'interrompre ni prendre de notes. À la fin, il conclut :

— Signore Lambordano jouit ici d'une excellente réputation. Votre plainte est absurde, je ne l'accepte pas, d'ailleurs.

— Je m'en doutais. Et Piero Cabuzzi, vous le connaissez aussi ?

— C'est un avocat célèbre et un membre du club de golf.

— Cela suffit ?

— Pour être un homme d'honneur, oui. Je n'ai pas envie de me rendre ridicule, monsieur.

— Et pourtant, je ne vous ai dit que la stricte vérité.

— Vous pouvez le prouver ? Non, bien sûr. Croyez-moi, vous n'avez qu'une solution : oubliez cela, Signore Hartung.

— Autrement dit, la police elle-même me conseille de payer la rançon exigée par la mafia ?

— Personne n'a parlé de rançon... Non, Signore, je vais renforcer les dispositifs de sécurité, bien entendu, mais c'est tout ce que je peux faire pour vous. Bonne chance, Signore.

Hartung partit, suivi des yeux par le commissaire Portaldi. Celui-ci fit la moue, il croyait tout ce que Hartung venait de raconter, il savait même que Lambordano appartenait à la mafia. Mais sans preuve, il ne pouvait pas intervenir.

Le premier rappel vint le soir même.

En partant aux douches, Romanowski se heurta à quatre hommes qui le laissèrent sans connaissance sur le sol. Ce fut un des gardiens du stade qui le découvrit dix minutes plus tard, avec un billet épinglé sur sa poitrine :

« Ne m'oubliez pas. »

— Ça commence, dit Hartung une heure plus tard, une fois que le docteur Rölle eut pansé le malheureux palefrenier.

— Ce billet n'est pas une preuve, pour la police ?

— Vous savez qui l'a écrit ?

— Non, mais qui en a donné l'ordre...

— Des preuves !

— C'est absurde à la fin ! hurla Fallersfeld. À partir de maintenant, Laska ne quittera plus son box. Plus d'entraînement et pas de participation à la coupe.

— C'est le deuxième espoir de la mafia. Dix millions de lires au vainqueur, qui doit leur en remettre la moitié. Pas question, je ferai le jumping !

— Ils vont vous abattre tous les deux ! Vous avez entendu ?

— Je n'y crois pas. Ils ne comptent que sur la peur provoquée par la simple évocation de la mafia.

— Une peur basée sur du sang !

Le commissaire Portaldi affecta des policiers à la garde des personnes. Romanowski eut droit à deux acolytes qui ne le quittèrent plus d'une semelle, pas même la nuit. L'entraînement se poursuivit sans incidents. Le stade était fermé à toutes personnes étrangères, et Fallersfeld promenait partout un renflement menaçant à hauteur de sa poche droite.

L'atmosphère était tendue, la gaieté forcée. Seule Angela osait avouer sa peur.

— Renonce à la coupe, supplia-t-elle la nuit suivante, sous la couverture. Sois raisonnable, Horst. Tu sais bien qu'ils sont plus forts que nous. Ou bien paie ces deux millions de livres. Douze mille marks ! Laska en vaut dix fois plus.

— Pas à un gars comme ce Lambordano.

— À Mexico, tu étais prêt à payer cinquante mille dollars.

— On avait déjà enlevé Laska ! Tandis qu'ici, elle est en sécurité. Jusqu'à demain matin, 10 heures, on ne touchera pas à un de ses poils ! Pas plus qu'à moi. Nous représentons un capital vivant.

— Et passé 10 heures ?

— Nous n'y sommes pas encore.

— J'ai peur pour toi...

— Angi... – Il la serra contre lui et l'embrassa. Son corps nu et chaud lui communiqua une joie profonde. Il la caressa et la sentit trembler sous ses mains. – Après-demain, à cette heure-ci, ce sera terminé.

— Je t'aime. Je ne tiens pas à te retrouver dans un cercueil après-demain.

Elle passa toute la nuit cramponnée à lui, et elle ne trouva un peu de sommeil qu'à l'aube, au moment où le jour surgit de la mer et où les vagues prirent des reflets d'or.

Hartung reçut un petit colis par la poste. Un carton contenant un petit cercueil noir soigneusement enveloppé. Un véritable objet d'art sculpté où rien ne manquait, ni la croix et la feuille de palmier sur le couvercle, ni les poignées. Il souleva le couvercle. Une croix blanche était couchée sur un minuscule coussin de soie.

— Il a du goût, ce Lambordano, fit le baron.

— Pas un mot à Angela surtout, s'il vous plaît, Baron ?

— À propos, où est-elle ?

— En excursion sur l'Etna. Avec un couple d'Américains, ils ont loué une voiture de l'hôtel et pris un chauffeur.

Fallersfeld contempla le petit cercueil noir.

— Nous allons payer ces deux millions de lires.

— Non !

— Je tiens à vous ramener vivant en Allemagne ! hurla-t-il soudain. Ce cercueil est suffisamment explicite.

— Vous seriez sûr de perdre la guerre des nerfs... C'est pourtant celle-là que nous a déclarée le Sicilien. J'attendrai jusque demain matin, 10 heures.

Le téléphone sonna, et ils sursautèrent tous les deux. Hartung prit le récepteur, son visage grimaça ; il hocha la tête en direction du baron.

— Piero Cabuzzi... Bonjour, Signore Avvocato. Comment allez-vous ? Moi, je me porte à merveille, après une nuit excellente et une heure de natation dans la piscine de l'hôtel. Et je viens de recevoir un adorable souvenir de l'art sicilien. La croix portera-t-elle mon nom ?

— Est-ce que je peux venir chercher le chèque ? demanda Cabuzzi sèchement, après quelques secondes de silence.

— Non.

— Méfiez-vous, Signore !

— Je vais vous faire une confidence. Laska ne vaut même plus mille lires. Personne n'est au courant, mais après son aventure mexicaine – vous êtes certainement informé, hein ? – et le saut tragique au-dessus du mur de pierre, elle s'est démis la cheville avant gauche. On n'y voit rien encore, parce que notre docteur la soigne bien et la pique correctement. Mais au bout de vingt minutes de trot, elle commence à boiter, et peu après, devient incapable de mettre un pied devant l'autre. Je ne suis pas sûr du tout qu'elle sera capable de faire le parcours tout entier. Une chose est certaine, elle est incurable et, une fois rentrée en Allemagne, elle sera endormie... Tirez donc sur elle tant que vous voulez, ce n'est pas une grosse perte.

— Vous mentez ! – Mais la voix de Cabuzzi manquait d'assurance. – Vous bluffez très mal.

— Venez donc assister à l'entraînement, et vous serez convaincu.

Cabuzzi raccrocha brutalement.

— C'est vrai ? demanda Fallersfeld d'une voix blanche.

— Non, bien sûr. Romanowski est au courant, et Laska a appris bien des tours chez les tziganes. Elle boitera sur commande...

— Lambordano va se laisser prendre, vous croyez ? Il se rejettera sur vous en tout cas.

— C'est ce que je veux. J'ai sans doute sauvé Laska, et je n'ai pas peur pour moi. En outre, à vos yeux, je ne vaudrais pas deux millions de lires, n'est-ce pas, Baron ?

Fallersfeld quitta la chambre d'un pas nerveux. Il essaya de se mettre en rapport secrètement avec Lambordano, mais seule une voix féminine lui répondit, qui ne parlait pas un mot d'allemand. De même chez l'avocat, il se heurta à un secrétaire. Résigné, il poussa un juron

et raccrocha.

L'excursion à l'Etna se termina à un carrefour désert, entre Augusta et Catania. L'auto venait de sortir du petit village de San Leonardo lorsqu'elle se heurta à deux motos de la police placées en travers de la route et quatre hommes vêtus de cuir noir. Le chauffeur freina, sortit de la voiture et leva les bras. Pour n'importe quel Sicilien, il était évident qu'il ne s'agissait pas de la police officielle. Le couple d'Américains sortit les passeports, Angela sentit son cœur battre à tout rompre ; elle se cramponna au tableau de bord.

— Voulez-vous descendre, Signorina ? demanda l'un des faux policiers.

— Non, bredouilla Angela. Non. Vous aurez votre argent, c'est sûr. Je vous en prie...

— Venez...

Il l'empoigna par le bras et aussitôt, elle se vit entourée de deux hommes qui l'emmenèrent dans une petite pinède.

— Va-t'en, dit un des hommes au chauffeur. Et boucle-la, *amico*. Les veuves n'ont pas la vie facile en Italie...

L'après-midi, deux cents policiers, des vrais cette fois, passèrent la région située entre San Leonardo et Carmito au peigne fin. Hartung, Fallersfeld, les cavaliers de l'équipe et les palefreniers participèrent également aux recherches. Le commissaire Portaldi s'arrachait les cheveux.

— Voilà qui est nouveau, dit-il. Jusqu'ici, ils ne touchaient jamais aux femmes ? Pour eux, une femme, c'est sacré.

Hartung avait vieilli de plusieurs années. Le visage dur, il fouillait le bois. Un paysan fut interrogé, mais évidemment il n'avait rien vu.

— Si jamais il est arrivé quelque chose à Angela, gare à lui ! Il pourra se faire tout petit, ce salaud de Lambordano !

— Taisez-vous donc ! rugit le commissaire. Vous n'avez aucune preuve, c'est vous qui perdrez, voilà tout !

— De toute façon, intervint Fallersfeld, cette fois, je paie. Vous comprenez enfin, j'espère, qu'ils sont plus forts que nous !

On trouva Angela dans la soirée, à la lueur des projecteurs, liée à un tronc d'arbre, à l'extrémité la plus lointaine de la forêt. Elle n'était pas blessée, mais on lui avait rasé la tête, et sur la poitrine, elle portait un carton avec ces mots : « Ne m'oubliez pas ! »

Hartung la prit dans ses bras et l'emporta. Portaldi alluma une cigarette de ses doigts tremblants, et il en offrit une à Fallersfeld.

— Elle vit, bredouilla-t-il. C'est l'essentiel.

— On l'a maltraitée ! rugit le baron. Cette magnifique chevelure !

— Ça repousse, fit le commissaire impassible. D'ailleurs, on fait de si belles perruques à l'heure actuelle...

Fallersfeld poussa un long soupir, et son cœur se serra en voyant de loin Hartung et Angela. Angela, la tête nue posée sur l'épaule de Hartung, et lui, qui la soutenait et l'embrassait tendrement.

— Et si demain matin, vous entrez dans la chambre juste au moment où je donne l'argent à ces deux bandits, ça vous suffira comme preuve ?

— Non, répondit le commissaire en hochant la tête. Il affirmera qu'il vous a vendu quelque chose.

— Il ne pourra pas justifier de livraison, pourtant !

— Que vous a-t-il proposé ?

— Un cheval.

— Soyez certain qu'il aura placé quelque part un cheval, pour le cas où le marché offrirait quelques difficultés... Croyez-moi, depuis vingt ans qu'il fait de nous tout ce qu'il veut, personne ne lui vient à la cheville, à Lambordano !

— Malgré tout, je paierai.

Portaldi approuva.

— Si vous voulez mon avis... Payez, et le plus vite possible. Vous vous éviterez bien des tourments !

Fallersfeld ne paya pas, car une fois de plus, il ne réussit à joindre ni Lambordano ni Cabuzzi.

Peu avant 10 heures, ce fut Lambordano qui appela Hartung.

— Alors, vous payez ?

— Non, espèce de salopard ! Tondre une fille sans défense ! Et tâchez de ne plus vous trouver sur mon chemin !

— C'est bon. Vous passez à 16 heures. Nous avons contrôlé vos affirmations, Laska boîte. Ce sera donc sur vous qu'on tirera, quand vous serez en piste.

— Je vous en prie, ne vous gênez pas...

10 heures exactement. Il revêtit sa tenue de compétition, appela l'écurie, puis Angela.

— Voilà, le danger est passé, lui dit-il. Je vais là-bas maintenant. Promets-moi de rester à l'hôtel jusqu'après le concours.

— Non, je t'accompagne.

— Angi...

— Tu ne sais pas mentir, Horst. Le danger est passé... Allons donc, c'est seulement maintenant qu'il commence pour de vrai.

Hartung soupira. À quoi bon entamer une discussion avec Angela ? C'était perdu d'avance.

Ensemble, ils allèrent au stade où on terminait les ultimes préparatifs avant la grande réunion de l'après-midi. Autour des écuries et du paddock, Portaldi avait placé un important dispositif de policiers.

— C'est ici que ça se passera, dit Hartung en serrant Angela contre lui. Dans le stade, c'est impossible.

Le travail habituel du matin... En apparence, Hartung était calme ; mais il savait que la mort était aux aguets, quelque part autour de sa nuque.

Il ne se passa rien. Ni au paddock ni au restaurant, où tous, cavaliers, amis et policiers, formèrent autour de lui un cordon infranchissable.

14 heures. Le début du concours. Musique, applaudissements, classe A, gagnée par l'Italie.

— La peur me grignote les entrailles, avoua Fallersfeld au moment où Hartung arriva en tenant Laska à la bride, suivi d'un Romanowski harnaché de revolvers.

Au même moment, Mario Albertino préparait son fusil avec une précision méticuleuse, derrière l'immense tableau des annonces où ronronnaient des chiffres électroniques. Il connaissait son affaire, pour avoir déjà souvent exercé ses talents dans les montagnes, sur la côte, dans l'eau, dans les marécages, dans la forêt, et dans les situations les plus impossibles. Mario Albertino était le tireur d'élite le plus redouté de la « famille » de Lambordano.

Une fois le fusil chargé, Mario se hissa jusque sous le tableau. Il était seul. Des planches de toutes sortes le protégeaient des regards indiscrets, et une fois juché sous les panneaux, il avait une vue d'ensemble excellente sur tout le parcours. Il leva son fusil ; dans le viseur, il distingua nettement les obstacles les uns après les autres. Il n'y avait aucun danger de déviation.

Puis il tira de sa poche un petit appareil radio et appuya sur un bouton.

— Tout va bien, dit-il. Quand faut-il tirer ?

— Au dernier obstacle. En plein saut. Qu'il crève de peur jusqu'au bout ! Tu vois le dernier obstacle ?

— Parfaitement. Je tirerai juste au moment où il le passera.

Le Grand Prix de Saint-Étienne commençait. Une énorme coupe d'argent placée sur une estrade couverte de velours rouge. Et dix millions de lires.

— Encore rien, soupira Fallersfeld. J'en deviens fou.

Police, armée, gardes du corps entouraient Hartung. Romanowski tenait Laska qui, fidèle aux consignes reçues, continuait à boiter légèrement. Ce qui ne tarda pas à se répandre parmi les équipes concurrentes.

C'était un parcours très difficile. D'autant plus difficile qu'on n'avait guère les moyens de ramollir le sol desséché. Quant aux obstacles, hauts et larges, ils étaient très proches les uns des autres.

Les résultats s'en ressentirent. À part un Allemand, aucun concurrent ne s'en tira à moins de douze pénalités. Et les Italiens bien sûr. Ils étaient chez eux, et se jouaient des difficultés avec une aisance qui enthousiasma le public. Le stade tonnait sous les cris et les applaudissements, le tempérament méditerranéen se manifestait dans toute son ampleur.

On annonça Hartung, le dernier, le clou du concours, en quelque sorte.

— Horst Hartung, sur Laska, Allemagne.

Mario Albertino mit en joue.

— Prêt, annonça-t-il, les lèvres collées sur son petit appareil.

— Bien, Mario.

Hartung entra en piste. Présentation, salut, inclination, une légère flexion sur l'arrière-main, retour à la ligne de départ. Le chronomètre poursuivait sa marche inexorable. Il y avait vingt et un obstacles à franchir.

— Ouf ! fit Fallersfeld en serrant le bras d'Angela. Cette fois, il est sauvé.

Angela soupira sans bruit, les yeux fixés sur le cavalier solitaire et son cheval. Laska ne boitait plus, elle fonçait avec souplesse et légèreté vers les obstacles.

Mario Albertino, le tireur d'élite, suivait la progression de Hartung dans son viseur. Une tête dans l'objectif.

Laska passa les obstacles, couvrit les oxers doubles, triples, comme s'il s'agissait de simples cavaletti.

— Encore six, Mario, annonça l'appareil radio.

— Je l'ai exactement en joue. Il me suffit d'appuyer...

— Elle saute bien, hein ? Elle ne boitait pas, c'était un mensonge. Qu'il va payer bientôt...

Hartung était inquiet. Il sentait le danger caché quelque part, parmi cette foule hurlante. La mort qui attendait l'instant favorable. Quand ? Comment ? Allons, reprends-toi, mon vieux. Continue, tu n'es pas un pleutre. Pourquoi abandonnerais-tu ? Le mur, l'oxer... Plus que trois obstacles, puis la sortie... Le temps de perdre la vie une infinité de fois.

Pourquoi ne tire-t-il pas ? Et s'il touche Laska ? Il voit bien maintenant qu'elle n'est pas blessée. S'il tire sur elle...

La sueur dans les yeux, dans la nuque, sur tout le corps. Je tremble de peur. Laska, je suis fou, j'aurais dû payer, mais il est trop tard.

Il aurait pu hurler de peur à cet instant-là, ses nerfs le lâchèrent. Encore deux obstacles.

Plus qu'un...

Mario Albertino fit une longue inspiration. Dans le viseur, la tête de Hartung, à quelques parcelles de seconde de la mort.

Hartung se pencha sur le cou de Laska. Laska agita les oreilles, releva la tête. Son instinct lui disait que quelque chose n'allait pas. Elle ne reconnaissait pas son maître... Le courant de peur passa de Hartung à Laska. Une énigme que personne ne réussit à expliquer.

Le dernier obstacle.

Mario Albertino serra le doigt. Le saut... Il appuya lentement... Trente mille spectateurs se mirent à hurler. Après coup.

Laska s'était dérobée. Au dernier moment, brusquement, sans que rien pût le laisser prévoir. Elle fit demi-tour sur les jambes de derrière et galopa jusqu'au paddock.

Pour la première fois de sa vie, Laska avait reculé. Et elle avait sauvé la vie de son maître.

— Je n'y suis pour rien ! hurla Mario Albertino dans son appareil radio. Je ne pouvais pas le rater. Patron...

— Tais-toi, dit Lambordano d'une voix nerveuse. Cela lui fait quatre pénalités, l'Italie remporte la coupe. Au lieu de deux millions, nous encaisserons cinq millions. Qu'il vive en échange ! Remballe ton matériel et viens vite.

En rentrant au paddock, le visage inondé de sueur et de larmes, Hartung passa devant Fallersfeld. Un Fallersfeld déconcerté, l'œil gauche vide : son monocle gisait par terre, brisé.

Pour la première fois aussi.

— Il faut que j'embrasse ce cheval, balbutia-t-il. Et tant pis s'il me bouffe tout le visage !

LE TREMBLEMENT DE TERRE DE MANILLE

MORO MEMANUK PASSAIT pour un idiot.

Quand il se faufilait dans les rues de Manille en mendiant ou qu'il dansait sur le port pour souhaiter la bienvenue aux voyageurs, les Philippins riaient.

— Voyez ! Moro est pris par les esprits mauvais !

Et au lieu de déposer une pièce de monnaie dans sa main, ils lui donnaient un bouton ou une crotte de chien.

— Dieu vous punira ! hurlait Moro en levant les bras au ciel. Dieu n'oublie rien. Pensez à moi !

Personne ne prenait ses menaces au sérieux. D'ailleurs il était de toutes les fêtes et de toutes les réjouissances. Même l'élection de Miss Philippines ne pouvait avoir lieu s'il n'y participait pas.

— Il devrait être millionnaire, riait le chef de la police de Manille. Avec les pourboires princiers que lui donnent les Américains quand il a fini de se trémousser ! Mais il boit tout !

La saison battait son plein pour Moro Memanuk. Pour la première fois, Manille était le théâtre d'une réunion hippique internationale, courses et jumping. On avait construit un hippodrome dans Grace Park, le quartier résidentiel, et on attendait l'élite du sport équestre.

Lorsque les vedettes allemandes débarquèrent après un vol fatigant et quatre escales, les Soviétiques, les Américains, une équipe australienne et les Français se trouvaient déjà à pied d'œuvre. Moro Memanuk faisait des heures supplémentaires ; il encaissait sans sourciller les dollars et les pesos par poignées et venait de se découvrir un nouveau talent, le don de prophétie.

Mais le prophète s'attira des ennemis car il prédisait un avenir sombre, très sombre même...

— Le Jugement dernier va tomber sur nous ! criait-il lorsqu'il estimait son auditoire suffisant. Priez, mes frères et mes sœurs. La terre va s'entrouvrir pour engloutir les pêcheurs, les montagnes vont cracher le feu et une pluie de cendres brûlantes va nous tomber sur la tête. À la place des maisons, il n'y aura plus que des cavernes, et les

jardins se transformeront en déserts nus.

On riait.

— Il a bien appris sa leçon, dit un Anglais. Il récite l'Apocalypse de saint Jean par cœur, avec talent, ma foi. Et ce ne sont pas les volcans qui manquent ici en effet !

Les Russes furent les seuls à adopter un comportement bizarre. Il est vrai que, de tout temps, les idiots étaient considérés en Russie comme des êtres à part, envoyés de Dieu pour dispenser le message divin. On tenait compte de leurs prédictions. Ils étaient sacrés.

Les cavaliers russes écoutèrent Moro et se firent traduire les paroles. Ils se contentèrent de hocher la tête sans rire, puis retournèrent dans leur quartier, l'air pensif.

Deux jours plus tard, le directeur de la réunion, Tapa Tambog, s'arrachait les cheveux. Les Russes exigeaient qu'on les installât à l'autre extrémité de la ville, dans la lagune de Bay, et qu'on leur donnât des tentes, surtout. Pas de bâtiments en dur.

Impossible évidemment de satisfaire le vœu des Russes. Leurs écuries étaient équipées d'installations ultra-modernes, solides et étincelantes de propreté.

L'équipe allemande avait établi ses pénates dans une villa appartenant à un riche Malais, à proximité des écuries. Une villa splendide avec terrasses, fontaines, piscine, et un parc fleuri qui ressemblait à un labyrinthe. Le propriétaire était un ami personnel de l'ambassadeur d'Allemagne, il passait six semaines par an à Bad Kissingen pour son cœur et pour perdre dix kilos, et il prétendait que, s'il vivait encore, il le devait aux médecins allemands.

Romanowski dormait près de Laska à l'écurie, évidemment. Un matin, Moro Memanuk fit son apparition et se mit à danser puis il tendit la main.

— J'ai déjà vu danser de plus beaux singes que toi, reconnut Romanowski en lui donnant un mark.

— Il va pleuvoir du feu et des cendres ! hurla Moro.

Surpris par le ton de la voix, car il ne comprenait pas les paroles, Romanowski empoigna l'idiot aux épaules et d'un bon coup de pied, il lui signifia la fin de la représentation.

— Dieu va te broyer ! hurla Moro. Je vois la terre s'ouvrir et les morts venir à la rencontre des vivants.

— Ferme ta gueule ! dit Romanowski.

La séance du matin commençait. On menait les chevaux à la détente, à la longe, et certains même au trot.

Vers onze heures, Hartung, Angela et Fallersfeld arrivèrent à leur tour. Ils se heurtèrent au docteur Rölle qui avait un malade à soigner dans l'équipe.

— Vous devriez l'écouter ! leur dit-il en désignant la silhouette

grotesque de Moro Memanuk. Il boit comme un trou et prédit la fin du monde. Les Américains l'ont adopté comme mascotte, il ne quitte plus le terrain et se bourre les poches de dollars.

L'idiot s'approcha du petit groupe avec force contorsions et grimaces, puis brusquement, il s'immobilisa et tendit son chapeau.

— Il n'est pas si bête ! se mit à rire Fallersfeld en donnant deux dollars. Alors, grand magicien, la fin du monde, c'est pour quand ? demanda-t-il en anglais.

Memanuk comprenait l'anglais. Il rentra la tête dans les épaules comme une tortue. Ses yeux noirs, qui ne paraissaient pas fous du tout, fixèrent Fallersfeld avec étonnement.

— Remarquable ! s'exclama Hartung. Baron, votre monocle le fascine. Vous l'hypnotisez littéralement avec votre œil de verre.

— Vous croyez, Sir ? prononça Memanuk en anglais d'une voix parfaitement normale quoiqu'un peu enrôlée par l'abus de l'alcool. — La destruction générale...

— Ce n'est pas nouveau, trancha Fallersfeld avec un frisson dans tout le corps.

— La destruction générale, c'est courant, jeta Hartung. Les typhons du Pakistan, les inondations de Chine, la famine aux Indes, le choléra, le typhus, la peste... Il n'y a rien de prophétique là-dedans !

— Ici, Sir. C'est ici que va venir la grande destruction...

— Moro étendit ses bras maigres. — Personne ne veut le croire, on se moque de moi, on me crache à la figure ou on me donne des coups de pied, mais le jour va poindre où tout le monde se souviendra de Memanuk ! Seulement Dieu les aura tous oubliés !

— Quand ? demanda Fallersfeld gravement.

— Dans deux jours.

— Où ?

— Ici même, là où nous sommes. La terre va s'entrouvrir...

— Fallersfeld lui donna un billet de cinquante dollars. — Priez !... Dès que la lune sera au-dessus des montagnes de Bataan Pen, ne rentrez plus dans les maisons...

Puis il fit demi-tour et se sauva.

— Voilà cinquante dollars qui ont été vite gagnés... Baron, vous y croyez vraiment ? Ce sont des sottises, voyons !

— Non... Il a dit après-demain. C'est une indication précise.

— Un cognac pour Monsieur le Baron ! cria Hartung.

Puis tout le monde oubliera l'incident. La presse, la radio, la télévision exigèrent des interviews de Hartung. Laska dut faire quelques démonstrations, les photographes mitraillaient dans tous les coins, la vague de la publicité roulait. Pourtant Fallersfeld traîna la prédiction avec lui comme un boulet. Et il décida de passer la nuit fatale sur un banc, dans le parc de la villa.

Deux jours de travail routinier.

Laska se montra sous sa meilleure forme ; elle paraissait seulement un peu plus nerveuse que d'habitude, dressait sans cesse la tête, relevait les naseaux ; on aurait cru une bête qui devine qu'un vent mauvais arrive.

— Alors, toi aussi, tu t'y mets, mon petit ? dit Hartung en lui caressant l'encolure.

Romanowski sentait aussi l'inquiétude de Laska.

— S'il revient encore, cet idiot, je l'enfonce sous terre ! hurla-t-il. Il va finir par nous rendre tous cinglés.

— Les animaux ont un certain pouvoir de prémonition, risqua timidement Fallersfeld. Il y a vraiment quelque chose dans l'air...

— C'est le poulain des Russes ! déclara Romanowski. Peut-être.

La soirée approchait, et la nuit fatale annoncée par Moro Memanuk.

Seuls les Russes sortirent leurs chevaux des écuries et les emmenèrent sur un pré destiné à devenir plus tard un terrain de golf. La nuit tombée, ils restèrent dehors après avoir attaché les chevaux à la manière des Cosaques ; ils s'enroulèrent dans des couvertures et dormirent à la belle étoile.

Sous les rires moqueurs des autres.

Fallersfeld essaya aussi ce soir-là de convaincre ses hommes qu'il serait préférable de passer la nuit dehors.

— D'accord, vous me prenez pour un vieux radoteur. Mais faites-moi au moins le plaisir de passer la nuit dans le parc.

— Si une étoile doit tomber du ciel, elle peut aussi bien atterrir dans le parc que sur la maison, riposta le docteur Rölle en levant son verre de vin. Mais rassurez-vous, nous allons nous installer autour de la fontaine et attendre avec vous la fin du monde. À une condition ! Si le monde existe encore demain matin, ça nous vaudra au moins une caisse de champagne.

— Dix caisses, les gars ! – Fallersfeld rayonnait. – Allez, apportez oreillers et couvertures, et retour à la nature ! Vous allez voir comme ça vous fera du bien !

Sano Kawio, le maître de céans, écarquilla les yeux d'étonnement en apercevant ses invités étendus sur les bancs autour de la fontaine. Dire qu'ils s'étaient montrés si corrects jusque-là ! Curieux tout de même qu'ils réagissent comme de naïfs Américains.

Les lois de l'hospitalité étant ce qu'elles sont, un maître de maison se doit de montrer à ses invités qu'ils ont toujours raison. Aussi alla-t-il chercher lui aussi un oreiller et une couverture, tout en donnant l'ordre à ses domestiques de l'imiter, et se coucha-t-il sur un banc, non loin du baron.

— Merci, monsieur Kawio, dit Fallersfeld à voix basse. Maintenant je ne suis plus seul à être fou au moins.

Le temps s'écoula lentement. Les Allemands s'étaient endormis, à part Fallersfeld et Hartung. Angela était étendue elle aussi sur un banc, près de celui de son fiancé.

Soudain Hartung se leva pour faire quelques pas autour de la fontaine ; il se mit à fumer à petites bouffées rapides.

— Nerveux ? murmura Fallersfeld qui s'était dressé sur un coude et l'observait.

— Oui. C'est votre faute, Baron. Quelle heure est-il ?

— Deux heures dix-sept.

— Et votre maudite lune ?

— Regardez... – Il montra du doigt la baie de Manille. Elle est juste au-dessus des monts de Bataan Pen. La... Mais, qu'est-ce que c'est ?

D'un bond, il sauta du banc.

— Quoi donc ?

— Le banc a remué.

— Puisque vous remuez sans arrêt...

— Pas du tout. Oh ! nom de Dieu !

Quelque part du fond de la terre montèrent un grondement sourd et des rumeurs. Ici, dans le parc, ou là-bas, dans les montagnes ? Puis le sol vacilla ; il se plissa comme un épiderme frissonnant et se détendit par petites secousses brèves.

Sano Kawio avait sauté de son banc ; les cavaliers allemands arrachèrent leurs couvertures, Angela courut rejoindre Hartung. Le docteur Rölle continua à dormir ; mais la secousse suivante le jeta par terre. Les domestiques accoururent en poussant des cris.

Et la terre commença à bouger par vagues successives, comme si le roc s'était transformé en eau.

Sano Kawio contempla sa jolie villa, la bouche ouverte. Elle s'effondra lentement, comme au ralenti ; le toit glissa sur les décombres avec un bruit d'enfer.

Et la terre continua à vaciller, à gronder depuis ses entrailles ; la fontaine de marbre éclata. Le jet d'eau libéré monta vers le haut, le ciel pâlit, puis rougit, des incendies avaient dû se déclencher partout ; de la baie, on entendait rugir la mer.

Fallersfeld et Hartung entouraient Angela ; ils avaient de la peine à se maintenir debout sur le sol mouvant. Les domestiques de Kawio s'étaient jetés à terre et priaient tout haut.

— Alors... est-ce que... je suis... fou ? bégaya Fallersfeld. Et si nous avions dormi dans la maison... ? Mon Dieu ! Les chevaux !

Le tremblement de terre dura quatre minutes. Quatre minutes pour changer la face de la terre, pour transformer en décombres des valeurs incalculables. En quatre minutes, les riches perdirent leur richesse, et les pauvres devinrent encore plus pauvres ; des incendies surgirent et des centaines d'êtres humains périrent, étouffés, assommés, broyés.

Hartung, Fallersfeld et Angela, suivis des cavaliers, se sauvèrent du parc en courant. La catastrophe avait dû se déployer sur une ligne relativement étroite. Des villas intactes surgissaient à côté de terrains labourés où ne subsistait strictement rien. L'eau échappée des canalisations inondait les rues ; pompiers, ambulances, police et armée accouraient, toutes sirènes hurlantes, vers les quartiers les plus touchés. Une foule affolée leur barrait le passage, une foule qui n'avait plus qu'une idée en tête : fuir ce coin de terre maudit pour se réfugier dans les champs, là où rien ne risquait de leur tomber sur la tête.

Des écuries flambant neuves, il ne restait rien. Une avalanche de terre, descendue de la colline voisine, avait tout recouvert. À la lueur des projecteurs, les militaires, et toutes les bonnes volontés, d'ailleurs, commençaient les travaux de déblaiement.

— Laska... bredouilla Hartung. Laska, ma belle.

On dégagea les premiers chevaux, morts, assommés.

— Pedro ! hurla Hartung en voyant Romanowski fouiller les décombres comme un possédé. — Pedro !

— Elle est là ! fit Romanowski en pleurant. Il faut que j'aille la chercher...

Ils s'armèrent de pics, de pioches et de pelles, et se mirent au travail. Tapa Tambog, le directeur de la réunion hippique, arriva lui aussi, le front ensanglanté.

— Et les Russes ! fit soudain Fallersfeld. Il sont les seuls à s'en sortir intacts ! Ils ont cru ce Moro Memanuk, tout comme moi.

— Il est mort maintenant, Moro... Assommé par un arbre, déclara Tapa Tambog.

Au bout d'une demi-heure, Romanowski atteignit le mur de l'écurie. Il tenait encore debout. Le toit avait cédé, mais par miracle, il était resté accroché quelque part et l'avalanche avait glissé dessus, enterrant les boxes sans les écraser.

— Laska ! hurla Romanowski en tapant de ses deux poings contre le mur. Laska ! Canaille !

Et de l'intérieur un bruit sourd répondit.

Laska donnait du flanc contre le mur.

— Elle vit ! Elle vit !

Romanowski tomba dans les bras de Hartung et l'embrassa ; il se mit à danser comme l'idiot, à rire et à pleurer, puis il reprit sa pioche et continua à creuser avec une ardeur redoublée.

Il fallut encore une heure pour dégager Laska. Romanowski réussit à creuser un trou dans le mur, et brusquement, les naseaux de Laska apparurent, avides d'air frais. Tous cessèrent un instant le travail... C'était un miracle.

Hartung passa la main dans le trou et caressa Laska ; elle lui lécha la main et hennit doucement.

Au petit jour, tous les chevaux étaient dégagés. L'équipe d'Allemagne se réduisait à Laska et Enno ; les Américains, les Italiens et les Australiens avaient tout perdu. Sept chevaux furent retirés des décombres vivants mais blessés ; les vétérinaires s'empressèrent auprès d'eux, puis on entendit quatre coups de feu.

Jamais encore tant d'hommes n'avaient pleuré que ce matin-là.

La réunion eut lieu quand même le lendemain matin. Mais ce ne fut pas un jumping couronné par la remise d'une coupe. Ce fut la cérémonie funèbre la plus émouvante car, pour une fois, l'homme rendait hommage à l'animal comme à un héros.

On recouvrit de tentures noires tous les obstacles du parcours, la fanfare joua une marche funèbre. Puis les barrières se levèrent, et des soldats en uniforme de parade, brassard noir à la manche, défilèrent sur le terrain. Ils portaient des pancartes sur lesquelles étaient inscrits les noms des chevaux disparus. L'un derrière l'autre. Une longue file impressionnante.

Et tout en avant, seule, et sellée comme pour le concours, mais les rênes nouées au-dessus de la selle, conduite par Romanowski, Laska passa devant la foule silencieuse, tête baissée, suivie du défilé des absents :

Pierrot
Ladylike
Mentor
Shadow
Heidi
Abdal
Ingelore
Ratna...

Des noms connus du monde entier, des chevaux qui foulaient les terrains de concours comme un sol familier, habitués à remporter des victoires, à gagner des coupes, à porter la guirlande du vainqueur aux oreilles, à entendre l'hymne national de leur pays et à faire leur tour d'honneur sous les hurlements de foules déchaînées.

Des chevaux.

De tous les animaux, le plus vieil ami de l'homme. C'est sur son dos que, depuis des millénaires, l'homme a conquis le monde.

Les soldats firent le tour du stade à pas lents, et lorsqu'ils disparurent un à un derrière le paddock, Laska resta seule sur la pelouse. Hartung alla vers elle ; il dénoua le voile de deuil qu'elle

portait sur le front et la conduisit jusqu'à la barrière de départ. Puis, à pied, il parcourut tout le chemin qu'auraient dû parcourir ce jour-là quatre-vingt-dix chevaux au galop, en faisant une pause devant chaque obstacle. Pétrifiée, Laska à la robe de feu attendait. Ses grands yeux bruns suivaient la progression de son maître.

Le dernier obstacle. Hartung leva la main et Laska partit au trot, puis au galop, et couvrit le premier obstacle, tous voiles noirs déployés.

Un cheval en deuil passait tout seul des obstacles en deuil pour rendre hommage à ses camarades morts. Pas de cavalier, pas d'applaudissements. Le spectacle était tellement émouvant que bien des larmes coulèrent.

Le silence accompagna Laska par-dessus le dernier obstacle, puis lors de son retour au trot vers le paddock où Angela l'accueillit et se cacha la tête dans la crinière dorée. Le silence accompagna la foule qui sortit du stade pour retrouver un pays dévasté où les bulldozers aplanissaient les ruines et où des milliers d'êtres humains cherchaient les morts et les disparus.

— Ce fut le parcours le plus dur de Laska, déclara Hartung à Fallersfeld. Et son dernier.

— Laissons le temps faire son œuvre, Horst.

— Non. C'est définitif. Quand prenons-nous l'avion ?

— Dans cinq jours. — Fallersfeld se mordit la lèvre. Jamais il n'arriverait à surmonter le drame de Manille. — Avec bien peu de bagages... Il ne nous reste que deux chevaux.

— Cinq jours. Ça devrait suffire.

— Pour quoi faire ?

— Pour vous prouver que ma décision est bien irrévocable cette fois. Je vais enfin épouser Angela.

— Ici, à Manille ?

— Oui.

— Pourquoi une telle hâte tout d'un coup ?

— J'ai promis à Angela de ne plus participer à une seule compétition, à partir du jour de notre mariage. C'est le moment de tenir ma promesse, et le plus tôt sera le mieux, Baron. — Il entoura le cou de Laska de ses deux bras. — Ce fut notre dernier parcours. Viens, ma belle.

Il passa devant le baron et, côte à côte, ils s'en allèrent au loin, à la rencontre du soleil. Une vision de beauté absolue.

Le monocle de Fallersfeld tomba par terre et se cassa.

Pour la seconde fois de sa vie.

Horst Hartung et Angela Diepholt se marièrent dans la petite église de San Christofero, située dans la vieille ville de Manille.

Neuf nations de cavaliers leur firent la haie à la sortie de l'église. Dans une petite rue adjacente, Laska attendait, pomponnée et bichonnée, la crinière tressée de rubans multicolores, un voile blanc entre les oreilles et un gros bouquet de fleurs dans la bouche. Romanowski était là, à côté d'elle, pour veiller à ce qu'elle ne mange pas les fleurs avant de les tendre à la jeune mariée.

— Ma seconde épouse, dit Hartung en tendant la main vers elle.

— Depuis toujours. — Angela prit le bouquet et caressa les doux naseaux. — Dire que j'ai été si jalouse d'elle, et elle de moi, et maintenant, sans elle, nous ne pourrions même plus vivre. Laska, ma belle, tu permets à présent que je t'appelle ainsi ?

Et Laska leva la tête, retroussa le nez et lança un hennissement clair.

Qui ose encore prétendre qu'un cheval est dépourvu d'âme et d'intelligence ?

Celui-là ne connaît certainement pas Laska.

« Laska », un nom hongrois qui signifie Amour.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 FÉVRIER 1974 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE, SAINT-AMAND (CHER)

— N° d'édit. 3429, – N° d'imp. 129. –
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1974.

Imprimé en France